IMPACT

46

ARNOLD dans LAST ACTION HERO : le Dossier de l'écran

Charlie Sheen Rambo pour rire dans HOT SHOTS 2

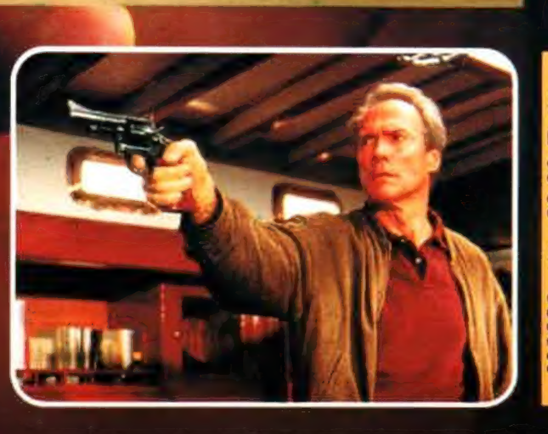
Harrison Ford recherché pour meurtre dans LE FUGITIF

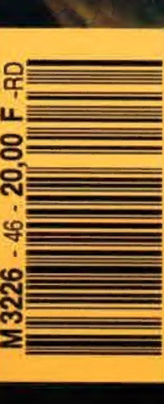
Clint Eastwood en plein DANS LA LIGNE DE MIRE

Belgique : 146 FB - Espagne : 550 Pts
Suisse : 6,50 F - Canada : $ 5,75 - RCI : 1620 CFA









SOMMAIRE

DANS LA LIGNE DE MIRE : P. 20.

IMPACT 46, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES** **4 rue Mansart, 75009 Paris**

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec
secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Guy Giraud - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** Christophe Champclaux - Bill George - Cyrille Giraud - Damien Granger - Jack Tewksbury **correspondants** Alan *London* Jones - Marc *Los Angeles* Shapiro

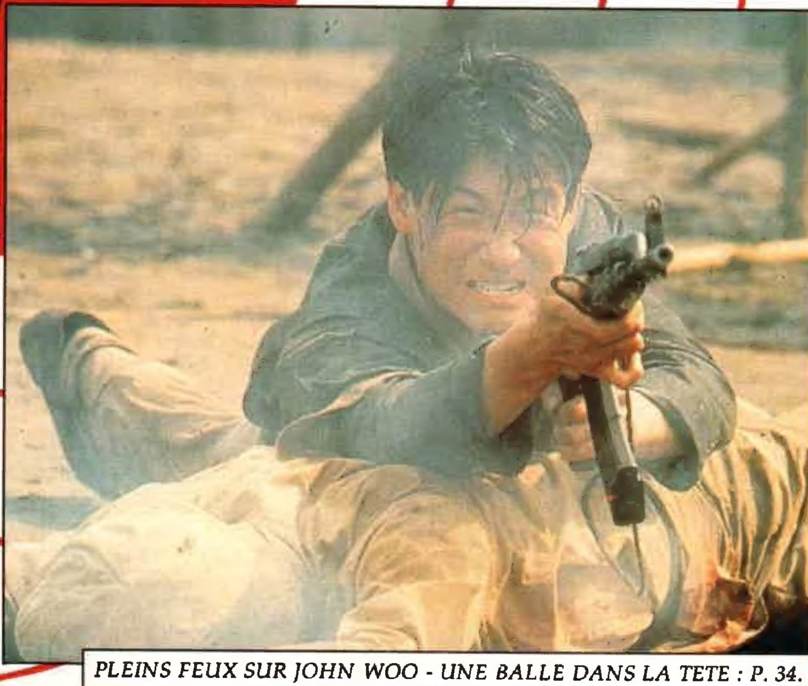
maquette Vincent Guignebert

composition White Night and Co **photogravure** MIP **impression** Jean Didier **distribution** NMPP **dépôt légal** Août 1993 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°46** tiré à 70 000 exemplaires

remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Antarès-Travelling (Laurence) - Sophie Brassier - Michel Burstein - Marianne Capian - Bruno Chatelin - Carole Chomand - Clarisse Coufourier - Anna-Karina d'Arthuys - DDA - Françoise Dessaigne - Marquita Doassans - Kinémastar - JDR Vidéo - Anne Lara - Pascal Launay - Gabrielle Mairesse - Floriane Mathieu - Sandrine Meunissier - Jean-François Meyer - Multimédia Promotions - Gilles Polinien - Joëlle Rameau - TF1 Vidéo - Jean-Pierre Vincent



LAST ACTION HERO : P. 8.



PLEINS FEUX SUR JOHN WOO - UNE BALLE DANS LA TETE : P. 34.

ÉDITO

Spécial "Vos gueules les mouettes !"

C'est l'été. La preuve : les tortues ninja sont sur les écrans. C'est un signe : en juillet/août, on sort les navets, comme on amène pisser son chien tous les soirs, après "La Classe". Si les reptiles verdâtres ne font plus illusion depuis des lustres, d'autres, par contre, marchent du feu de Dieu : les débiles profonds de **Alarme Fatale 1** par exemple, un des succès de la saison. Le bon peuple de France a-t-il à ce point besoin de se dérouiller les zygomatiques pour se précipiter sur la première gaudriole venue ? Ben oui. Max Pécas (**On se Calme et on Boit Frais à Saint Tropez**) et Philippe Clair (**Rodriguez au Pays des Merguez**, sa version du "Cid") auraient dû sentir le vent tourner et, en deux temps trois mouvements de caméra, nous livrer une platée de faillots comme on les aime. Mais, le plus désespérant dans ce succès estival tout à fait injustifié est de constater qu'à leur époque, des films aussi calamiteux, aussi ramollis du bulbe, auraient mérité la même affluence, des salles pleines à craquer, pliées en deux dès qu'apparaissaient, impériaux, des comiques aussi illustres que Jean Lefebvre, Pierre Tornade, Jacques Balutin, Darry Cowl, dirigés par ces professionnels des gros rires qui tachent que sont encore Jacques Besnard, Michel Gérard, Bernard Launois (**Comment se Faire Virer de l'Hosto**, vous connaissez ?), Richard Balducci (créateur du **Gendarme de Saint-Tropez** et réalisateur du **Facteur de Saint-Tropez**), tous disparus de la circulation. En ces temps de sinistrose, leur potentiel à décrisper la population devrait être réquisitionné par l'Etat.

Il n'y a pas si longtemps que ça, ô nostalgie, l'été brassait d'authentiques films comiques bien de chez nous, ou qui auraient pu l'être tant la finesse de leurs traits d'esprit se rapprochaient de nos gauloiseries. Il y avait **Mon Curé chez les Nudistes** avec l'inestimable Paul Preboist, **La Toubib du Régiment** avec la niçoise Edwige Fenech, grande prêtresse de la sexy-comédie spaghetti, plein de **Lycéennes** avec Gloria Guida et Lili Carati, plein de **Bidasses (en Cavale, au Pensionnat, aux Grandes Manoeuvres...)**, **La Gynéco de la Mutuelle**, **Le Fuhrer en Folie** avec Alice Sapritch, des Aldo Maccione (**Pizzaïolo et Mozzarel** de glorieuse mémoire), un Michel Lebb parfois, pour les intellectuels... C'était le bon vieux temps des nanars, des calembours extraits de l'Almanach Vermot, des gags scato, sexistes, machistes, à base de bouses, de grandes folles, de petites culottes, de crétins congénitaux, de tartes à la crème, de bègues, de Belges, de mecs bourrés, d'adjudants bornés, d'obsédés sexuels, de cocus, de pets (on hume encore un certain Léo le Prout dans **Last Action Hero** !)... Aujourd'hui, pour retrouver cette qualité de comique, on est contraint de guetter les apparitions télé de BHL, d'attendre que PPDA soit piégé par un navigateur bidon, la reprise de l'émission "Mystères" et ses savoureuses reconstitutions de faits divers surnaturels. Vous vous rappelez du lardon possédé, des demi-balles de ping-pong à la place des yeux ? Délectable !

Et, ô providence, cet été 93 voit l'arrivée de **Alarme Fatale 1**, une raison d'espérer que le bon gros comique, même s'il n'est pas de chez nous, n'a pas encore rendu son dernier souffle.

Marc TOULLEC

Columbia Pictures
Peters Entertainment
Steven Seagal
Fire Down Below

Expresso

par Jack TEWKSBURY & Emmanuel ITIER

Dans la Ligne de Mire !

Steven Seagal s'en prend plein la gueule dans un article publié dans le magazine américain *Spy*. On y apprend que Seagal n'a jamais fait partie de la CIA alors qu'il clamait à qui voulait bien l'entendre son appartenance à l'agence de renseignements US. Que la démonstration d'arts martiaux qu'il a organisée pour montrer aux pontes de la *Warner* ses capacités était complètement bidonnée. Qu'il a de très fortes relations avec des gens de la mafia. Qu'il aurait mis un "contrat" sur la tête d'au moins deux personnes. Qu'il aurait voulu tendre un piège à un journaliste, qui a dit du mal de lui dans un de ses papiers, en le faisant prendre en photo nu dans son lit avec un homme pour le faire passer pour un homosexuel et détruire ainsi sa carrière. Qu'il serait un spécialiste pour se jeter sur la première secrétaire qui passe, à tel point qu'il y a une plainte pour harcèlement sexuel contre lui. Que la seule raison pour laquelle il est le premier Blanc à avoir obtenu une ceinture noire d'aïkido est que le juge se serait endormi pendant sa prestation. Qu'il serait bigame. Qu'il aurait arrangé des escroqueries à l'assurance pour se remettre de ses divers échecs financiers au début de carrière. Que dans sa jeunesse, alors qu'il était en panne d'argent, il disparaissait pendant une dizaine de jours et revenait les poches bourrées de fric en racontant à tout le monde qu'il avait rempli un contrat pour la mafia. Qu'il porte toujours sur lui un 45 chargé. Un homme charmant quoi, le portrait type du gendre idéal !

Mais il arrive aussi à Steven Seagal de tourner des films. Après quelques contre-temps, la star consacrée de **Piège en Haute Mer** tourne enfin, devant et derrière la caméra, **On Deadly Ground** (dernier titre en date de **Rainbow Warrior/Spirit Warrior**). Rappelons que Steven Seagal y interprète un ouvrier d'une compagnie pétrolière en activité dans le Grand Nord, compagnie qui menace l'équilibre écologique de la région. Avec Michael Caine dans le rôle du vilain capitaine d'industrie et Joan Chen dans celui d'une esquimaude.

Ensuite, Seagal embraye sur le polar **Dead Reckoning** dont le principal interprète devait être une femme. Remodelé, le rôle montre le comédien au passé contesté dans son sport favori : le flinguage du malfrat. Il sera ainsi un avocat lassé d'un système judiciaire trop gentil à son goût pour les repris de justice et prenant l'initiative, tel Bronson et Dirty Harry, de règler leur compte à ceux qui sont passés entre les mailles du filet. Ultime projet annoncé : **Fire Down Below**, une production *Columbia* dans laquelle il tient le rôle d'un envoyé du Ministère de l'Environnement découvrant des barils de matières toxiques planqués dans une mine abandonnée. Steven Seagal bientôt porte-parole des écologistes américains ?

La Face Perdue

La carrière de Mel Gibson prend, soudain, un virage surprenant. Après le gros mélo **Forever Young** qu'il défend ardemment, celui qui fut Mad Max avant de bouffer des croquettes pour chien dans **L'Arme Fatale 3** passe derrière la caméra. Pas pour un thriller bien musclé, mais pour un drame intimiste où il se risque à porter un maquillage qui ne l'avantage pas du tout. Le rôle qu'il tient constitue également un véritable défi : un type qui sort de prison, condamné qu'il a été pour des violences sexuelles sur un gosse. N'empêche que ce reclus se lie d'amitié avec un gamin de douze ans dont le père est récemment mort. Pas du tout d'action dans cette chronique intimiste titrée **The Man Without a Face (L'Homme sans Visage)**, mais beaucoup de sentiments. Courageux, culotté de la part de Mel.

Des projets, Mel Gibson en développe quelques uns, notamment **Maverick**, reprenant un personnage créé par James Garner dans une série télé en 1957, celui d'un laconique joueur de poker. Très possible que Paul Newman tienne un rôle dans cette réalisation Richard Donner.



Mel Gibson dans *THE MAN WITHOUT A FACE*

EXPRESSIMO

Agenda chargé pour Sharon Stone. Après **Sliver**, elle aura tout de même tourné **Manhattan Ghost Story** de Mark Rydell où elle incarne un fantôme sexy, **Intersection**, toujours de Mark Rydell, aux côtés de Richard Gere (un remake des **Choses de la Vie** de Claude Sautet) dans lequel elle reprend le personnage de Romy Schneider. Pour demain, ce sera **The Dead and the Quick** de Sam Raimi, un western qui fait d'elle une femme pistolero. On murmure également que la belle blonde remplacerait Michelle Pfeiffer dans la tenue moulante de Catwoman dans un futur **Batman III**. Pour ce qui est de **Mistress of the Seas**, le film de pirates de Paul Verhoeven, plus de Sharon Stone sur le pont, mais Geena Davis dans le rôle de la flibustière Anne Bonny. La mante religieuse de **Basic Instinct** annule également **Les Pierrafeu** où elle devait incarner la vamp néolithique Bedrock. Sa remplaçante n'est pas Elizabeth Taylor, qui vient d'intégrer la distribution de cette production Steven Spielberg, mais une certaine Sharon Blackstone.

Cela marche fort pour Stallone actuellement. **Cliffhanger** atteint les 80 millions de dollars au box-office nord américain, ce qui n'est pas rien. De plus, son **Judge Dredd**, justicier-juge-bourreau du 21ème siècle se confirme sous la direction soit de Renny Harlin, soit de Richard Donner, après que des noms comme Van Damme dans le tôle-titre et Stuart Gordon aient été avancés. En outre, Sly négocie actuellement avec John Woo le possible remake de **The Killer** dont il serait évidemment la vedette au lieu de Richard Gere initialement prévu lorsque Walter Hill planchait encore sur le projet. De façon plus immédiate, notre Rambo adoré se prépare au tournage de **Fair Game** que son producteur, Joel Silver, définit ainsi : *"c'est le genre de buddy-movie, un flic homme et un flic femme, que je n'avais pas encore produit !"*.

Changement majeur au générique du western **Tombstone**. Exit le jeunot Kevin Jarre à la réalisation, bonjour le grec George Pan Cosmatos aussi muet qu'une carpe depuis **Leviathan**.

Bien des rumeurs circulent sur l'identité du prochain James Bond. Timothy Dalton affirme qu'il reprend le smoking de 007, mais d'autres prétendants au titre (Pierce Brosnan, l'irlandais Liam Neeson) continuent d'être régulièrement cités. Quant au réalisateur, il se pourrait que ce soit Michael Caton-Jones (**Doc Hollywood, Memphis Belle**). Mais Albert Broccoli se refuse à confirmer la moindre information pour l'instant.

● De plus en plus éclectique Robert De Niro. A peine aura-t-il ôté le maquillage du monstre de Frankenstein qu'il se transformera en parfait rital pour une biographie de Ferrari, le fameux mogul de l'automobile. Réalisateur : Michael Mann. Producteur : Sidney Pollack.

● Des nouvelles de Van Damme. Tout en travaillant à **The Quest**, il prépare le film de science-fiction de **Time Cop** dont le réalisateur définitif se nomme Peter Hyams, cinéaste malheureux ces derniers temps (**Le Seul Témoin** et **Stay Tuned** ont été des gouffres à dollars). Par ailleurs, le Belge, condamné à verser 487.500 dollars à un cascadeur blessé aux yeux pendant le tournage de **Cyborg**, fait appel car, dit-on, un juré ayant visité une école de karaté pendant le procès aurait influencé de manière illicite les délibérations.

● Les frères Scott se livrent-ils une petite guerre ? Cela semble être le cas car chacun travaille sur un projet lié à la Révolution Mexicaine. Ridley Scott planche sur **Pancho's War**, histoire d'un expert en armes américain envoyé du côté de Mexico pour livrer des fusils au Général Pershing. De son côté, Tony Scott pense sérieusement à **Pancho Villa & Tom Mix** sur un script d'Alan Sharp et Oliver Stone. Comédiens pressentis pour incarner le cow-boy le plus célèbre du cinéma muet : Mel Gibson ou Brad Pitt !

● Une grande première sur le plateau de **Karaté Kid IV** de Christopher Cain. Le sautillant Ralph Macchio, en deuxième position au générique, laisse le champ libre à une karatigresse du nom de Hilary Swank. Pat Morita, le gourou de la série, est toujours de la partie.

● Du taff pour John McTiernan, histoire d'oublier le bide de **Last Action Hero**. Après l'abandon d'une version musicale de **L'Ile au Trésor** avec Dustin Hoffman, il monte sur les chars de **73 Easting**, l'aventure de trois tanks américains pendant la Guerre du Golfe. C'est inspiré d'un roman de Tom Clancy, spécialiste du roman militaro-technologique (**A la Poursuite d'Octobre Rouge, Jeux de Guerre**). Egalement sur son calendrier 1993 : **Bitterrott**, un western *Paramount* avec Keanu Reeves et Gene Hackman et, peut-être, **Die Hard 3** que Richard Rush aimerait bien réaliser lui aussi. Changement notable dans l'histoire : les scénaristes laissent sombrer le bateau initialement prévu en faveur du métro new-yorkais où des terroristes retiennent prisonnière la fille de John McClane (Bruce Willis toujours), qu'ils ont confondu avec celle d'un riche homme d'affaires.

● Une nouvelle drôle mais vraie !. Steve Miner, un réalisateur venu du film d'horreur (**House, Le Tueur du Vendredi**), puis passé au mélodrame pseudo-fantastique cul-cul la praline (**Forever Young**) dirige... Gérard Depardieu dans un rôle qu'il a déjà tenu dans **Mon Père ce Héros** de Gérard Lauzier, une comédie plutôt sympa ma foi.

● Martin Scorsese, acteur récent sous la direction de Robert Redford (**Quiz Show**, une attaque contre la bêtise télévisuelle avec également John Turturro), s'intéresse fortement au remake d'un classique du cinéma policier japonais, **Entre le Ciel et l'Enfer**, histoire d'un père à la recherche de son fils kidnappé.



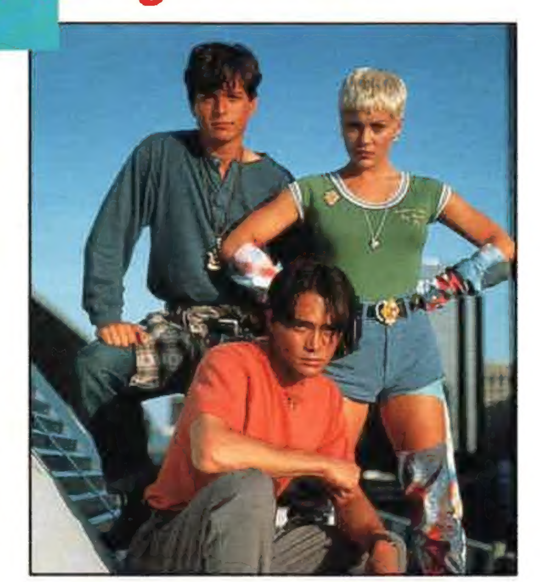
■ *Madonna dans SNAKE EYES* ■

Abel Fait son Cinéma

Bad Lieutenant, **Body Snatchers** et, en novembre, ce sera **Snake Eyes** (titre toujours provisoire). Abel Ferrara bosse comme un dingue, à une cadence infernale. Et, à chaque fois, il surprend en variant les styles, les registres. Niveau audaces, **Snake Eyes** devrait faire grincer de nombreuses dents. Situé dans les milieux du cinéma, il présente un metteur en scène, un auteur (Harvey Keitel), essayant de monter un film sur la dissolution d'un couple de la classe moyenne new-yorkaise. Aucun producteur n'en veut. La situation change radicalement lorsqu'une star du petit écran, Jennings (Madonna), s'intéresse au projet. Un studio hollywoodien se porte aussitôt acquéreur. Mais, dans les coulisses, les choses se gâtent car Burns (James Russo), le rôle masculin principal, refuse de donner la réplique à une actrice venant de la télévision. Malgré l'ultimatum qu'il lance à son metteur en scène, il doit abdiquer. Sur le plateau, la tension monte, surtout que les vies privées interfèrent, influent sur les comportements, sur la psychologie des personnages de fiction... C'est le chaos... Jennings et Burns ont une aventure... Le réalisateur connaît de douloureux problèmes de couple... Et, pour couronner le tout, un coup de couteau de cuisine fait basculer le final dans la tragédie. François Truffaut a sa **Nuit Américaine**, Billy Wilder son **Boulevard du Crépuscule**, Vincente Minelli ses **Ensorcelés**... Et Abel Ferrara son **Snake Eyes**, son cinéma sur la cinéma. ■

Super Dragon Bros

Malgré l'échec de **Super Mario Bros**, l'adaptation cinéma des jeux vidéo continue de motiver les producteurs. Ceux de *Greenleaf Prod*. se chargent de donner corps aux karatékas virevoltants de **Double Dragon** signé Jim Yukich, réalisateur de clips pour notamment David Bowie. L'intrigue brode à loisir sur les personnages *Nintendo*, Jimmy (Marc Dacascos) et Billy (Scott Wolff), deux frères orphelins, survivant dans les ruines de Los Angeles après un gigantesque tremblement de terre à l'aube de l'an 2000. Dans les décombres de cette mégalopole, ils affrontent des gangs de barbares, des walkyries pas commodes du tout et particulièrement rancunières envers les mâles. Bien peu opérationnels au départ, les frangins sont formés aux arts martiaux par Satori (Julia Nickson-Soul), experte en kung-fu qui leur confie également la moitié d'un médaillon magique. Détenteur de l'autre partie : Koga Shuko (Robert Patrick, le T-1000 de **Terminator 2**), redoutable leader d'une horde de cinglés. Cet affreux, pour mieux asservir la cité, espère évidemment s'approprier le morceau manquant du précieux talisman. Le coup classique. En compagnie de Marian Delarian, la fille du chef de la police, Jimmy & Billy mèneront la vie difficile à l'ambassadeur des forces du mal... Une ville souterraine à la **Blade Runner**, des barbares échappés de **Mad Max 2**, des arts martiaux à foison... Ce **Double Dragon**, à première vue, semble parti d'un bon coup de pied. ■



■ *Marc Dacascos, Scott Wolff & Alyssa Milano dans DOUBLE DRAGON* ■

○ Quelques infos en vrac : Ice-T et Rutger Hauer dans **Surviving the Game** de Ernest Dickinson - Stephen Hopkins dirige Jeff Bridges et Tommy Lee Jones dans **Blown Away** - Tiercé gagnant (Christopher Walken, Virginia Madsen et Val Kilmer) pour le **Galetea** de Julian Temple - Harrison Ford retrouve ses partenaires de **Jeux de Guerre** (Anne Archer & James Earl Jones) pour les besoins de **Clear and Present Danger** de Phillip Noyce d'après un roman de Tom Clancy - John Landis servira la soupe à Eddie Murphy dans **Le Flic de Beverly Hills 3** - *Warner Bros* annonce un "Untitled" de Stanley Kubrick tourné en Europe de l'Est avec un certain Joseph Mazzello - Charles Bronson est la vedette de **Play the Heavy** de Larry Cohen - Ron Howard prépare **The Paper** en compagnie de Michael Keaton, Glenn Close, Robert Duvall et Randy Quaid - Il y aura malheureusement un **Three Ninjas Go to Japan** de Charles Kanganis avec la même fine équipe que le premier, **Ninja Kids** - Dans le genre comédie policière **Police Academy : Mission to Moscow** et **The Naked Gun III : The Final Insult** de Peter Segal avec l'incontournable Leslie Nielson pointent à l'horizon - John Frankenheimer abandonne **A Safe Place** (ex-**Soldiers of Fortune**, ex-**Men of War**) que reprend Perry Lang avec Dolph Lundgren en mercenaire ■

EXPRESSIMO



■ *Cynthia Rothrock dans UNDEFEATABLE* ■

● Dans la série B, les choses n'évoluent pas bien vite et les films de kickboxing patinent dans la choucroute. Walkyrie des arts martiaux, Cynthia Rothrock cherche des solutions au marasme, au manque d'idées. Sa réponse à la crise : **Undefeatable** de Godfrey Hall. Son rôle : Kristi Jones, une loubarde castagneuse. Elle doit s'allier au flic Nick DiMarco afin de coffrer le kickboxer serial killer Stingray. Ce dingue massacre, torture toutes les femmes qui ressemblent à son épouse, une épouvantable mégère... Autrement dit, **Undefeatable**, c'est la rencontre de Van Damme et du **Silence des Agneaux**. Prometteur quoi !

● *Malpaso*, la boîte de production de Clint Eastwood, vient d'acquérir les droits du scénario de **The Stars Fell on Henrietta**. Le grand Clint sera uniquement le producteur, la mise en scène revenant à James Keach, le frère de Stacy. L'histoire tourne autour de la fièvre de l'or noir en Oklahoma au début du siècle.

● Christophe Lambert n'arrête pas. Alors que le projet d'un **Greystoke 2** refait surface, le fier Highlander s'attèle à la production de **The Phony Perfector**, réalisé par Adam Dubov. Avec Balthazar Getty et Deborah Harry, **The Phony Perfector**, une "black comedy", concerne un célèbre tueur impliquant un groupe d'adolescents dans une affaire de meurtres déments.

● Patrick Swayze et Geena Davis seront respectivement Pecos Bill et Calamity Janes (dont vous connaissez certainement l'éblouissante interprétation d'Agnès Soral sur les planches parisiennes) dans **Tall Tales** du bon Jeremiah Chechick.

Du Neuf avec du Vieux

Les temps étant à la réactualisation de tout ce qui a fonctionné par le passé, **Les Incorruptibles** reviennent, toujours aussi rigides dans leur application du Code Civil. Dans le rôle d'Elliot Ness, Robert Stack ne plaisantait pas avec le moindre bouilleur du cru ne respectant pas la loi sur la Prohibition. C'est toujours valable aujourd'hui, sauf que Tom Amandes le remplace. Un nouveau Al Capone, au lieu du sardonique Neville Brand, prend lui aussi le relai. C'est William Forsythe, habitué à jouer les nazis (**Dead Bang**), les tueurs hystériques (**Justice Sauvage**) et même les gangsters (**Il Etait une Fois en Amérique**). Balafré, gominé, il possède vraiment la tête de l'emploi. Capital que ce Capone 1993 soit convaincant car **Les Incorruptibles** se base, plus que l'ancienne série, sur son ascension depuis les quartiers déshérités de Brooklyn à la quasi main-mise sur Chicago. Dans ce sens, la série se rapproche davantage du film de Brian De Palma avec Kevin Costner que de l'époque Robert Stack.
Pour ce qui est du look, la production, qui alloue aux réalisateurs un million et demi de dollars par épisode, s'est permis à 75 % un tournage sur les lieux même de l'action, Chicago, dans des décors récemment visités par Brian de Palma. D'honorables intentions.



■ *LES INCORRUPTIBLES : Tom Amandes, Tony Pagano, George Steelman & Paul Robbins* ■

The Hula-Hoop Feeling !



The Hudsucker Proxy est né d'une rencontre improbable. Celle du producteur Joel Silver (**Piège de Cristal**, les 3 **Arme Fatale**) et des frangins Joel et Ethan Coen (**Miller's Crossing**, **Barton Fink**). Ecrit par Sam Raimi, le scénario de **The Hudsucker Proxy** est une sorte de fable sociale et comique autour d'un industriel benêt inventeur du hula-hoop.
Le succès, critique plus que public, de **Barton Fink**, a permis aux Coen de rassembler un casting d'enfer pour leur cinquième film. Paul Newman joue le PDG retors, Tim Robbins le cadre simplet et Jennifer Jason Leigh la secrétaire mystérieuse. Quand on demande aux Coen de parler de leur film, ils le situent entre Frank Capra et **Blade Runner**. Entre les deux, il y a largement la place pour un nouveau chef-d'œuvre !



■ *Tim Robbins & Jennifer Jason Leigh dans THE HUDSUCKER PROXY* ■

Drôle De Drame

On parle beaucoup actuellement aux Etats-Unis de **Hold Me, Thrill Me, Kiss Me**, production indépendante de 400.000 dollars, un vrai **Jurassic Park** comparé à **El Mariachi**. *"Il y a du sexe. C'est un peu comme Cendrillon, mais sous acide"* explique le réalisateur de ce "campy movie", Joe Hirshman. **Hold Me, Thrill Me, Kiss Me**, qui trimballe déjà une réputation de film-culte particulièrement barge, est une odyssée à travers une Amérique de cinglés. Tout commence par un cambriolage cocasse opéré par Bud, un marginal très secoué. La fille des riches propriétaires (Sean Young) l'aide ardemment à piquer l'argent de papa. Sa monnaie d'échange : le mariage. Par accident, Eli la butte et planque les 200.000 dollars volés dans le réservoir de sa Porsche. Et la cavale continue. Chemin faisant, il rencontre Sabra, une strip-teaseuse aux seins sillicônés énormes (la hardeuse April Wayne), sa soeur virginale de 16 ans, Olga, une ancienne chanteuse d'opéra d'origine bulgare, Lucille (Diane Ladd), une commère et son fils punk à l'obésité effrayante... Love-story entre Bud et Dannie au grand dam de la soeur qui appelle son amant-flic Julio à la rescousse. Et l'affaire tourne au drame loufoque...

Hold Me, Thrill Me, Kiss Me, c'est un portrait à la John Waters d'une Amérique cour des miracles, fréquentée par les spécimens les plus déjantés de l'espèce, des monstres américains dignes d'un Fellini.



■ *Adrienne Shelly dans HOLD ME, THRILL ME, KISS ME* ■

TV

○ Chuck Norris victime de la cabale anti-violence menée par les ligues morales et parentales contre les chaînes américaines. Sur ordre de *CBS*, il a largement adouci sa série ***Walker : Texas Ranger***. Dès la rentrée, le personnage sera plus gentil et la violence réduite à sa plus simple expression. Cette lutte anti-violence risque de faire de gros dégâts à la production télé américaine qui n'avait pas besoin de ça.

● Après deux ans d'attente, ***Family Dog***, la série animée supervisée par Tim Burton et produite par Spielberg, a enfin démarré le 23 juin dernier sur *CBS*. Sans grand succès. ***Family Dog*** se fait descendre par la critique et les chiffres d'audience ne sont pas mirobolants.

● Spielberg encore : ses dinosaures de **Jurassic Park** pourraient connaître très vite une adaptation en série de dessins animés.

○ Après l'arrêt de sa propre série ***Street Justice***, Carl Weathers a rejoint l'équipe de ***Dans la Chaleur de la Nuit***, où il joue un flic, rôle secondaire mais régulier.

○ Scott Glenn, flic ripoux, et Lou Diamond Philips, policier intègre, s'affrontent dans **Extreme Justice**, un téléfilm *HBO* réalisé par Mark Lester (**Class 84**, **Commando**).

○ Les Américains délirent sur ***Johnny Bago***, la série d'été de *CBS*. Produite par Frank Marshall et Robert Zemeckis, ***Johnny Bago*** est une parodie de films de gangsters, de séries policières et autres road-movies. Johnny est un gangster de bas-étage traversant les USA en caravane pour échapper à la mafia et à sa femme. Un critique enthousiaste a même dit que c'était *"Les Affranchis de la comédie"* !

Actor Bruce & Director Willis

Actuellement, à Hollywood, Bruce Willis n'est pas en état de sainteté. La *Columbia* grimace à devoir financer le tournage des séquences foireuses de **Striking Distance** (ex-**Two Rivers**) de Rowdy Herrington, un ***"Hudson Hawk sans les rires"***. Interprète d'un flic de la Brigade Fluviale aux trousses d'un serial-killer, Bruce Willis porte directement la responsabilité du tournage de ces scènes. Surnommé Orson Willis pour sa mégalomanie, il aurait, à force d'interventions sur le scénario, rendu l'intrigue particulièrement confuse.

Striking Distance dans la mouise, Bruce Willis embraye néanmoins sur **The Color of Night** de Richard Rush (**Le Diable dans la Boîte**), un thriller érotique dans la mouvance de **Basic Instinct**. Jane March, l'adolescente de **L'Amant**, succombe donc au charme viril du détective flegmatique de ***Clair de Lune***, dans le rôle de Bill Capa, chirurgien esthétique. Mais la belle est aussi perfide que ne l'était Sharon Stone. Elle entraîne l'honorable ravaleur de façade, encore sous le coup de la mort de sa femme, dans une sombre histoire de stupre et de meurtre. Avec la participation de Lance Henriksen et Brad Dourif, deux spécialistes des personnages d'allumés.

Après **The Color of Night**, Bruce Willis pourrait bien figurer dans un des sketches de **Pulp Fiction**, anthologie de faits divers criminels, dirigé par Danny DeVito sur un scénario de Quentin Tarantino. ■



■ *Bruce Willis dans THE COLOR OF NIGHT* ■



■ *Bruce Willis & Sarah Jessica Parker dans STRIKING DISTANCE* ■

Record à la Baisse !

C'était impossible, mais il l'a fait. Doté du phénoménal budget de 7000 dollars (oui, vous avez bien lu) le jeune Robert Rodriguez, un texan d'origine mexicaine tourne en espagnol **El Mariachi**, une sorte de pastiche du western, du polar. Le film, qu'il vouait au marché vidéo chicanos, sort aux Etats-Unis sous le pavillon *Columbia*. Robert Rodriguez croit rêver. Cet honneur, il le mérite car **El Mariachi**, malgré des moyens plus qu'étriqués, tient la route. Son scénario : au même moment arrivent dans la même ville deux hommes. L'un, El Mariachi, est un paisible joueur de guitare. L'autre est un tueur. Tout deux portent le même étui, à la seule différence que celui du malfrat contient des armes, des flingues qui ont servi à dégommer des adversaires. Sur les dents, le malfrat local se trompe d'homme. Entre-temps, dans un bar, El Mariachi et le tueur ont, malgré eux, interverti leur étui...

Entre la bande dessinée et une ambiance très western spaghetti avec prises de vues tarabiscotées, visages lourdement expressifs cadrés en gros plan, **El Mariachi** n'est certes pas exempt de défaillances techniques, mais sa réalisation en elle-même force l'admiration. Aujourd'hui, Robert Rodriguez, sur un nuage, présente son film à travers le monde. Et, à Hollywood, des producteurs d'envergure lui font déjà les yeux doux !



■ *Carlos Gallardo dans EL MARIACHI* ■



last action HERO

Crème de la crème de la satire savante ou grosse baudruche alambiquée, frelatée ? Après **Predator**, la nouvelle association John McTiernan/Arnold Schwarzenegger est loin de faire l'unanimité. On adore ou on hait cordialement, parfois pour les mêmes raisons, articulées, exprimées différemment. Pour ou contre, les arguments, parfois assassins, fusent, démantèlent, confirment, dénoncent, plébiscitent... Une chose est sûre : **Last Action Hero** ne laisse pas de marbre. Il ne navigue pas dans l'eau tiède ou saumâtre. Il donne à réagir, à montrer des dents... La preuve ci-dessous avec une discussion à couteaux tirés entre un farouche adversaire du film, Vincent Guignebert, et un fervent défenseur, Marc Toullec. Parole à l'attaque !

Last Action Hero aura donc scindé la critique en deux camps : les adorateurs de la dégénérescence hollywoodienne (oui, on dirait une secte !) et les râleurs (ana)chroniques (une maladie qui permet de garder les pieds sur terre). Cher Toullec, tu fais partie de la première catégorie : paix à ton âme. J'opte sans hésiter pour la seconde. Associés le temps d'un film extraordinaire, **Predator**, John McTiernan et Arnold Schwarzenegger s'unissent donc à nouveau pour **Last Action Hero**, qui se veut, disons, un film d'action, certes, mais semi-parodique, donc parfois très sérieux, le tout mâtiné de buddy-movie, à la fois sensible (on y parle d'un enfant rêveur), drôle (un des méchants s'appelle Le Prout), et intelligent (Shakespeare et Bergman sont cités). Comme on peut le voir, le concept de **Last Action Hero** est clair comme de l'eau de roche ! Se frayant, avec



■ *Jack Slater (Arnold Schwarzenegger), officier de police à Los Angeles et super-héros d'une série de films d'action* ■

la délicatesse qu'on lui connaît, un chemin dans ce bric-à-brac, Schwarzenegger personnifie le flic Jack Slater, héros d'une série de films genre James Bond, dont le jeune Danny ne manque pas un épisode. Grâce à un ticket magique, Danny traverse l'écran et colle aux basques de son idole dans un univers totalement fictif où tout est possible et où les personnages mènent leur vie propre. Voilà pour le sujet follement original de **Last Action Hero**. Mais, cher Toullec, pour te prouver ma bonne foi et ma totale objectivité, je devancerai tes louanges sur quelques points.

1 - Charles Dance, dans le rôle du méchant Benedict, est formidable (ce qui ne surprendra personne).

2 - La courte référence à Hamlet où Slater sort les grosses pétoires est visuellement très forte (c'est au moins au niveau d'une pub *Nike*).

3 - Le coup des chiens acrobates et celui de la voiture aérienne m'ont bien fait marrer (ce qui fait quand même deux gags).

4 - Le meilleur plan de **Last Action Hero**, à tous les niveaux, reste (et je suis sûr que nous serons d'accord) la chute au ralenti de Arnold, qui parodie et reproduit donc au millimètre près celle de Alan Rickman dans **Piège de Cristal** !

Un plan à l'image du film dans sa totalité, vague entreprise de récupération où McTiernan est obligé de piocher dans sa filmo pour en extraire des moments forts, quitte à les travestir, à les vider de leur sens premier. Triste.

Mazette, Guignebert, quelle agressivité ! Dégénéré, **Last Action Hero** ? Point du tout. Oui, tu peux dire que **L'Arme Fatale 3** est un pur produit de la dégénérescence hollywoodienne à force de démagogie, de recettes éprouvées et de sneak-previews putassières. Car **L'Arme Fatale 3** cherche à plaire à n'importe quel prix, quitte à sacrifier l'intégrité de ses héros. Mel Gibson se met à quatre pattes, aboie et avale des biscuits pour chien. Arnold se rabaisse-t-il à pareilles pitreries dans **Last Action Hero** ? Jamais. Son Jack Slater n'est ni un clown, ni un pantin rigolard à l'humour canin ; il ne prend jamais conscience de sa portée parodique, de la satire, des clins d'œil. Il agit au premier degré. Et c'est le regard du spectateur, via les images de John Mc Tiernan, qui crée l'humour, le décalage, l'ironie et, au bout du compte, une critique douce-amère d'un genre. La force de **Last Action Hero** tient justement à cette faculté de ne rien forcer, de ne pas asséner l'humour, la distance. Il réquisitionne l'intelligence du spectateur pour "faire" le film, pour lui donner sa raison d'être. John McTiernan et Arnold Schwarzenegger tendent la nappe, le spectateur met le couvert. Et apporte à boire, à manger, bref tout ce qu'il a bu, mangé, avalé et, parfois, mal digéré, dégluti depuis qu'il fréquente les cinémas, les feuilletons télé. Que **Last Action Hero** ne soit donc pas original est nécessairement une qualité dans ce cadre. Son originalité est essentiellement question de perspective, de regard. Un regard parfois mordant, mais d'une infinie tendresse vis-à-vis de ses protagonistes.

Last Action Hero, ce n'est pas **Alarme Fatale, Hot Shots 2**, ou **Y-a-t-il un Flic pour Sauver la Reine ?**. Et ça, cher détracteur, mais néanmoins confrère, tu ne le comprends pas. Il est si facile, avec plus ou moins d'inspiration, de tourner en ridicule les scènes-clefs d'un classique, les stéréotypes d'un genre. Mais **Last Action Hero** se refuse à ça, à chausser les gros sabots de la parodie hollywoodienne. En admettant que Arnold se soit pris les pieds dans les tapis, ait riboulé les yeux comme Leslie Nielsen, notre adoré inspecteur Drebin, ou porté des couches-culottes façon Stallone in **Arrête ou ma Mère va Tirer**, là oui, tu te serais marré, bidonné. John McTiernan ne tire pas sur les zygomatiques comme Don Camillo sur la corde de son clocher. Il a tout compris.

Mon rédac chef (parfois) adoré, tu as décidé, pour ta première intervention, de t'enliser dans une défense larmoyante d'un produit de masse, très à la masse justement. Les fondations de ton réquisitoire sont malheureusement trop faciles à ébranler. Allons-y. **L'Arme Fatale** a engendré deux trilogies. La première, classique, officielle, que tout le

■■■

■ *Schwarzenegger nargue un tyrannosaure sur le plateau de* ***Last Action Hero*** *: la revanche de* ***Jurassic Park*** *au box-office est cinglante !* ■

■ ■ ■

monde connaît, **L'Arme Fatale 1, 2** et **3** : un film d'action plutôt sérieux, son excroissance explosive au second degré, et son dénouement en forme de bouffonnerie irrecevable. L'autre trilogie, totalement officieuse, et que je te laisse le droit de contester, est l'œuvre du scénariste Shane Black. Auteur d'un premier script sérieux et prometteur (**L'Arme Fatale**), il signe plus tard un remake/suite à la fois poussif et jouissif (**Le Dernier Samaritain**), et tombe aujourd'hui dans l'autocitation prétentieuse avec **Last Action Hero**. Entre les trois films de Richard Donner (des buddy-movies) et les trois scripts de Shane Black (des... des... des buddy-movies, oui !), il y a exactement le même processus de création, récréation et dégénérescence : on aborde le genre avec précaution (**L'Arme Fatale**), on le soumet au traitement de choc (**L'Arme Fatale II, Le Dernier Samaritain**), et on le laisse salement sur le carreau (**L'Arme Fatale III, Last Action Hero**). Là où tu savoures dans l'affaire une "critique douce amère" du film d'action, je vois un acte délibéré de démission. A défaut de "faire", on "critique". Je comprends que le concept te flatte, Toullec, puisque critique, cela fait partie de ton métier !



■ *Comment flinguer en gardant "la classe" : Benedict (Charles Dance), le grand méchant de l'histoire* ■

Quant à l'appel à l'intelligence du spectateur qui, pour toi, laverait de tout soupçon McTiernan et Schwarzie, je pencherai plutôt pour une lobotomie en bonne et due forme. Comment peux-tu imaginer un instant, toi qui l'a interviewé, que Arnold "tende la nappe" au spectateur ? Arnold, dont chaque geste, chaque réplique, est réfléchi, pensé, dont le plan de carrière ne supporte pas le moindre écart. Une attitude de présidentiable (Ronald Reagan a bien siégé à la Maison Blanche). Franchement, tu avances l'idée que le spectateur "fait" le film alors que l'identification de **Last Action Hero** est ciblée sur le jeune Danny qui visite l'écran de ses rêves (snif). Danny explore le film dans le film, il côtoie Jack Slater, démonte le mécanisme de ses exploits, influe sur le déroulement de l'intrigue, met l'accent sur les différences entre la réalité (d'où il vient) et la fiction (où il est). Les réactions du spectateur sont celles de Danny, à quelques exceptions près (citées au début de l'article), et seulement celles de Danny. **Last Action Hero** est un film interactif pour partisans du moindre effort : c'est Danny qui fabrique le film et ses effets, Danny qui fait remarquer que les caissières de vidéo-clubs sont toutes bandantes, Danny qui lance les répliques de Slater avant lui, Danny qui..., Danny qui... Que toi, Toullec, tu réagisses comme Danny, te marres, t'émeuves, t'inquiètes comme lui, que tu t'identifies donc à ce petit blondinet bouffeur de pop corn, ne laisse pas de m'inquiéter sur ton état de santé actuel !

Au contraire, il est toujours raisonnable de vibrer pour un héros, même si les dés sont jetés d'avance. Cela fait partie du jeu du cinéma depuis ses origines. Qu'on ait 10, 30 ou 60 berges, c'est du pareil au même. Refuser cette émotion, c'est nier le cinéma populaire, d'aventure, c'est cracher dans la soupe. En outre, Shane Black n'est pas l'auteur du scénario. Qu'il soit au générique ne le désigne pas comme auteur. Shane Black n'a été engagé que pour "ordonner" le script originel de Zak Penn et Adam Leff. Sa contribution se limite à une mise en forme de la narration. Un job honorable mais pas créatif. Plus importante est la participation de William Goldman, romancier et scénariste inspiré, adulte (**Marathon Man**, **Les Hommes du Président**). **Last Action Hero** doit toute son intelligence, sa complexité et sa dimension humaine à sa signature. Et William Goldman est bien le dernier "scrip-writer" hollywoodien à pouvoir être soupçonné de "lobotomisation" des masses.

Lorsque j'affirme que **Last Action Hero** fait appel à l'intelligence du spectateur, c'est pour dire que la parodie s'établit uniquement sur ce décalage, cette distance. Evidemment, lorsqu'un cinéaste tend la perche à son audience et souligne au marqueur rouge le moindre effet, l'intellect se repose, roupille. **Last Action Hero** grossit à peine le trait. D'où l'appel à l'intelligence, la mémoire plus ou moins cinéphilique du spectateur qui, dès lors, occupe le poste de gagman. Certains, comme l'immense majorité des détracteurs de **Last Action Hero**, pensent qu'ils n'ont qu'à se caler dans leur fauteuil, oublier qu'ils possèdent quelque chose de variablement fortiche entre les oreilles et avaler sans broncher les images. C'est ton cas Mister Guignebert. Pourtant, tu aimes **Panic sur Florida Beach**, le dernier Joe Dante, qui repose exactement sur les mêmes fondations, sur un désir de cligner de l'œil et de murmurer "d'accord, on marche à tous vos trucs, mais on n'est pas dupe de vos combines". Beau d'avouer ses péchés mignons, ses ficelles et, plus beau encore, préserver l'innocence première, le premier degré. **Last Action Hero** parvient à ce petit prodige, à ce mea culpa jamais réducteur, jamais castrateur. Si **Last Action Hero** démonte la mécanique du film d'action, il adopte aussi le processus inverse : la mystification après la démystification. C'est comme, à la fois, savoir démonter et remonter parfaitement une mécanique complexe. John McTiernan est un sacré mécano.

En outre, l'échec retentissant du film aux Etats-Unis atteste de son Q.I. et de sa dimension. Les Américains n'ont pas pigé, et admis, qu'un bricolo dépiaute ce qu'il adule, analyse la moindre page de script, passe à la moulinette leurs preux héros et prouve à quel point les clichés mènent la belle vie à Hollywood. A **Hot Shots 2**, oui, ils ont fait un franc succès. Le bide de **Last Action Hero** explique toute la différence entre satire et grosse farce. Européen d'un côté, et néanmoins plus américain que les Américains dans certains domaines, Arnold ne pouvait, intellectuellement, que se sentir à l'aise dans l'auto-parodie, la dérision, le recul. Comme il ne pouvait que se satisfaire de la présence de la Grande Faucheuse du **Septième Sceau** d'Ingmar Bergman. D'ailleurs, celle-ci donne lieu à des instants électrisants. Dommage que le clin d'œil et son signifiant passent largement au-dessus de la tête des petits Américains. C'est d'ailleurs un petit Américain que j'ai l'impression d'entendre lorsque tu tentes d'expliquer ton rejet du film en le cassant avec délectation.

■ *L'enterrement du mafieux Leo Le Prout : son corps est une bombe à retardement !* ■



■ *Jack Slater dans un épisode encore inédit de ses aventures : **Hamlet** version destroy !* ■

Elle est bonne celle-là ! Qui prend son pied aux **Tortues Ninja** ? Qui défend **Super Mario Bros** ? Qui se fait régulièrement

■ ■ ■



■ *Jack Slater (Arnold Schwarzenegger) en plein interrogatoire : une image type du super-héros* ■

■■■

blouser par l'artillerie lourde US ? Toi ou moi ? Bon, pour en finir avec les problèmes scénaristiques, il suffit de se reporter à *Impact* 45 et l'article de Cyrille Giraud. Je préciserai malgré tout ceci. Soit, Shane Black a signé un travail de réécriture (j'avais senti l'astuce en te laissant le droit de contester sa trilogie officieuse). D'après toi, William Goldman a rédigé la dernière mouture du scénario de **Last Action Hero**, ce qui annihile toute tentative de crétinisation du projet. L'argument ne tient pas. Impliqué dans des projets respectables comme **Les Mémoires d'un Homme Invisible** (une adaptation réussie), Goldman se compromet également dans de simples travaux alimentaires de réécriture. Exemples : **Jumeaux** (déjà avec Schwarzie) ou encore **Proposition Indécente** (un film d'une intelligence rare, comme tu sais) ! Libre à toi, malheureux, de penser que le soi-disant crédit intellectuel/culturel/européen de **Last Action Hero** repose sur les seules épaules de William Goldman, 5ème (cinquième !) et dernier scénariste d'un film qui tend depuis le début à épouser la gonflette de Schwarzenegger.
Last Action Hero est construit en deux parties, la seconde répondant à la première par le fait que Jack Slater se retrouve dans la réalité et a donc moins de facilité à se sortir indemne des situations délicates. L'intention de transformer un super-flic de fiction en personnage réel et vulnérable était donc on ne peut plus louable, et là repose à mon avis le défi du film : éprouver la star Schwarzenegger, démolir son aura pour imposer sa facette humaine. Apparemment, les défenseurs de **Last Action Hero** se gargarisent à tel point de "ces meilleures intentions" qu'ils en oublient le résultat à l'écran : un déséquilibre monstrueux entre la première et la deuxième partie. On pourrait se demander longtemps pourquoi, mais c'est Schwarzie lui-même qui apporte la réponse sur un plateau : le public ne supporte pas de le voir en échec plus de trois fois consécutivement ! Quand un studio investit 80 millions de dollars dans un film, il se soucie de l'avis du public. Ce qui explique que **Last Action Hero** se termine, ou presque, au moment où Jack Slater quitte la fiction pour affronter la réalité : l'affrontement tourne court, Jack Slater est à peine mis en échec, l'opposition fiction/réalité est simplement ébauchée et Schwarzenegger reste cette plaque de marbre qui pèse sur le cinéma américain.
Tu applaudis aujourd'hui Schwarzenegger et John McTiernan pour avoir préservé le premier degré dans l'auto-dérision, alors que le seul intérêt du film aurait été que l'un écrase l'autre. **Last Action Hero** aurait pu exister comme un retour du film d'action aux personnages de dimension humaine, ou au contraire comme une consécration du héros fictionnel dans toute sa splendeur. Evidemment, **Last Action Hero** n'est qu'un compromis (financier, commercial) entre deux solutions extrêmes, qui "critique" le genre, comme tu dis, en n'arrivant pas aux chevilles de ses fleurons : il y a dix fois plus de premier degré, d'auto-dérision, d'humour, d'action, j'en passe, dans **Commando** (avec Schwarzie) et **Piège de Cristal** (de McTiernan), deux films populaires qui s'assument, que dans **Last Action Hero**, faux film "supérieur" qui n'a pas les couilles d'élever le débat. Pour une fois, je comprends le public américain qui préfère aller chercher des sensations premières et brutales, dans **Jurassic Park**, plutôt que d'ouvrir ses esgourdes au discours fortement frelaté de **Last Action Hero**.
Tu oses citer **Panic sur Florida Beach**. Mauvais choix, puisque le film de Joe Dante se contente, avec un respect qui se fait rare, de relater un souvenir de cinéma. Un pur film de cinéphile, donc, où la mémoire est honorée. La mémoire cinéphilique de **Last Action Hero**, c'est Stallone à la place de Schwarzie sur l'affiche de **Terminator 2**. Si ce n'est pas un gag à la **Alarme Fatale** ou **Hot Shots 2**, je m'y perds ! Pour comparer **Last Action Hero**, je te renvoie plutôt à **La Rose Pourpre du Caire** et sur ce sujet, Marc, amen...

Primo, les critères d'appréciation varient d'un film à l'autre. On peut "aimer" **Les Tortues Ninja** et **The Indian Runner**, pas forcément pour les mêmes raisons. Deuxio, aimer une production *Paramount*, *Universal* ou Steven Spielberg ne signifie pas non plus qu'on s'est fait "blouser". Pour prendre la défense de **Last Action Hero**, je devrais aussi plaider en faveur de **Jurassic Park** : ce n'est pas vraiment le cas. Un film doit être "jugé" pour ce qu'il est, nullement en fonction de son label hollywoodien, panaméen ou indonésien, nullement en fonction de son budget. Affirmer que **Last Action Hero** "blouse" tient uniquement du procès d'intention. A moins que ce terme, sous ta plume, signifie aussi "fasse marcher le spectateur" ? Mais n'est-ce pas là l'essence même du cinéma ! Qu'Hollywood continue donc à me blouser.
Vrai que William Goldman se compromet parfois dans des travaux alimentaires. Mais la bêtise profonde de **Proposition Indécente** ne lui doit rien ; faut chercher plutôt du côté d'un Robert Redford perclu de moralisme et d'un Adrian Lyne prudent après l'échec regrettable de **L'Echelle de Jacob**.

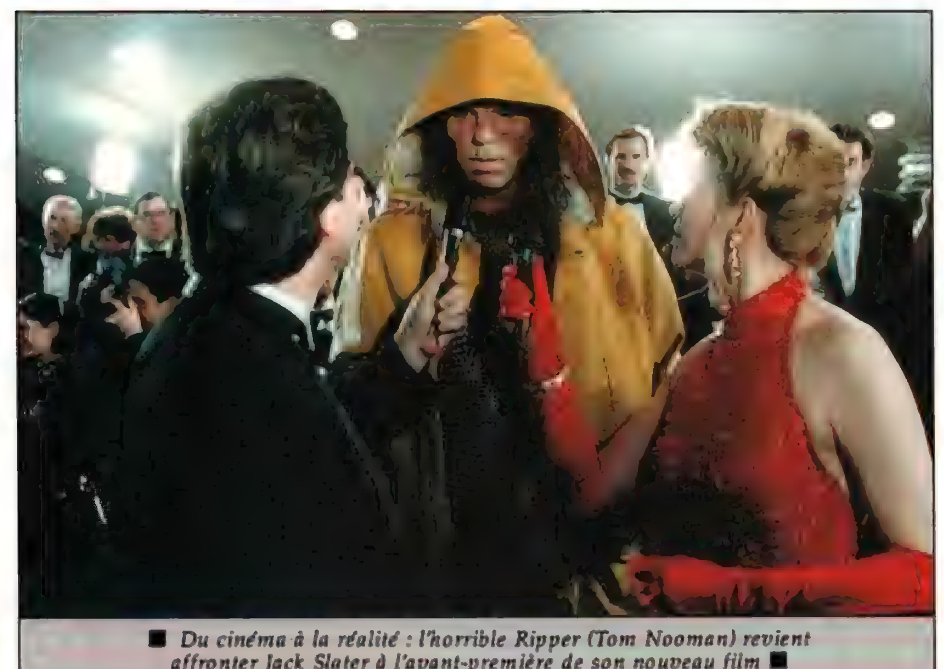
Quant à **Jumeaux**, déjà craignos, il aurait été bien pire sans l'apport de monsieur Goldman. Mais même un bon docteur ne saurait sauver du trépas un malade arrivé au stade terminal de son mal incurable.
J'affirme que **Panic sur Florida Beach** et **Last Action Hero** sont de la même eau. Tu parles de "souvenir" et de "cinéphilie" à propos du film de Joe Dante ; la cinéphilie, certes plus piquante mais mâtinée de respect, et le souvenir, moins ancré dans une période établie, parcourent les aventures de Jack Slater, concentré d'Indiana Jones, de James Bond, d'Inspecteur Harry et j'en passe. Lorsque Jack Slater passe de son univers de fiction au monde réel, (à ce sujet, pas question de diviser le film en deux parties distinctes et égales ce qui, narrativement, se tient) il demeure un héros, à la seule différence qu'il souffre, qu'il endure, craint pour une vie qu'il est à deux doigts de perdre d'ailleurs. Bref, il échoue, perd de son panache, de son arrogant mépris de la mort. Là, le super-hyper-héros doit son salut à un gosse. Pas courageux de la part d'Arnold de confier le destin de Jack Slater à un teen-ager, de découvrir ainsi son impuissance, sa vulnérabilité ? Moi, je trouve ça beau. Pourquoi ? Déjà parce que la situation en elle-même est tragique, ensuite parce que la métaphore dit explicitement : "continue de croire en lui et il vivra". Danny continue de croire en Jack Slater ; c'est ce qui le sauve. Mais cette métaphore, par ricochet, s'adresse aussi aux spectateurs de **Last Action Hero**, aux spectateurs de cinéma. Continuez de croire en eux, aux héros de fiction, et ils survivront. Placez toute votre confiance dans les bouffons d'un **Arme Fatale 3** et ils périront car, dans ceux-là, il est impossible de croire vu qu'ils ne croient pas en eux-mêmes... Une belle leçon d'humilité, d'honnêteté, doublée d'un vœu de fidélité à un genre. En ces temps de dégénérescence (même dans **Jurassic Park**, le héros s'efface au profit des effets), il fait bon entendre énoncer un discours limpide, un vrai remerciement non dénué de critique émis à l'encontre du cinéma de divertissement. Une réelle reconnaissance. De son humanisation, de son passage à la moulinette McTiernan, de son mea culpa, Jack Slater sort grandi, conscient de lui-même. Un vrai ado devenu, le temps d'un film, adulte. Cette évolution, le public américain l'a refusée avec véhémence tandis qu'il plébiscite l'âge mental, bien bas, des productions Spielberg. Logique que **Jurassic Park** fasse un malheur et que **Last Action Hero** se plante. On sait précisément où se situent les positions ennemies de ce fait.



■ *Jack Slater penché sur le cadavre de Leo Le Prout : qu'il repose en pet !* ■

Last Action Hero ne cultive surtout pas la "supériorité" que tu dénonces. A contrario, il affirme sa modestie à travers l'hommage qu'il rend au genre. Jamais il ne toise ces prédécesseurs. Oui, on peut parler de sentiment de supériorité lorsque Brian De Palma et Lawrence Kasdan tournent respectivement **Les Incorruptibles** et **Silverado** avec pour volonté exprimée l'ambition de trouver le point final à un genre, de réaliser l'œuvre définitive après laquelle personne ne pourra plus intervenir, que ce soit dans le western ou le film de gangster. **Last Action Hero** se situe à des antipodes ; il n'a pas la grosse tête, malgré les millions de son budget et les étoiles de son générique. **Last Action Hero** encourage ouvertement la reprise du flambeau. N'est-ce pas un bel acte d'allégeance ? Je subodore un "non" retentissant dans les lignes qui suivent.

Il fallait s'y attendre, je m'y attendais, et ça y est, on navigue en plein délire critique ; il est temps d'en finir vite, sinon Robert Redford sera sous peu un gros faf', Schwarzenegger Mère Theresa, **Jumeaux** un film sauvé du désastre par Saint Goldman... Et McTiernan, il a tourné **Last Action Hero** l'esprit tranquille avec les bénéfices de **Medicine Man**, peut-être ? J'en ai ras-le-bol de la cinéphilie de **Last Action Hero**, de ce Jack Slater qui cligne amoureusement de l'œil à Indiana Jones, James Bond et Dirty Harry. Je te signale que les Steven Spielberg, Harrison Ford, Sean Connery, Roger Moore et autre Clint Eastwood n'ont heureusement pas attendu la naissance de Jack Slater pour célébrer le héros extraordinairement humain, et que la plus belle preuve d'allégeance à un genre, ce n'est ni de lui rendre hommage, ni de le critiquer, mais bel et bien d'en écrire un nouveau chapitre ! Tu attaques bassement Lawrence Kasdan et Brian De Palma pour avoir voulu poser la dernière pierre à l'édifice : c'est d'autant plus dégueulasse que tu ne mouftes pas lorsque John Woo fait de même avec **A Toute Epreuve**. A savoir, **Silverado** et **Les Incorruptibles** n'ont pas empêché **Danse avec les Loups**, **Impitoyable** ou **Miller's Crossing** d'exister. Au contraire, ils y ont sans doute contribué d'une façon directe ou indirecte : car le succès mondial d'un film de genre est un sacré argument pour en tourner d'autres. Alors comme ça, **Last Action Hero** "encourage ouvertement la reprise du flambeau", comme s'il y avait un avant et un après-**Last Action Hero**, comme si le film de McTiernan s'érigeait en œuvre de transition incontournable pour tous ceux qui vont assurer la pérennité du genre... Belle preuve d'humilité en effet, que prolonge John McTiernan par ses déclarations : *"Je pense que le genre était mûr pour un tel traitement"*. Sans doute. Mais aujourd'hui, avec **Last Action Hero**, on est sûr d'une chose : c'est que le genre est pourri, et qu'on respirera plus d'oxygène dans **Cliffhanger**, **Le Fugitif** et **Dans la Ligne de Mire**, que dans l'immense poupée gonflable de Schwarzenegger !



■ *Du cinéma à la réalité : l'horrible Ripper (Tom Nooman) revient affronter Jack Slater à l'avant-première de son nouveau film* ■

On s'emporte ! Tu exprimes ce que je n'ai pas du tout énoncé. Encore à l'actif de William Goldman : le scénario de **Princess Bride**, un regard mi-ironique, mi-attendri sur le conte de fée, bref un hommage façon **Last Action Hero**. Heureusement que Eastwood, Connery et Ford n'ont pas poireauté chez leur agent pour manier le pistolet et le fouet, mais le propos n'est pas là, loin s'en faut. S'ils n'avaient pas existé, Jack Slater n'aurait eu aucune raison d'être. Un héros entraîne le suivant ; le héros spontané n'existe pas. De plus, Jack Slater n'ambitionne pas de succéder à 007, Indy, Harry & Cie ; il leur tire tout simplement sa révérence, via le clin d'œil, l'hommage, la mystification humaine. On y revient.

■ ■ ■

■ *Jack Slater/ Hamlet sort les gros tromblons : une image à faire se retourner Shakespeare dans sa tombe* ■

■ ■ ■

Oui, j'accuse Brian De Palma et Lawrence Kasdan de prétention bouffie lorsqu'ils mettent en scène **Les Incorruptibles** et **Silverado**. Bien heureux encore qu'ils n'aient pas spolié les genres visités, mais leur objectif n'était pas de "poser la dernière pierre" ; il consistait à imprimer leur marque, leur signature, histoire de montrer qu'ils sont passés par là. Cela équivaut à marquer au fer rouge un veau et de le lâcher dans la prairie. Dans ce domaine, avec des fortunes diverses, Coppola (**Dracula**) et Kubrick (**Shining**) ont manifesté la même condescendance. John Woo et **A Toute Epreuve** aussi ? Niet. Avec **A Toute Epreuve**, John Woo s'offre une salve d'honneur en partant de Hong Kong. Et lui qui œuvre essentiellement à l'intérieur d'un genre serait bien inconscient de vouloir lui édifier une "œuvre définitive". Lorsqu'il déclare que *"le genre était mûr pour un tel traitement"*, John McTiernan dit vrai. Mûr au point d'être menacé par le pourrissement. Tu préfères sans doute abandonner le film d'aventure et d'action aux Lewis Teague (**Le Diamant du Nil**), Richard Donner (**L'Arme Fatale 3**) et autre John Badham (**Nom de Code : Nina**, **La Manière Forte**). Avec McTiernan, on est au moins certain de trouver un esprit critique, de la dignité, de l'ampleur et un écran rempli avec élégance. Je souhaite ardemment qu'il y ait un "après-**Last Action Hero**" ; qu'aucun mercenaire hollywoodien n'osera profané l'image du héros par, notamment, des héritiers aux titres sus-nommés entre parenthèses ; que les cinéastes aient compris **Last Action Hero**.

Que John McTiernan ait tourné **Last Action Hero** après l'échec (très relatif aux Etats-Unis) de **Medicine Man** ne le met pas en cause. La carrière de l'immense majorité des cinéastes hollywoodiens est ainsi construite, sur une alternance de bides et de succès commerciaux.

Enfin bon, **Last Action Hero** m'a procuré le même plaisir, mais à un degré différent, que le formidable **Dans la Ligne de Mire**. En outre, pour aggraver mon cas, les plaisanteries liées au mafiosi mort Léo Le Prout, "un homme de flatulences", m'ont franchement titillé les zygomatiques !

■ **ZE END** ■



■ *Dans la fiction, Danny (Austin O'Brien) apprend avec stupéfaction la vérité sur **Terminator 2** !* ■

Columbia TriStar Films présente Arnold Schwarzenegger dans une production **Columbia Films/OAK *LAST ACTION HERO* (*THE LAST ACTION HERO*** - USA - 1993) avec Austin O'Brien - F. Murray Abraham - Art Cartney - Charles Dance - Frank McRae - Tom Nooman - Anthony Quinn **photographie de** Dean Semler **musique de** Michael Kamen **maquillages de** Thomas Burman **effets spéciaux visuels de** Richard Greenberg - Boss Films - Fantasy II - Visual Concept Engineering - ILM **scénario de** Shane Black & David Arnott d'après un sujet original de Zak Penn & Adam Leff **produit par** Steve Roth & John McTiernan **réalisé par** John Mc Tiernan

11 août 1993

2 h 10

De plus en plus taillé comme un personnage de bande dessinée, tant au niveau du corps que de l'ossature du visage, Arnold ne semble pas trop affecté par la veste qu'il vient de prendre aux Etats-Unis, avec **Last Action Hero**. Dur à encaisser après le triomphe de **Terminator 2**. Imperturbable, la "star de la décennie" (selon le magazine *Hollywood Reporter*) ne renie pas pour autant son dernier film. Bien au contraire...

Vous venez de subir un cuisant échec commercial et critique avec *Last Action Hero*. Comment analysez-vous ce bide ?

Depuis le tout début du tournage, **Last Action Hero** a été au centre d'une campagne de presse. Les journaux américains lui ont tout reproché : son budget, l'intervention de plusieurs scénaristes, mon salaire... Ils n'ont épargné personne et sont parvenus à décourager totalement les gens d'aller voir le film. Pourquoi ? Le fait que j'étais alors au sommet de ma carrière m'a placé dans leur collimateur. Avoir du succès est, à ce titre, extrêmement dangereux : on est du coup plus exposé, plus sujet aux attaques. Attaquer un comédien inconnu n'intéresse personne ; par contre, tirer à boulets rouges sur la star du moment est nettement plus gratifiant. Le boulot des journalistes a porté ces fruits : **Last Action Hero** est un échec. Mais une forte proportion des personnes qui sont allées le voir, c'est à dire huit sur dix, ont toutefois apprécié le film. Je pense malheureusement que le public américain n'est pas réceptif à un film aussi sophistiqué. De plus, beaucoup de gens, à commencer par tous ceux qui peuplent Hollywood, n'apprécient guère qu'on égratigne leur héros, qu'on révèle les ficelles, les combines, les clichés, bref tout ce qui se déroule dans les coulisses. Hollywood ne nous a pas pardonné d'avoir livré au public ses secrets de fabrication.

Quelle est votre perception de Jack Slater et de l'univers totalement préfabriqué dans lequel il évolue ?

Ce n'est certainement pas le personnage le plus complexe que j'ai incarné. Le Terminator et Quaid de **Total Recall** l'étaient bien plus. Jack Slater explique qui sont réellement les héros du cinéma d'action. Il explique pourquoi personne n'a jamais besoin de recharger son arme, comment on peut grimper aux murs, tomber de hauteurs incroyables sans se faire une égratignure... Dans un monde de fiction, Jack Slater ne peut mourir. Mais lorsqu'il arrive dans le monde réel, le nôtre, il s'aperçoit qu'il est en fait un être humain comme les autres, que lui aussi est fait de chair et de sang. Désormais, il ne peut vivre aussi dangereusement ; il peut mourir. Du fait de l'intervention de Danny,

arnold SCHWARZENEGGER



■ *Jack Slater (Arnold Schwarzenegger) affiche un sourire de circonstance : dans la fiction, il est invulnérable* ■

Jack Slater apprend que son environnement est inconsistant, prévisible. Mais, de son point de vue, il n'existe que des certitudes ; Jack Slater par Jack Slater est un flic de Los Angeles capable d'escalader un immeuble de 18 étages pour sauver deux vierges en péril. Pour lui, tout va bien ; il est toujours sûr de s'en sortir indemne. Cela l'étonne un peu quand même, mais il met la réussite systématique de ses aventures sur le compte de la chance. Danny lui prouve qu'il doit sa survie à Hollywood qui ne peut tuer les héros qui rapportent de l'argent.

Et lorsque ce stéréotype ambulant débarque dans le monde réel, il se fracture les phalanges au premier coup de poing !

Il s'aperçoit qu'il faut recharger son flingue, que les voitures n'explosent pas lorsqu'on leur tire dessus... Tout est affaire de contraste. A ce titre, John McTiernan a abattu un boulot impressionnant en soulignant les différences entre les deux univers. La réalité, c'est New-York, une ville sombre, pluvieuse, stressante, remplie de gens à l'aspect sinistre. La fiction, c'est Los Angeles, une cité toujours ensoleillée, avec des palmiers partout, un océan incroyablement bleu à perte de vue et où toutes les filles sont des canons. D'ailleurs, **Last Action Hero** n'invente rien dans ce domaine : il montre simplement l'image que les new-yorkais ont de Los Angeles et celle des californiens de New-York.

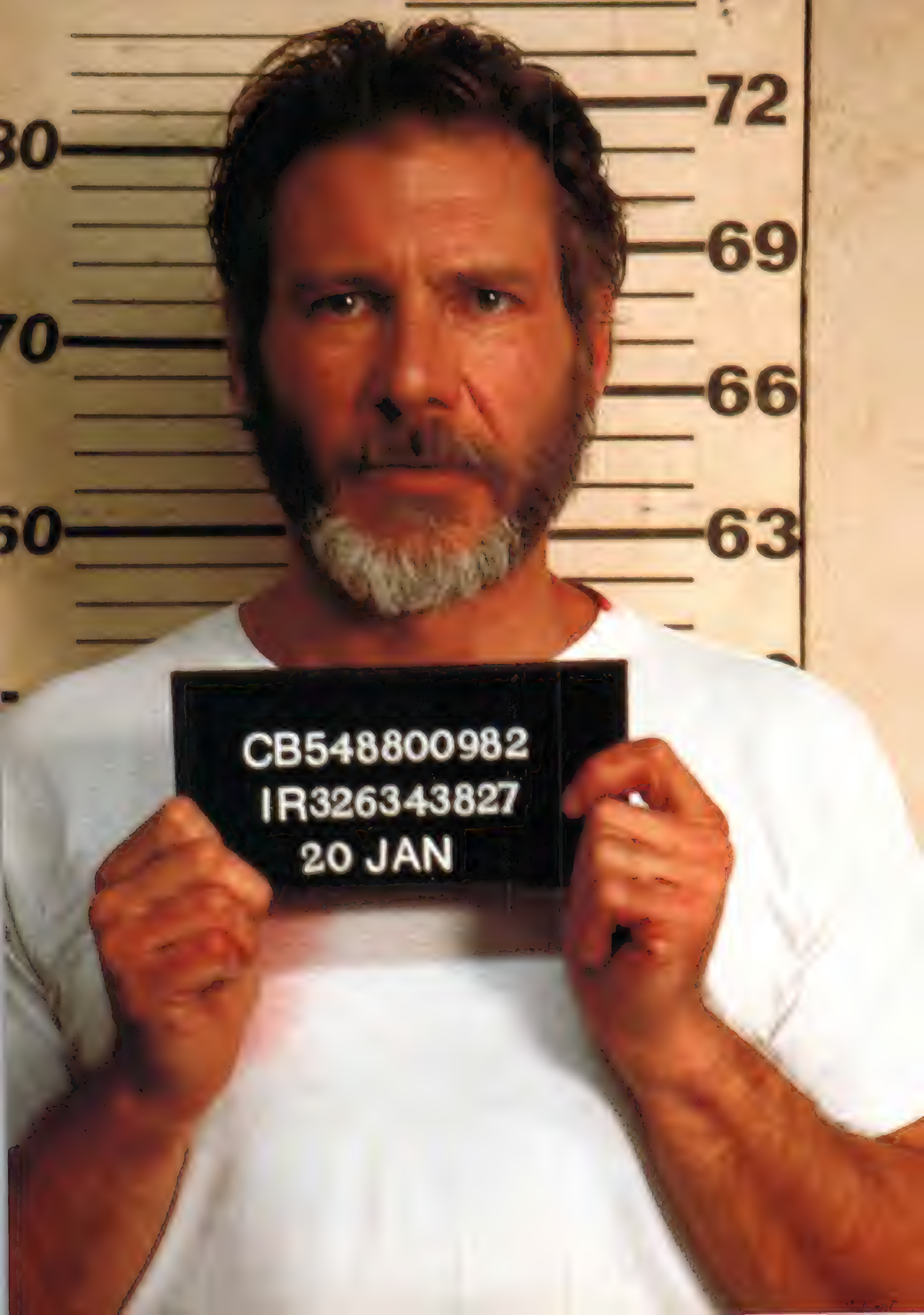
Comment se sont déroulées les retrouvailles avec John McTiernan ? On parlait de tensions sur le plateau de *Predator*...

Oui, mais j'ai appris à le respecter. Le fait d'avoir déjà travaillé avec lui épargne toutes les sottises d'une première collaboration. Nous nous connaissons très bien. Après une prise, il me fait immédiatement savoir si j'ai été bon ou non. Avec lui, il n'y a pas à tergiverser, à se questionner des heures durant sur la qualité de votre jeu. Si la prise lui convient, il s'attèle aussitôt à la suivante. Si ce n'est pas le cas, il annonce juste "refaisons la". De plus, John McTiernan est un type plein d'humour, mais d'un humour à froid. Bien sûr, lors des premières rencontres, on peut se demander s'il y a vraiment quelque chose de drôle dans ce type. Mais même en gardant le silence, il parvient à se montrer hilarant ! Un cas. De plus, le tournage de **Last Action Hero** a été facile. Les opérations se sont parfaitement déroulées, sans tension aucune. C'est unique sur un projet de cette envergure.

Comment se situe *Last Action Hero* dans votre filmographie. Il pourrait marquer votre abandon du genre pour des spectacles plus familiaux, dénués de la moindre violence...

Last Action Hero n'a rien d'un film de transition. J'ai aimé le scénario, j'ai demandé quelques aménagements, j'ai reporté un projet et je l'ai fait. La parodie ne signifie pas que j'abandonne le cinéma d'action. Dans le futur, je ferai des films plus proches de **Jumeaux** que de **Terminator**, mais l'inverse est tout aussi vrai. Pour le moment, le public est fatigué de la violence ; je m'oriente donc vers des spectacles plus familiaux, un mélange de comédie et d'action. Ce sera bientôt le cas de **True Lies** de James Cameron. Mais il parait évident que **Les Croisades** de Paul Verhoeven ne peut être traité sur le ton de la légèreté. Dans mes projets un peu plus lointains, je compte également **Conan 3** que je pourrais bien mettre en scène. Les probabilités que je le fasse sont importantes. Mais concernant **Terminator 3**, la situation est au point mort. James Cameron et moi-même n'en avons pas encore parlé. L'un comme l'autre, nous sommes trop occupés pour mettre le projet en route. Quant aux films dont on murmure que je serais la vedette, **Superman V**, **Star Trek : The Next Generation** ou **Judge Dredd**, ce sont des bruits totalement infondés. Il faut croire que leurs producteurs recherchent par là un peu de publicité gratuite ou, peut-être une source de financement. Mais au lieu de faire circuler ces informations, pourquoi ne m'envoient-ils pas leurs scripts pour vérifier si cela m'intéresse ? Enfin, tout cela m'amuse plus qu'autre chose.
Pour l'heure, je prépare un nouveau film avec Ivan Reitman et Danny DeVito, une comédie dans le style de **Jumeaux**, mais il ne s'agira pas de **Jumeaux 2**.

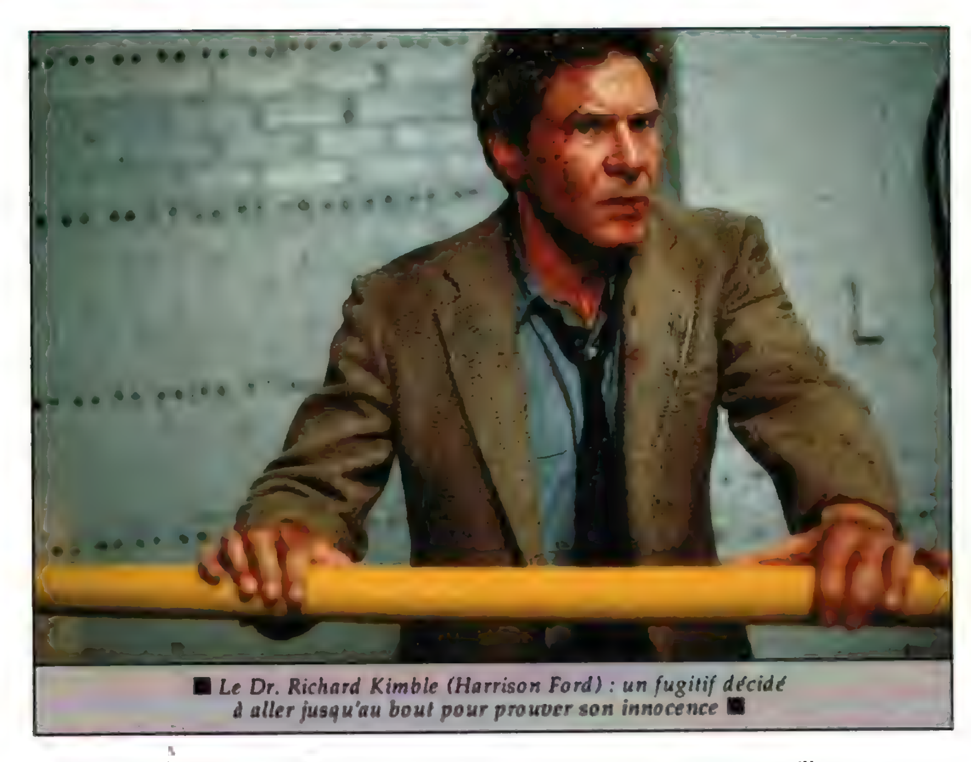
■ Propos recueillis et traduits par Cyrille GIRAUD ■



72
80
69
70
66
60
63
CB548800982
IR326343827
20 JAN

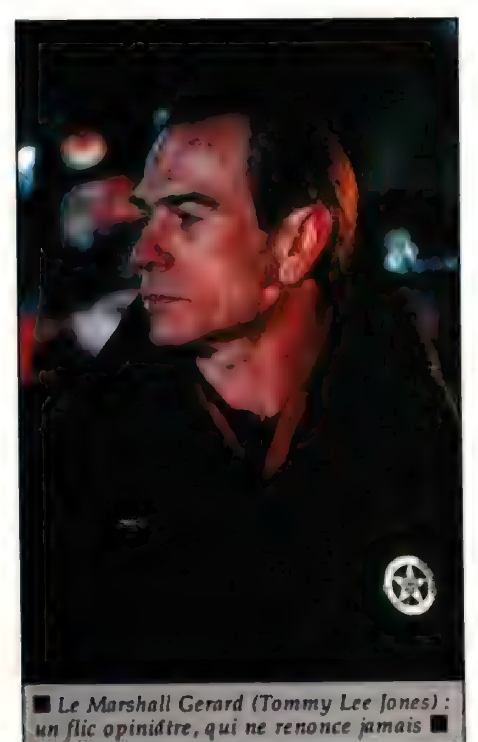
LE FUGITIF

Une vraie cavale, avec issue celle-là. Un médecin en fuite, innocent, des flics à ses trousses, un coupable manchot à confondre... Des éléments simples pour un film simple, direct, efficace, qui file droit à l'essentiel, qui ne s'embarrasse d'aucune fioriture. L'interprète d'Indiana Jones et le réalisateur de **Piège en Haute Mer**, d'après une série rentrée dans la légende de la télévision, se démènent dans ce thriller haletant...



Le Dr. Richard Kimble (Harrison Ford) : un fugitif décidé à aller jusqu'au bout pour prouver son innocence

Du 17 septembre 1963 au 29 août 1967, l'Amérique se passionne pour les aventures du Fugitif, ce brave docteur injustement tenu pour responsable de la mort de sa femme. Il plaide l'innocence, mais personne ne l'écoute. Il choisit de s'enfuir plutôt que de griller sur la chaise électrique. La série relate donc ses aventures au fil de sa course à travers le pays tandis le lieutenant Philip Gerard lui colle au train. Dans le dernier épisode, divisé en deux parties de cinquante minutes chacunes, Kimble retrouve enfin le tueur, un manchot que tous prenaient pour une chimère, et le poursuit dans l'hôpital où, autrefois, il officiait. Au dernier instant surgit Gerard qui sauve la vie du Fugitif en abàttant le manchot. Ce soir-là, 72 % des téléspectateurs américains sont vissés à leur poste. C'est beaucoup plus que le record d'audimat du plus regardé des épisodes de la série devenue, au fil des ans, un fleuron du genre, souvent copiée d'ailleurs (**L'Immortel** et **L'Incroyable Hulk** basés sur des principes narratifs rigoureusement identiques). Dans le rôle-titre : David Janssen, le prototype même du comédien de télévision et dont les incursions cinématographiques se limitent à pas grand chose. Si, dans **Les Bérêts Verts**, en journaliste suspicieux, il tenait hypocritement le crachoir à un John Wayne militant. Aux Etats-Unis, David Janssen est néanmoins une grande vedette. Et **Le Fugitif** une série référence, souvent rediffusée et dont l'adaptation en film de cinéma ne devait pas poser de problèmes insurmontables. Sa trame, ultra linéaire, se prête bien à cet excercice : il suffit, tout simplement, de rapprocher le premier et le dernier épisode, de faire abstraction de tout le reste.



Le Marshall Gerard (Tommy Lee Jones) : un flic opiniâtre, qui ne renonce jamais

Cela fait déjà quelques années que le projet de ce **Fugitif** aux normes du grand écran patiente sur le calendrier de la *Warner*. Le scénariste-réalisateur David Twohy et le comédien Alec Baldwin travaillent de concert sur le projet, mais ne parviennent pas à s'entendre. Situation classique. Harrison Ford s'y intéresse. Puis Andrew Davis, à qui *Warner* ne peut pas refuser grand chose après le triomphe de **Piège en Haute Mer**, se met sur les rangs. *"Et dire que je comptais me reposer un peu après ça !"*. **Le Fugitif**, un film boule de nerfs, ne le laissera pas souffler un seul instant. Mais Andrew Davis est du genre consentant dans ces circonstances. Il refuse même que le scénario inclue une love-story entre Kimble et sa fidèle collègue Anne Eastman. *"Le Fugitif est un thriller. Dans une pareille course-poursuite, il n'y a beaucoup de place pour une histoire d'amour"*. Ouste les roucoulades, Kimble consolé de la disparition de son épouse par une praticienne très compatissante. Andrew Davis est coutumier du fait. A part le très intimiste **Stony Island** en 1979, un premier film concernant un groupe de rythm & blues endeuillé par la mort d'un musicien, ni **Sale Temps pour un Flic**, ni **Nico**, ni **Opération Crépuscule**, ni **Piège en Haute Mer** ne s'embarrassent de sentimentalisme. Les épouses, petites amies et maîtresses du héros meublent, décorent et filent discrètement quand les hommes causent ou cognent. Sharon Stone, épouse effacée et soumise de Nico, n'encombre pas une minute les bras musculeux de Steven Seagal, lesquels ont mieux à faire que d'étreindre une femme au foyer.

Lorsqu'il affirme que **Le Fugitif** n'est pas le tremplin idéal à une idylle, Andrew Davis dit vrai. Mené à une cadence infernale, le film perdrait beaucoup de son efficacité à laisser convoler Kimble. Dès les premiers instants, l'action est lancée. Des flashes-back détaillent l'assassinat sauvage de Helen Kimble. Effondré, son mari répond à la police, à deux flics bornés qui tirent illico les conclusions les plus évidentes, les plus sottes. Helen Kimble est issue d'une famille riche, son testament désigne son conjoint comme héritier de ses biens. Le pistolet porte les empreintes du suspect interrogé. Un procès suit ; Richard Kimble, tout honorable chirurgien pour enfants qu'il est, est condamné à mort, presque immédiatement transféré dans un pénitencier d'état. Tout ça, Andrew Davis le dit clairement en une bobine à peine, quinze minutes. Direct, efficace, inéluctable bien que l'innocence de Kimble nous semble,

■ ■ ■

■ *Richard Kimble (Harrison Ford) : une marche solitaire vers la vérité* ■

■ ■ ■

à nous spectateurs, plus qu'évidente. Pas d'humour du tout car la situation ne s'y prête guère. Rien que des images sèches, qui vont droit au but. Et un Harrison Ford sobre, bouleversant, qui s'est sérieusement repris en main depuis sa contre-performance bouffie de **Jeux de Guerre**. Là-dessus, Kimble, en uniforme criard de tôlard, est entravé, menottes aux poignets, chaînes aux chevilles. Il grimpe dans un fourgon en compagnie de deux autres prisonniers. Tentative d'évasion maligne ; le conducteur perd le contrôle du véhicule qui, de tonneaux en tonneaux, se stabilise au bas de la pente, en plein milieu d'une voie ferrée. Et, justement, un train, lancé à vive allure, percute le fourgon, quelques secondes après que Kimble, portant secours à un gardien blessé, se soit extrait de la carcasse. Spectaculaire collision. Touché au flanc, quelque peu sonné, Kimble prend le large. Une heure après, sur les lieux de l'accident, arrivent le marshall Gérard et son équipe d'enquêteurs. Kimble est-il mort ? Le flic, un as ultra intuitif, pense le contraire... Et, à partir de cette déduction somme toute rationnelle, commence la folle cavale du Fugitif...

Le Fugitif est Harrison Ford, super-star du film d'action et d'aventures pour avoir prêté ses traits à Han Solo et Indiana Jones. Mais ici, nous ne sommes pas en pleine bande dessinée. Ce Richard Kimble cherche plutôt du côté d'un Cary Grant dans **La Mort aux Trousses**, un faux coupable crédible, un notable ordinaire. "*Kimble est un homme cultivé, appartenant à un milieu aisé. J'ai tenté de mettre en évidence son altruisme. C'est un éminent chirurgien, conscient de son prestige et de sa position sociale. Un homme qui apprécie les belles choses et les plaisirs de la vie. Une étroite connivence, une profonde dévotion mutuelle le lient à sa femme. Ils ont besoin l'un de l'autre, encore plus que de leur entourage. Ce qui rend la mort d'Helen d'autant plus tragique. Kimble collectionne des oeuvres d'art pour le plaisir, non pour en faire étalage. Aux cours de mes recherches à Chicago, le hasard m'a fait rencontrer un praticien qui répondait à cette description. Un soir, Andrew Davis et moi dînions dans un restaurant. Nous parlions justement de la vie des médecins. Un bébé vient jouer près de nous. C'était le fils d'un docteur et de son épouse, que nous invitâmes à prendre un verre. L'homme avait exactement le physique de Kimble au début du film, la même barbe, les mêmes cheveux longs. Il était également collectionneur d'oeuvres et sa maison correspondait si bien à celle de mon personnage que nous décidâmes de nous en inspirer*". Non seulement Harrison Ford s'accapare quelques unes des caractéristiques d'une rencontre fortuite mais, pour mieux faire encore, s'imprègne de l'atmosphère de



■ *Le marshall Gerard (Tommy Lee Jones) : sa conscience professionnelle lui interdit de verser dans le sentimentalisme* ■

son environnement professionnel. Il consacre ainsi quelques jours de son emploi du temps à fréquenter les médecins de l'Hôpital Universitaire de Chicago, scrutant, surveillant leurs faits et gestes. "*Le **Fugitif** n'est pas seulement une énigme policière, mais aussi une énigme médicale. Je tenais à assimiler toutes les facettes de mon personnage, à m'imbiber pleinement de son environnement afin d'illustrer au mieux sa quête et son évolution psychologique*". Bien observé car, dans l'investigation médicale, Richard Kimble, passée la première heure, trouve la réponse au meurtre de sa femme. Solution surprenante amenée progressivement sans qu'on suppose, un seul instant, que la clef de l'énigme puisse se trouver de ce côté-là, sous un microscope.

"*Il ne faut pas chercher dans **Le Fugitif** une exacte réplique de la série télé. La série implique un homme en fuite. Le concept cinématographique est quelque peu différent ; il développe en profondeur un personnage en disgrâce que vous apprenez à connaître. Vous auriez également aimé connaître sa femme, connaître aussi le pourquoi, le comment de la tragédie qui a bouleversé son existence. Le défi consistait à donner au thème une seconde jeunesse, d'y introduire des éléments inattendus tout en respectant ce qui faisait la force et l'originalité de la série. La différence principale tient à la personnalité de Richard Kimble ; nous l'avons rendue plus complexe, moins schématique*" continue Andrew Davis. On s'y attache, à ce Richard Kimble, à son parcours du combattant, à son ardeur à échapper à ses poursuivants, le marshall Gerard en tête, "*un vrai RoboCop*" d'après le producteur Arnold. Pas faux. Lorsque Kimble lui déclame son innocence, Gerard lui envoie "rien à cirer !". Son boulot : mettre la main sur le fuyard et le confier aux bons soins de la justice. "*Gerard n'accomplit que son devoir. Kimble ne le considère pas comme un ennemi. Peu lui importe finalement qu'il croie à son innocence*". Même Harrison Ford plaide pour le sens du devoir de cet incorruptible, de cet enquêteur d'élite, rusé comme un renard. "*Je ne pense pas non plus que Gerard soit un salaud. L'acharnement qu'il met à poursuivre Kimble m'apparaît légitime. Son seul but, sa seule justification, est de capturer le fugitif*" poursuit Tommy Lee Jones, l'interprète de Gerard. Tommy Lee Jones que Andrew Davis apprécie particulièrement pour l'avoir auparavant dirigé à deux reprises, dans **Opération Crépuscule** et, tout dernièrement **Piège en Haute Mer** où il cabotinait allègrement dans le rôle du chef des pirates. S'il mène la vie dure à Kimble, Gerard n'en demeure pas moins un adversaire loyal. Le méchant de service, ce n'est pas lui. Il s'agit du manchot et, dans l'ombre du manchot, il y a...

■ *Richard Kimble, une vie de vagabond, un passé emprisonné dans un sac plastique* ■



■ *Cheveux en pagaille, cravate relachée, visage marqué : Richard Kimble au bout du rouleau* ■

Le Fugitif ne se classe pas dans la catégorie des films à effets spéciaux malgré un budget qui pouvait se les offrir (40 millions de dollars). Aux effets optiques, aux maquettes qu'on pensait indispensables, Andrew Davis préfère la grandeur nature, un déraillement "live", directement effectué devant les caméras. Du luxe. Au coordinateur des séquences d'action, Terry Leonard, de faire en sorte que ce soit possible. "*Faire dérailler sept wagons d'un poids total de 125 tonnes présente évidemment des risques considérables pour l'équipe et le matériel. J'ai contacté plusieurs assureurs, spécialistes de ce genre d'accident, afin d'essayer de prévoir ce qui se passerait. Je leur ai exposé notre plan, ils m'ont expliqué ce que nous pouvions raisonnablement espérer, et nous nous sommes placés en conséquence*". Méticuleux et prudent, Terry Leonard dispose des caméras le long de la voie ferrée pour filmer le crash sous divers angles, en plan d'ensemble, plan général et plan rapproché. Toutes les caméras résistèrent à l'impact pourtant monstrueux, y compris celles qui étaient à l'intérieur du fourgon cellulaire et de la locomotive, tout de même lancée à 80 kilomètres/heure. De cette opération résulte une séquence ahurissante, probablement l'incident ferroviaire le plus spectaculaire de toute l'histoire du cinéma, le seul tourné de façon aussi réaliste. Mais l'intérêt du **Fugitif** ne réside pas dans ce morceau d'anthologie ; il est dans le rythme, le tempo, la faculté d'Andrew Davis à conduire une histoire sans temps mort.

■ **Marc TOULLEC** ■

Warner Bros présente Harrison Ford dans une production Arnold Kopelson/Keith Barish ***LE FUGITIF*** (***THE FUGITIVE*** - USA - 1993) avec Tommy Lee Jones - Sela Ward - Joe Pantoliano - Andreas Katsulas - Jeroen Krabbé - Julianne Moore **photographie de** Michael Chapman **musique de** James Newton Howard **scénario de** David Twohy & Jeb Stuart d'après des personnages créés par Roy Huggins **produit par** Arnold Kopelson **réalisé par** Andrew Davis
1er septembre 1993 **2 h**



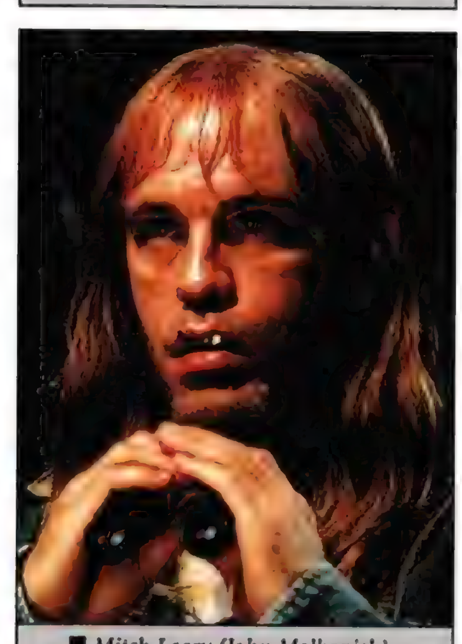
DANS LA LIGNE DE MIRE

Un Président en pleine campagne électorale, un assassin fermement décidé à frapper un grand coup et un agent des Services Secrets, hanté par le souvenir de J.F. Kennedy, qui refuse que l'Histoire se répète. Un suspense terriblement efficace pour un enjeu qui n'est pas seulement national, mais aussi humain...

"Seriez-vous prêt à offrir votre vie contre celle du Président ?". Le garde du corps hésite. "Moi, oui", s'empresse d'ajouter l'assassin. La réplique est cinglante et résume à elle seule **Dans la Ligne de Mire**, thriller d'action limpide dont l'enjeu humain et politique est proportionnel à la détermination des protagonistes. Frank Horrigan (Clint Eastwood) est un agent des Services Secrets américains noyant dans l'alcool le souvenir d'une hésitation professionnelle qui a coûté la vie à J.F. Kennedy en 1963. En pleine période d'élection, Horrigan est chargé de vérifier les nombreuses menaces d'assassinat qui pèsent sur le Président en poste. La routine de la mission est vite perturbée par un message que lui adresse personnellement un suspect. Très au courant des méthodes de protection rapprochée, Mitch Leary (John Malkovich) est décidé à abattre le chef de l'Etat et s'entretient régulièrement avec Horrigan, lequel a réussi, malgré son passé trouble, à réintégrer l'unité spéciale chargée de veiller sur le Président. Freiné par des supérieurs qui n'accordent pas assez de crédit aux déclarations de Leary, Horrigan est obligé de se battre pour enrayer cette chronique d'une mort annoncée...

Après **Impitoyable**, qui a enfin permis, via les Oscars, la reconnaissance aux Etats-Unis de l'auteur Clint Eastwood tout en réunissant un public nombreux, **Dans la Ligne de Mire** confirme encore une fois que la seule présence de l'acteur devant la caméra suffit à frapper le film du sceau Eastwood. Quand il ne réalise pas, Eastwood imprime sa personnalité exceptionnelle et c'est à "l'appelé-metteur en scène" de s'adapter. Celui de **Dans la Ligne de Mire**, Wolfgang Petersen, fait ainsi soudainement oublier des antécédents cinématographiques peu glorieux : **Le Bateau** et **L'Histoire sans Fin** (période germanique) ; **Ennemi** et **Troubles** (période américaine). Le parfait quatuor de pellicules sévèrement plombées. La mise en scène de **Dans la Ligne de Mire** est heureusement d'un tout autre niveau, comme si Petersen avait emboîté le pas à Don Siegel, Ted Post et James Fargo, qui avaient si bien su dans les années 70 donner une continuité visuelle aux aventures de l'Inspecteur Harry. La polémique et la sécheresse de la violence mises au placard, **Dans la Ligne de Mire** pourrait d'ailleurs très bien réclamer une paternité quelconque avec la série des "sale flic", tant la rigueur à la fois du cadre et des situations renvoie au personnage immortalisé par Clint Eastwood. La ressemblance est frappante, elle frappe fort, et on encaisse évidemment les coups avec un plaisir non dissimulé !

■ Frank Horrigan (Clint Eastwood), un agent à bout de souffle, le seul à pouvoir sauver le chef d'Etat ■



■ Mitch Leary (John Malkovich), un dangereux as du déguisement qui a programmé la mort du Président ■

Parce qu'il n'y a pas de bons films de ce genre sans méchant convaincant, **Dans la Ligne de Mire** propose à Horrigan un adversaire de taille. Ancien agent de la CIA devenu une machine à tuer, Mitch Leary tient à se rappeler brutalement au souvenir de ses employeurs qui, d'une certaine façon, l'ont trahi. Envoyer le Président ad patres est donc plus qu'une obsession pour lui : le moyen d'en finir définitivement avec une vie forcée de hors-la-loi. Normal que Leary trouve en Horrigan le partenaire idéal pour sa partie meurtrière de ping-pong. Un Horrigan qui a perdu la confiance de ses supérieurs, qui confond l'éclatement d'un ballon avec un coup de feu, qui s'essouffle à suivre au pas de course la voiture présidentielle, qui titube lorsqu'il lâche un comptoir de bar... Dans la relation tendue qui s'établit entre les deux hommes, Mitch Leary offre à Horrigan l'occasion de sortir du tunnel. **Dans la Ligne de Mire** repose donc avant tout sur les échanges entre l'assassin et l'agent des Services Secrets que tout oppose excepté un point : leurs destins respectifs convergent irrémédiablement vers le Président. Quitte ou double. Suspense garanti !
On peut également voir dans la lutte que se livrent à distance Horrigan et Leary un véritable duel d'acteur, deux générations s'affrontant : le froncement de sourcil sobre et déterminé de Eastwood contre le regard perdu et les lèvres pincées de Malkovich. Un duel qui devient titanesque lorsque les acteurs se retrouvent pour la première fois face à face pour une scène d'une densité hallucinante : le dernier dinosaure contre le jeune loup. Bestial !

Si **Dans la Ligne de Mire** se savoure en fin gourmet scène par scène, plan par plan, c'est aussi et surtout parce que les ruptures de ton sont délicieusement capitonnées, d'un confort rare. Ainsi, l'indispensable intrigue amoureuse qui amène Horrigan à séduire à l'ancienne l'agent Lily Raines (superbe Rene Russo) est montée sur roulement à billes. Mille fois vus, ces états de grâce, dont une scène d'amour maladroite, drôle et touchante, font encore d'innocents dégâts dans les cœurs et imposent **Dans la Ligne de Mire** comme un film plein de charme, élégant, très "fin de race" qui, sans y toucher, donne une leçon de chose belle et gratuite à tous ceux qui prétendent régulièrement révolutionner le film d'action. Que les prédicateurs aillent se rhabiller, Eastwood le Sage tient bon la rampe !

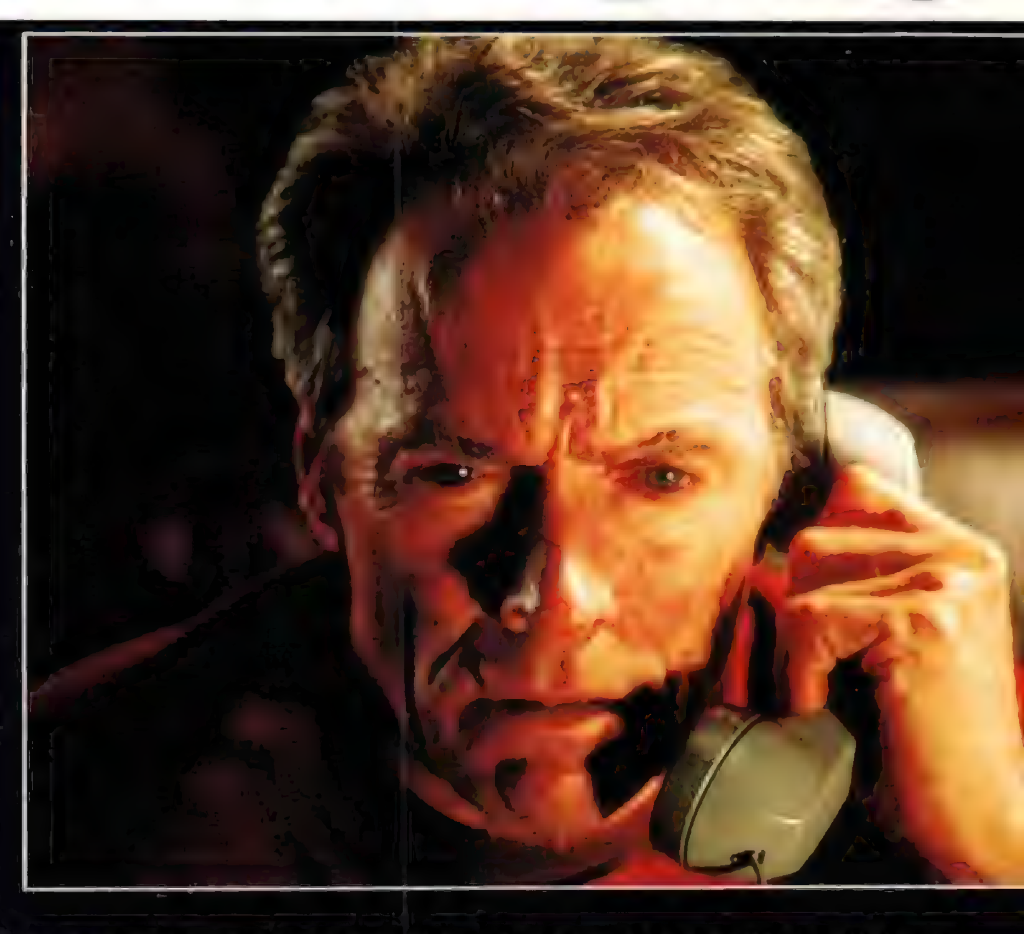
■ Vincent GUIGNEBERT ■

Columbia TriStar Films présente Clint Eastwood dans une production **Columbia Pictures** ***DANS LA LIGNE DE MIRE*** (***IN THE LINE OF FIRE*** - USA - 1993) avec John Malkovich - Rene Russo - Dylan McDermott - Gary Cole **photographie de** John Bailey **musique de** Ennio Morricone **scénario de** Jeff Maguire **produit par** Jeff Apple **réalisé par** Wolfgang Petersen
8 septembre 1993 **2 h 03**

interview **wolfgang**


Wolfgang Petersen & Clint Eastwood : l'entente parfaite

Du réalisateur de **Troubles**, on ne prédisait pas pareille réussite. Cet allemand, formé à la télévision berlinoise, éclate sur la scène internationale avec **Le Bateau**, odyssée claustrophobique d'un sous-marin de l'Axe durant la Deuxième Guerre Mondiale. Depuis, **L'Histoire sans Fin** et **Enemy** ne s'étaient pas hissés à ce niveau. Mais là, fort d'un script en béton et d'une star en acier trempé, Wolfgang Petersen en remontre aux meilleurs cinéastes d'action américains...



Avant de rentrer en production, le scénario de *Dans la Ligne de Mire* a pas mal navigué...

Il s'agit là d'une histoire assez compliquée. Le producteur, Jeff Apple, rêvait depuis une dizaine d'années de consacrer un film aux Services Secrets de la Maison Blanche, une tentative originale puisque personne, avant **Dans la Ligne de Mire**, n'y avait songé. Il a alors planché sur des tas de concepts, engagé des scénaristes. Ce n'est qu'en 1990 qu'il rencontre Jeff Maguire, lequel imagine de mettre en scène un garde du corps présent aux côtés de John Kennedy le jour de son assassinat. Sur cette base, il écrit, sans toucher un centime, une histoire originale qui l'occupe jusqu'au printemps 1992. A peine son manuscrit est-il sur le marché que tous les studios hollywoodiens se jettent dessus. *Castle Rock*, la maison de production de Rob Reiner, a été la plus agressive, la plus rapide. *Warner*, à qui Clint Eastwood réserve son exclusivité depuis vingt ans, a perdu la partie. Malgré cela, Eastwood a donné son accord très vite ; le rôle de Frank Horrigan semblait spécialement écrit pour lui. Quelques semaines après sa signature, j'avais le scénario entre les mains. Trois semaines plus tard, on démarrait la production. Tout s'est déroulé à une vitesse supersonique.

Pourquoi, à votre avis, vous êtes-vous retrouvé aux manettes de *Dans la Ligne de Mire* ? L'histoire, à priori, convenait davantage à un réalisateur hollywoodien, américain de souche...

Clint Eastwood m'a choisi car il aimait **Le Bateau**. Il voulait un cinéaste européen, quelqu'un qui ne se consacre pas uniquement au spectacle, à l'image, quelqu'un qui puisse filmer de vrais personnages. C'est une question de sensibilité. Il m'a fait parvenir le script de Jeff Maguire, et j'ai immédiatement accepté. Notre première rencontre s'est merveilleusement bien déroulée. Nous avons longuement discuté du cinéma européen que Clint Eastwood apprécie tant, des films de John Ford et Howard Hawks que j'adore. Une vraie discussion entre deux metteurs en scène qui se respectent. A l'idée de diriger Clint Eastwood, je me suis dit : "Ce sera soit épouvantable, soit très facile". J'étais d'autant plus inquiet qu'à notre deuxième entrevue, il m'a montré **Impitoyable** qui n'était pas encore sur les écrans. Je suis sorti de la projection encore plus angoissé : la perspective de donner des instructions au réalisateur d'un film aussi immense me paralysait. Et, en fait, tout s'est passé comme sur des roulettes. Cette collaboration compte parmi les meilleures de ma carrière. Etant lui-même cinéaste, Clint Eastwood respecte votre travail. Le succès public et critique de **Dans la Ligne de Mire** ont rendu Clint Eastwood extrêmement heureux. Depuis, nous sommes restés très proches. Il m'a également fait l'honneur de me montrer le premier montage de **A Perfect World** pour me demander mon avis !


Horrigan pris au piège dans un ascenseur. Mais l'agent des Services Secrets n'a pas dit son dernier mot

PETERSEN



■ *Frank Horrigan & Mitch Leary : l'agent de la Maison Blanche et la machine à tuer de la CIA. Deux pointures rivalisant d'adresse, de ruse, de professionnalisme* ■

Certaines séquences, comme la scène de séduction de Rene Russo près du piano, sont inhabituelles de la part de Clint Eastwood. Comment les a-t-il abordées ?

Entre les personnages de Clint Eastwood et Rene Russo, j'ai fait de mon mieux pour éviter les clichés. Je voulais des rapports adultes, une sorte de mariage entre le cinéma des années 40 et celui des années 90, sans déshabillage frénétique à la **Basic Instinct**. Je tenais à quelque chose de plus léger, dans le ton des comédies sentimentales d'Ernest Lubitsh. Au départ, Clint Eastwood s'inquiétait ; il redoutait quelque chose de conventionnel. Mais des options comme, par exemple, filmer uniquement les pieds des personnages l'ont décoincé. Il était si satisfait qu'il s'est mis à improviser. Lorsqu'il embrasse Rene Russo et que, en plein milieu de l'étreinte, le téléphone sonne, il maugrée : "Merde, il va falloir que je remette tout ça !" ; le sol est jonché de tout l'attirail d'agent secret qu'il porte sur lui. Cette légèreté de ton est rafraîchissante. Elle apporte une grande spontanéité aux séquences intimistes.

La description que vous faites des coulisses de la Maison Blanche est extrêmement crédible. Comment êtes-vous parvenu à ce réalisme ? En espionnant les espions...

Avant d'entamer la production de **Dans la Ligne de Mire**, *Columbia* travaillait déjà à un projet sur les Services Secrets. Comme la majorité des gens, je suis fasciné par le sujet et je voulais me documenter au maximum avant de le traiter. J'agis toujours ainsi. Avant de réaliser **Le Bateau**, j'ai effectué des tonnes de recherches sur les sous-marins. Je n'y connaissais rien, mais je tenais à crédibiliser le film par une foule de détails. Idem sur **Dans la Ligne de Mire**. Grâce aux connections de *Columbia* et à l'intérêt suscité par le scénario, les agents des Services Secrets nous ont largement ouvert leurs portes. Nous avons pu entrer dans leur monde. Le fait que Clint Eastwood joue l'un des leurs n'est certainement pas étranger à cet accueil. Avec le scénariste, j'ai passé énormément de temps dans leurs bureaux de Washington, à les observer, à cerner leur psychologie. Ils sont, par exemple, entraînés, conditionnés pour prendre la balle à la place du Président. Pour eux, cet héroïsme est logique. Je suis arrivé à la déduction que les types des Services Secrets n'avaient pas grand chose à voir avec ce que le cinéma montre habituellement, des hommes en imperméable, lunettes de soleil sur le nez, murmurant dans un minuscule talkie-walkie. Pour plus d'exactitude encore, nous avions quotidiennement sur le tournage un conseiller technique, Bob Snow, un responsable des Services Secrets à la retraite. A la moindre occasion, je lui demandais son avis. Même Bill Clinton, lors d'un talk-show sur *CNN*, a reconnu les vertus documentaires de **Dans la Ligne de Mire**. D'ailleurs, dans cette émission de Larry King, le journaliste lui demande, entre des questions sur la Bosnie et le Moyen-Orient, son opinion sur le film. Et voilà le Président qui s'enthousiasme longuement, parlant de Clint Eastwood, de Rene Russo et de John Malkovich. Un vrai critique ! Son discours, de la publicité gratuite, vaut des millions de dollars.

Comment définiriez-vous, Mitch Leary, le personnage de John Malkovich ? Une sorte de Hannibal Lecter rôdant autour de la Maison Blanche ?

Un peu oui. Lorsque j'ai appris que Clint Eastwood allait incarner Frank Horrigan, j'ai immédiatement compris qu'il lui fallait comme adversaire un acteur de la même stature. La lutte ne devait pas paraître inégale. J'ai littéralement harcelé John Malkovich pour qu'il accepte le rôle. Quand je l'ai appelé, il se trouvait en Angleterre, préparant un film avec Volker Schloendorff qui a eu la délicatesse de retarder son tournage, à condition que je boucle un peu plus tôt que prévu les séquences avec John Malkovich. John est tout le contraire de ce qu'il paraît être, quelqu'un de très cérébral, de très sérieux : il possède un humour formidable, une intelligence dont il a fait profiter son personnage. Il a accepté de jouer dans mon film pour plusieurs raisons, mais le fait de tuer des gens à l'écran l'a littéralement enchanté. Dans sa carrière de comédien, c'était une première. Avec Clint Eastwood et John Malkovich, je n'avais pas le choix : je devais réussir un excellent film.

De votre film, on retient notamment une séquence anthologique, une poursuite mémorable sur les toits de Washington...

On visait une séquence à la Hitchcock, sans employer d'effets spéciaux style transparences ou, même, blue screen. Comme je tenais absolument à tourner sur les toits de Washington par souci de crédibilité, nous avons pris des risques. D'abord, pour des questions de sécurité, nous avons dû renforcer tous les plafonds : les toits étaient pour la plupart pourris vu l'âge des bâtiments. Un travail long et onéreux. Puis, pour corser le tout, Clint Eastwood s'est mis dans la tête d'effectuer ses propres cascades. Il adore ça. Lorsque vous voyez Frank Horrigan s'agrippant au parapet, c'est vraiment lui, avec seulement un harnais sous son costume. Je n'en menais pas large. Mais Clint a l'habitude de ce genre d'exercice depuis **La Sanction**. Moi, je frémissais à l'idée de perdre ma vedette lors de la première semaine de tournage.

***Dans la Ligne de Mire* témoigne bien de la fascination du peuple américain pour John Kennedy et de l'irrespect larvé envers les hommes politiques actuels...**

Je n'ai jamais parlé politique avec Clint. Toutefois, avec Jeff Maguire, nous avons essayé de transmettre cette impression de déclin de l'Amérique depuis le milieu des années 60. John Kennedy était l'incarnation même de l'espoir, de l'innocence perdue du pays. La démocratie dans ce qu'elle a de plus beau est morte avec lui. La mélancolie de Frank Horrigan témoigne de ce sentiment de perte. De plus, il culpabilise : il pense qu'il aurait pu empêcher ce meurtre, stopper la déliquescence d'une certaine Amérique idéaliste.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



Clint Eastwood : doux, dur... et DINGUE !

Bientôt quarante ans d'une carrière bien remplie... Depuis des débuts difficiles dans des emplois de jeunes premiers transparents, que de chemin parcouru, que de défis relevés, que de risques pris, que de succès, que de doutes aussi... Inspecteur Harry pour les uns, "homme sans nom" du western italien pour les autres... Clint Eastwood n'est pourtant pas l'homme d'un rôle, de deux rôles, mais bel et bien un acteur-réalisateur caméléon, virevoltant d'un genre à l'autre, du western fantastique à l'aimable comédie, d'une prison aux commandes d'un avion de combat... Longtemps étiqueté, classé, voici Clint Eastwood ou le perpétuel rebelle, éternel risque-tout, en phase avec son instinct qui est son meilleur guide, un conseiller génial...

C'est le hasard qui détermine la vocation de Clint Eastwood. Il fait son service militaire comme maître-nageur à Ford Ord lorsqu'il rencontre trois comédiens, dont David Janssen, future vedette de la série ***Le Fugitif***. Clint Eastwood est curieux de ce métier. Il l'est davantage lorsque *Universal* choisit son cantonnement pour tourner quelques scènes. L'assistant-réalisateur le remarque, le présente à son boss qui lui demande de passer le voir dans son bureau. Lorsqu'il se présente, après son temps dans l'armée, le cinéaste a déguerpi. Néanmoins, Clint Eastwood demeure dans les environs. Une bourse lui permet de suivre des cours de gestion. Un poste de pompiste, à mi-temps, arrondit ses fins de mois... Mais Hollywood est proche. Encouragé par un photographe, son épouse de l'époque et ses amis de régiment, il franchit la porte des studios *Universal*. Les auditions aboutissent à un engagement. Mais, rapidement, l'apprenti-comédien, encore un peu coincé devant les caméras, déchante. Les rôles imposés par la production tiennent plus du passager-éclair que de l'art dramatique à part entière. En 1955, dans **La Revanche de la Créature**, le réalisateur Jack Arnold lui demande simplement, pour son rôle de laborantin promenant une souris dans sa poche, de débiter quatre répliques.



■ ***Rawhide**, un long détour de Clint Eastwood par la télévision et une rampe de lancement pour le cinéma* ■

Un officier de la Marine dans **Francis in the Navy**, un guerrier saxon dans **Par le Fer et par l'Epée**, un pilote de bombardier balançant une bombe sur l'araignée géante de **Tarantula**, encore un laborantin dans **Ne Dites Jamais Adieu**... Voilà l'essentiel de sa fastueuse carrière à *Universal*, à 75 dollars la semaine. Pas très prometteur. Le studio décide donc de ne pas reconduire son contrat. Du jour au lendemain, Clint Eastwood se retrouve à creuser des piscines à Beverly Hills. Heureusement, le réalisateur Arthur Lubin, qui l'a dirigé dans **Lady Godiva** et **Francis in the Navy**, lui offre de réintégrer Hollywood, au sein de *RKO* cette fois. La situation de Clint Eastwood s'améliore malgré une rafale de rôles dans des films souvent médiocres à l'image de cette **V.R.P. de Choc**. Là, Arthur Lubin le jette dans les bras de Ginger Rogers, fabricante de corsets. Officier de cavalerie, Clint Eastwood se contente d'être séduisant, propre sur lui, bien rasé, gentil et même un peu sot. Succèdent à ce chef-d'œuvre **Escapade au Japon** et **Escadrille Lafayette** dans lesquels le jeune comédien incarne, brièvement, les aviateurs de guerre. On s'aperçoit tout juste de sa présence, en employé de ranch, dans le western **La Corde est Prête** ! Mais Clint Eastwood aurait certainement apprécié qu'il en soit de même pour son rôle, important, dans **Ambush at Cimarron Pass**, un western fauché qu'il relègue dans la fosse aux plus grands navets de l'histoire du cinéma. Tout lauréat qu'il est d'une troisième place au générique, en cow-boy nostalgique du Sud, Clint Eastwood boucle avec ce titre le premier chapitre de sa filmographie. Ses derniers films connaissent des carrières commerciales médiocres ; malgré quelques critiques favorables dans la presse, les producteurs l'ignorent... Rien de bien encourageant. D'autres ont abandonné pour moins que ça.

Sept ans de télé

A Hollywood, la chance et le hasard des rencontres comptent énormément. On a beau avoir du talent à revendre, il faut aussi être né sous une bonne étoile. Clint Eastwood en sait quelque chose. Déprimé de voir ses débuts cinématographiques s'enliser dans des apparitions sans lendemain, il songe à abandonner. Cependant, une visite à une amie travaillant pour le département scénario de la chaîne de télévision *CBS*, place sur son chemin le producteur Robert Knights et le réalisateur Charles Marquis Warren. Ceux-ci recherchent activement un jeune premier bien lisse, séduisant, le partenaire idéal au cow-boy chevronné de la série ***Rawhide***.

■■■


■ *Et pour Quelques Dollars de Plus : un chasseur de primes sans morale aucune* ■


■ *Le Bon, la Brute et le Truand : un "bon" vraiment très relatif qui n'hésite pas à se comporter comme un salopard* ■

■■■

L'audition est concluante. Il obtient le rôle de Rowdy Yates, un temps compromis par le trop-plein de westerns sur les petits écrans. Sept ans durant, dans 217 épisodes, Clint Eastwood seconde le héros Eric Fleming dans cette interminable chronique de convoyeurs de bétail traversant une large partie des Etats-Unis. A chaque épisode une aventure différente, et toujours un emploi immuable pour Clint Eastwood, celui du cow-boy traditionnel, le cœur sur la main, loyal, vertueux, tolérant. Le rôle ne l'occupe pas à plein temps, mais la production s'assure par contrat l'exclusivité des comédiens. Interdiction formelle pour Clint Eastwood de s'échapper de ***Rawhide*** le temps d'un film. Frustrant car les propositions, venant surtout d'Europe, commencent à le titiller sérieusement. Il tente bien de réaliser un épisode de la série, mais la production s'interpose au dernier moment car l'audimat ne plébiscite guère l'intervention des comédiens derrière la caméra. Clint Eastwood ronge son frein. Une aubaine au départ, ***Rawhide*** pourrait bien sonner le glas de son interprète, l'étiqueter pour longtemps "gentil cow-boy" et l'enfermer dans ce créneau. Paradoxalement, c'est l'opposé qui se produit. Le convoyeur de vaches bien rasé, propre et poli, qui ferait passer Joss Randall pour un monstre de cynisme, sera, du jour au lendemain, anéanti, écrasé par la puissance mythologique de sa prestation à venir.


■ *Un soldat blessé et sa protectrice (Genevieve Page) dans Les Proies* ■

Le temps des dollars

"Cinéaste italien cherche comédien américain pour western", telle est l'annonce que Sergio Leone aurait pu passer dans les journaux corporatifs américains, *Variety*, *Hollywood Reporter*. Sans le sou, Leone ne peut s'offrir des vedettes ou des étoiles montantes. Son producteur souhaite lui refourguer Steve Reeves ou Richard Harrison, deux vedettes du péplum, mais il n'en veut pas. A Hollywood, Lee Marvin et James Coburn demandent des cachets trop élevés pour un budget pingre comme le sien. Et il y a Clint Eastwood que Sergio Leone a remarqué dans **Rawhide**. Par réaction contre le cow-boy excessivement clean qu'il vient d'incarner sept ans durant, Clint Eastwood se dit "pourquoi pas ?", doutant en même temps de la viabilité de l'entreprise. Mais le projet lui plaît par ses aspects satiriques, par son baroque, par ses excès. N'ayant rien à perdre d'un petit tour en Espagne, à Almeria où se prépare le tournage, il s'attache à son personnage, taille dans des dialogues à l'argot caricatural, le résume à une sorte d'abstraction, de pistolero sans foi ni loi, cynique, énigmatique. Moins le public en saura sur lui, meilleur ce sera. Clint Eastwood fournit lui-même sa garde-robe. Il conserve les bottes, les éperons et la ceinture de ***Rawhide***, achète le chapeau à Santa Monica, les cigarillos à Beverly Hills et le poncho en Espagne. Ainsi, d'un assemblage vestimentaire hétéroclite, est née l'une des silhouettes les plus célèbres de toute l'histoire du cinéma, celle de l'Homme sans Nom, héros (malgré lui sans doute) de **Pour une Poignée de Dollars**.

Héros et salopard, sans aucune morale sinon la cupidité, pas très causant, l'Homme sans Nom traverse, impassible, tirant sur ses cigarillos dans **Pour une Poignée de Dollars**, une petite village frontalière du Mexique, où il monte deux clans, les Rojos et les Baxter, l'un contre l'autre pour la possession d'un chargement d'or. L'étranger propose ses services à l'un, puis à l'autre, tandis que les cadavres s'amoncellent dans la rue centrale de San Miguel... En un film, Sergio Leone définit les règles du western-spaghetti. Clint Eastwood, lui, définit le look, le comportement de son héros-type, imité, copié mille fois, héros, ou plutôt anti-héros, d'une adresse quasi-surréaliste dans le maniement du colt. L'antithèse du cow-boy hollywoodien. **Pour Une Poignée de Dollars** obtient un succès gigantesque à travers le monde, tout promis qu'il était à une carrière clandestine dans les salles italiennes de quartier. L'année suivante, 1965, Sergio Leone et Clint Eastwood récidivent dans le genre avec **Et Pour Quelques Dollars de Plus**. Homme sans Nom ou Manchot, il incarne à nouveau un pistolero laconique, tireur remarquable, assez crasseux. Chasseur de primes, il entasse dans la même charette une dizaine de cadavres, c'est-à-dire une somme rondelette à encaisser. Sa seule motivation : le gain. Rien à voir avec son partenaire, Mortimer (Lee Van Cleef) que seul le désir de vengeance pousse à dégainer son arme.

Le Bon, la Brute et le Truand, un an plus tard, boucle la trilogie. Prénommé Joe, Clint Eastwood joue le bon. Mais tout est relatif dans ce western de Sergio Leone. Ce prétendu "bon" est, fidèle à la tradition, expressément intéressé par un chargement d'or, métal précieux également convoité par Tuco (Eli Wallach) et Setenza (Lee Van Cleef). Cigarillos au bec, yeux plissés, le verbe tour à tour acerbe et ironique... Clint Eastwood, monolithique, affirme une dernière fois les caractéristiques de son personnage lequel évolue, au fil des ans, vers le fantôme, l'ange exterminateur (**L'Hommes des Hautes Plaines**). Clint Eastwood, désormais une star internationale, sait qu'il doit s'arrêter là. Tourner un autre western-spaghetti, retrouver la panoplie poussiéreuse de l'Homme sans Nom équivaudrait à s'enfermer dans un genre, à en devenir la possession, l'objet d'exclusivité. Et la routine guette toujours au tournant. L'expérience de ***Rawhide***, sept ans de bons et loyaux services, lui a servi de leçon. Clint Eastwood range ceinturon et colt, figure dans un sketch des **Sorcières** de Vittoria De Sica où il incarne Mario, le mari négligent de Sylvana Mangano, et quitte l'Italie. Lorsque, deux ans plus tard, Sergio Leone lui demande de personnifier l'un des trois tueurs attendant Charles Bronson/Harmonica dans


■ *Quand l'inspecteur Harry voit rouge : regard d'acier et mâchoire serrée* ■

la gare délabrée d'**Il Etait une Fois dans l'Ouest**, il refuse poliment. Clint Eastwood n'est pas un ingrat, mais, même brièvement, reprendre du service à Cinecitta risquerait de le sceller pour longtemps dans le western-spaghetti, le genre méprisé qui lui a tout donné. Et à qui il a contribué à donner ses lettres de noblesse.

retour au pays

Lorsqu'il revient à Hollywood, Clint Eastwood n'est pas accueilli à bras ouverts. Les producteurs l'appréhendent avec suspicion. Pour eux, il n'est qu'un acteur de télévision, un comédien compromis dans des séries B italiennes, ce qui, en général, marque la fin ou le déclin d'une carrière. Mais, sur l'insistance des marchés étrangers, Hollywood, timoré, propose **Pendez-les Haut et Court** à Clint Eastwood, un western sur la relativité de la peine de mort. Sous la direction de Ted Post, un des réalisateurs de ***Rawhide***, Clint Eastwood interprète son premier cowboy américain, Jed Cooper, un convoyeur de bétail lynché par erreur. Sauvé in extrêmis de la strangulation, il devient, par désir de vengeance, assistant-shérif... Clint Eastwood abandonne les stéréotypes du western italien, sans pour autant plonger dans la béatitude idéaliste du Far West made in Hollywood. Politiquement, il conteste les bavures d'une justice expéditive, envoyant allègrement à la potence des condamnés après un procès sommaire. En filigrane de **Pendez-les Haut et Court**, Eastwood dit : "Je ne suis ni John Wayne, ni L'Homme sans Nom". Message reçu. Il complique la même année dans **Un Shérif à New-York**, prémonitoire des **Inspecteurs Harry**, la psychologie de son personnage, le shérif adjoint Walt Coogan, en surface un incorruptible de la loi. Mais de ce serviteur musclé de la justice, Clint Eastwood fait un vrai plouc, rétrograde, méprisant la ville, un macho. Cependant, au gré de l'intrigue, Walt Coogan, au contact d'un vieux flic, évolue, modifie un jugement péremptoire sur le monde et la ville. Clint Eastwood refuse le schématisme, l'immobilisme. Son exigence rencontre un écho favorable au box-office : le retour au pays commence à porter ses fruits. Mais, à peine a-t-il installé un personnage que Clint Eastwood embraye sur un autre. Cet homme a la bougeotte. Il porte son choix sur **Quand les Aigles Attaquent** du jeune Brian G. Hutton, modèle du film de guerre ou, plutôt, **Rambo** avant la lettre. Deux hommes, à eux-seuls, tiennent en échec l'armée allemande dans les Alpes Bavaroises. Ce sont le Commandant John Smith (Richard Burton) et le Lieutenant Morris Schaffer (Clint Eastwood), un tueur froid, méthodique, liquidant sans sourciller des essains de soldats allemands déferlant comme les monstres extraterrestres de **Aliens**. Mâchoire serrée, regard d'acier, quasi-muet, le réflexe supersonique, Clint Eastwood veille, avant même que sorte **Quand les Aigles Attaquent** à changer radicalement de registre, à contourner le piège de l'étiquetage qui a toujours mobilisé sa vigilance. De ce fait, aux antipodes de Morris Schaffer, il interprète Pardner, gentil fermier un peu candide, rêvant de fonder un foyer et poussant même la chansonnette dans **La Kermesse de l'Ouest**, un western musical. Un échec, le premier de son interprète, sabordé par un Lee Marvin plus cabot que jamais. Clint Eastwood tire un enseignement de ce naufrage coûteux : il n'est pas fait pour la bluette, même avec des bottes à éperons aux pieds. La bluette, il la laisse au milliardaire William Holden et à la jeune hippie Kay Lenz dans **Breezy** qu'il se contente de réaliser. Beau film à rédecouvrir, risqué, tourné avec un petit budget. Mieux que **Love Story** et moins complaisamment lacrymal.



Clint Eastwood est Pardner, le cow-boy chantant de La Kermesse de l'Ouest

1970-1975 : quand harry rencontre clint

Jusqu'au milieu des années 70, Clint Eastwood creuse son trou à Hollywood. Farouchement, il préserve son indépendance, via sa propre maison de production, *Malpaso*. D'un film à l'autre, il s'emploie à changer son fusil d'épaule malgré l'image de l'Homme sans Nom qui le poursuit encore, qui le poursuivra encore longtemps. Et, pourtant, Eastwood s'ingénie à la cour-circuiter, tout en la prolongeant par le fantastique. Dans **L'Homme des Hautes Plaines**, sa première mise en scène officielle, il (dés)incarne un cow-boy vengeur, un fantôme humiliant les habitants de ce trou à rats qu'est Lago, avant de les jeter dans la bataille contre une poignée de desperados. Un ans après **Joe Kidd**, un western falot prudemment arrimé à la mode du moment tout en se positionnant dans le sillage des grands classiques américains du genre, **L'Homme des Hautes Plaines** est une exception. En général, Clint Eastwood, même lorsqu'il touche au western, évite les analogies trop évidentes avec le passé. **Sierra Torride** le montre bien. Tout Hogan qu'il est, mercenaire mal embouché, il se fait magistralement embobiner par Sœur Sarah, une pute travestie en religieuse. En bref, dans une guerre opposant révolutionnaires mexicains et soldats français, Clint Eastwood est le dindon de la farce, la victime. Ce statut de victime, le comédien-réalisateur le cultive dès le début des seventies. Que ce soit dans **Les Proies** ou dans **Un Frisson dans la Nuit**, il n'est pas lauréat du beau rôle. Des **Proies**, un pur chef-d'œuvre, Clint Eastwood ressort amputé d'une jambe, châtré par les jeunes filles d'un pensionnat. Lui, il n'était qu'un modeste soldat nordiste, blessé, un peu trop sûr de sa domination sur les femmes. C'est une femme également qui le harcèle dans **Un Frisson dans la Nuit**, Evelyn Draper, auditrice trop attentive de son émission radio. Le D.J. qu'il incarne aura fort à faire à se débarrasser de cette passionnée trop inconditionnelle. Le début des années 70 marque également pour Clint Eastwood le besoin de s'auto-parodier, de tourner en dérision ses personnages sans chausser les gros sabots de la parodie. Plutôt que le pastiche ouvert, il préfère l'ironie. Ainsi, dans **De l'Or pour les Braves**, il métamorphose le héros froid et glacial de **Quand les Aigles Attaquent** en soldat vénal, plus motivé par une cargaison d'or allemande que par la victoire des Alliés. Un délice. L'ironie est également de mise dans **L'Inspecteur Harry**, un tournant dans l'histoire du cinéma américain, le générateur d'une liste interminable de films vantant les mérites d'une justice immédiate et sans faille. Mais, à l'époque, dans un rôle initialement écrit pour Frank Sinatra, Clint Eastwood suscite plus de haine "anti-fasciste" que de sourires complices. Dans sa chasse au tueur-maître chanteur Scorpio, son personnage, tel un



Un Frisson dans la Nuit : Clint, animateur de radio, harcelé par une psychopathe



Le chef Dix Ours (Will Sampson) et Josey Wales en passe d'enterrer la hâche de guerre (Josey Wales Hors-la-Loi)

■ ■ ■



■ *Equipée sauvage pour le flic increvable et sa protégée (L'Epreuve de Force)* ■



■ *Ca Va Cogner : quand Philo Beddoe singe son orang-outan* ■

■■■

bulldozer, frappe, casse, tue. La loi, sa loi, est son alibi. Mais Harry apparaît aussi comme un dinosaure, un héros anachronique aux valeurs dépassées. Dans **Magnum Force**, Clint Eastwood met les choses au clair sans renier quoi que ce soit. Harry est un facho ? OK, alors mettons-le en présence d'autres fascistes, des motards de la police formant un escadron de la mort qui offrent à Harry, leur idole, d'intégrer leur formation. Harry refuse. "Vous m'avez mal jugé" leur dit-il, une réponse à double sens : ses détracteurs sont "en copie" du message. Directement après **L'Inspecteur Harry** et **Magnum Force** qui font de Clint Eastwood le "vigilante" favori des Américains, nouvelle volte-face avec **Le Canardeur** de Michael Cimino. A la violence, à l'action pure et dure, il préfère une balade picaresque, pittoresque à travers un morceau d'Amérique folklorique, entre deux tueurs bêtes et méchants et Pied Tendre, un petit malfrat sans envergure à qui John Thunderbolt (Eastwood) doit tout apprendre. **Le Canardeur**, c'est en quelque sorte **La Relève** chez les truands, longtemps avant l'avènement du buddy-movie.

1975-1980 : le changement dans la continuité

La seconde moitié des années 70 élargit encore le champ d'action de Clint Eastwood, de moins en moins l'homme d'un seul rôle,



■ *Clint Eastwood dans un monde qui n'est pas le sien (Firefox)* ■

mais doublement prisonnier de deux personnages, L'Homme sans Nom et Dirty Harry. A l'Inspecteur Harry, il revient justement dans **L'Inspecteur ne Renonce Jamais**, un film mineur dans sa filmographie. Harry Callahan, suspendu pour ses violentes initiatives, anéantit un groupe terroriste, kidnappeur du maire de San Francisco, et affirme sa solidarité avec un leader pacifiste noir. Politiquement, Clint Eastwood se situerait donc plus à gauche que prévu. Ses détracteurs ne pipent pas. Si **L'Epreuve de Force** ne met pas en scène Harry Callahan, c'est tout comme puisque Ben Shockley est un flic de la même eau, un fonceur, un misanthrope, un solitaire. Un inspecteur est chargé de convoyer, de Las Vegas à Phoenix, Gus Mally (Sondra Locke), témoin dans la ligne de mire de la mafia. Au terme d'un périple mouvementé, il s'aperçoit que le prétendu témoin est en fait un flic. Visiblement, Clint Eastwood aime à se faire blouser, une fois encore roulé dans la farine par une femme dissimulatrice. Un rôle de poire.
Le polar limitant considérablement sa liberté de mouvement et la variété des personnages, Clint Eastwood explore d'autres domaines. Du film d'espionnage, il ne retient surtout pas la facette James Bond à l'occasion de **La Sanction**, son contraire. Là, Eastwood incarne l'exécuteur des services secrets Jonathan Hemlock. Sa façade : professeur d'art dans une université. Il accepte une double mission qui le propulse, au bout d'une corde, sur le flanc droit de l'Eiger en Suisse. Pour finir, tous ses compagnons de cordée, dont l'un devait être sa cible, tombent dans le vide. Fidèle en amitié, Hemlock épargne l'agent traite. Morale désabusée, grinçante, onirisme, exploits sportifs (Clint Eastwood n'a pas utilisé de doublure dans les vertigineuses séquences d'alpinisme)... **La Sanction**, mal compris à l'époque, se place volontairement en marge d'un genre codifié. En abordant le film de prison avec **L'Evadé d'Alcatraz**, Clint Eastwood ne rechigne pas, à l'opposé, à en respecter les conventions. Le cadre ne lui laisse d'ailleurs pas le choix : l'île d'Alcatraz dont toute évasion est impossible. Pourtant, Frank Morris, patiemment, y parvient, malgré l'attention toute particulière que lui porte le directeur de la prison redoutant son intelligence. Entre la comédie **Doux, Dur et Dingue** et le mélancolique **Bronco Billy**, **L'Evadé d'Alcatraz** perpétue l'image d'un Clint Eastwood taciturne, individualiste, infaillible, froid et frappant dur. Un vrai bloc de marbre. Des risques, dans sa carrière, Clint Eastwood en prend régulièrement. Sûr de la fidélité d'une large portion de son public, il commence, dès 1976, à dévier de la trajectoire du box-office à tout prix. Le western est passé de mode ? Qu'importe ! Il tourne et interprète l'épique **Josey Wales, Hors-la-Loi** parce qu'il tient là une belle histoire, celle d'un paisible fermier du Missouri qui rejoint une bande de rebelles à la veille de la reddition du Sud. Son désir de vengeance contre les "bottes rouges" nordistes qui ont massacré sa famille s'étiole. En compagnie d'un vieux chef indien, d'une grand-mère, de sa petite fille et d'une Navajo rondelette, il se bâtit une espèce de paradis en plein territoire comanche. Violent par la force des choses, légende vivante, Josey Wales, héros positif sans une once de l'ambiguïté des personnages de Sergio Leone, est un héros américain, une figure mythique issue d'un long poème écrit par un Indien à demi Cherokee et qui l'envoya spontanément à Clint Eastwood. Il en résulte un des derniers bons westerns des années 70.
Deux ans après **Josey Wales**, Clint Eastwood prend un autre risque majeur ; il envisage de tourner une comédie "country" où il aurait pour partenaire, un orang-outan. *Warner* s'inquiète de cette option mais ne peut se soustraire au voeu de la star maison. Constatant le succès de Burt Reynolds dans **Cours après moi Shérif**, Clint Eastwood se sent lui aussi disposé à déserrer les mâchoires. Il le fait si bien que **Doux, Dur et Dingue**, un road movie décontracté, casse la baraque.

1980-1985 : échecs et coups de cœur

A **Doux, Dur et Dingue**, Clint Eastwood et *Warner* donnent une séquelle, **Ca Va Cogner**. Clint Eastwood retrouve son personnage, le camionneur Philo Beddoe, la chan-



■ *Eastwood et l'oran-outang Clyde : les complices de Doux, Dur et Dingue* ■

teuse country Lynne Halsey, son pote Orville et l'orang-outan Clyde. Il y est toujours question de combats à mains nues, de hell's angels idiots, de l'Amérique des gens simples, ceux que Clint Eastwood portent dans son cœur. Reste que celui-ci ne marinait pas d'impatience à l'idée d'entreprendre cette suite agréable mais pas indispensable. L'échec de **Bronco Billy** l'y pousse. Et la préparation de **Honky Tonk Man** le forcera à s'engager dans **Firefox**. Nous sommes dans les années 80, les studios visent à la rentabilité avant tout et mettent les auteurs au placard. Clint Eastwood doit composer avec cette politique : **Ca Va Cogner** et **Firefox** constituent des monnaies d'échange pour **Bronco Billy** et **Honky Tonk Man**. Œuvre de compromis, **Firefox, l'Arme Absolue**, entre le film d'espionnage à la John LeCarré et **La Guerre des Etoiles**, n'est pas honteux pour autant. Soucieux de ne pas perdre son âme dans cette entreprise commerciale, Clint Eastwood étoffe au mieux la psychologie de son personnage, Mitchell Gant, pilote d'élite vivant en autarcie depuis son retour de la guerre du Vietnam dont il garde un souvenir récurrent, à savoir des cauchemars. Un homme hanté, brisé, qui va devoir se surpasser pour piquer l'avion Firefox au nez et à la barde des Russes. Reste que les débordements technologiques n'ont jamais intéressé Clint Eastwood. A tous les effets spéciaux de John Dykstra, il préfère quelques notes de musique grattées sur la guitare de Red Stovall, chanteur désargenté, alcoolique, coureur de jupons et tuberculeux du très émouvant **Honky Tonk Man**. Looser dont la célébrité vient après la mort, Red Stovall est le voisin de palier de Bronco Billy, un autre marginal, directeur d'une troupe ambulante de spectacle western. Sous son chapiteau, Bronco Billy passe pour être le tireur le plus rapide de l'Ouest. Lorsque ce doux rêveur s'expose au monde extérieur, réel, il perd pied, constate amèrement que les trains sont aujourd'hui trop rapides pour être attaqués à dos de canasson. Bronco Billy, Honky Tonk Man : deux magnifiques portraits d'une Amérique innocente chérie par Clint Eastwood, celle de ceux qui, dans leur tête, vivent la construction du pays, ses espérances, ses illusions, ses idéaux.

Dans **Haut les Flingues !** commencé par Blake Edwards, mais malheureusement repris par Richard Benjamin, Clint Eastwood se repose, revient à un sport délassant, l'autoparodie. Le très rigide Lieutenant Speer, dont les tics nerveux annoncent l'imminent coup de gueule, lui permet également de croiser le fer avec Burt Reynolds. Le duo fonctionne, mais le film se ramasse une veste peu enviable au box-office. Si **Haut les Flingues !** est une comédie policière rétro, à l'époque, Clint Eastwood ne semble pas particulièrement porté sur le rire. **La Corde Raide** et **Sudden Impact**, des polars jumeaux, le conduisent sur les sentiers du film noir, ténébreux, du thriller glauque. Dans le premier, tout flic qu'il est, Wes Block de la Nouvelle-Orléans, il s'identifie à un tueur psychopathe. Dans le second, un **Inspecteur Harry**, il bénit la vengeance d'une femme-peintre, liquidant avec application les violeurs qui ont rendu sa sœur à demi-folle. **La Corde Raide, Sudden Impact** : deux cas de thriller "étrange" baignant dans des climats ambigus, ténébreux, menaçants, proches du cinéma fantastique. Si **La Corde Raide** n'est pas mis en scène par Clint Eastwood, il porte indéniablement sa marque. Mais, depuis longtemps déjà, sa personnalité transparaît à travers des films signés par des tiers.

1985-1990 : passage à vide

A la fin des années 80, Clint Eastwood n'est plus la méga-star qu'il a été. Lorsque sort **La Relève**, les adolescents américains ne disent pas : "Tu as vu le dernier Clint Eastwood ?", mais : "Tu as vu le nouveau Charlie Sheen ?". Alors que la presse américaine lui prête l'intention de monter un commando pour aller cueillir des Américains encore prisonniers au Vietnam, qu'il abandonne le scénario de **Sale Temps pour un Flic** à Chuck Norris, Eastwood poursuit imperturbablement sa route, réalise le western **Pale Rider** alors que le genre semblait vraiment mort. Personne ne pourra jamais taxer Clint Eastwood d'opportunisme, surtout que dans cette période, il ose **Le Maître de Guerre**, un film très Raoul Walsh, très années 50 dont Clint Eastwood se veut la relique, c'est à dire Tom Highway, une espèce de Sergent la Terreur affecté à la formation d'une escouade de trouffions indisciplinés en vue de l'invasion de l'Ile de Grenade. Cette vieille baderne médaillée, mais trop forte en gueule, trop portée sur la bouteille pour obtenir de l'avancement, finit par obtenir le respect des jeunots. **Le Maître de Guerre** ou le blues kaki du vétéran à l'aube de la retraite. Remake soft de **L'Homme des Hautes Plaines**, **Pale Rider** témoigne de l'évolution de son interprète-réalisateur ; son cavalier solitaire, en perdant de sa morgue, gagne en humanité. Il ne méprise plus ceux à qui il prête main forte, il leur manifeste respect et compassion. Rigoureusement construits sur la même histoire, **L'Homme des Hautes Plaines** et **Pale Rider** montrent deux Clint Eastwood différents. Le dernier, pour payer ses échecs commerciaux, se doit d'honorer une dette : il signe pour un ultime **Dirty Harry**, primesautier, farfefu, rieur : **La Dernière Cible**. Son enquête débouche sur Peter Swan, réalisateur de séries B horrifiques pariant de fortes sommes avec des amis sur la mort de gens illustres. Flanqué de plusieurs partenaires, Clint Eastwood mène, quelque peu indolent, son investigation, dans un climat de délire emprunté à ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***. **Pink Cadillac** est du même tonneau. Clint Eastwood paraît lassé par sa propre image ; maso, il la pilonne avec délectation. Ici, dans le rôle du chasseur de primes Tommy Nowak, il ne cesse de se grimer. Et ces déguisements ne sont pas du meilleur goût : clown, pilier de casino arborant des tenues flashy... Une vraie entreprise de démolition d'un mythe. Mais, à ce moment-là, Clint Eastwood s'occupe à construire un autre mythe : celui du jazz-man Charlie Parker dans **Bird**.



■ *Clint Eastwood : chasseur de primes et pitre occasionnel dans* ***Pink Cadillac*** ■



■ *Le rêveur et la riche héritière (Sondra Locke) dans Bronco Billy* ■



■ ***Pale Rider*** *: toute la rigueur, la splendeur du western classique* ■

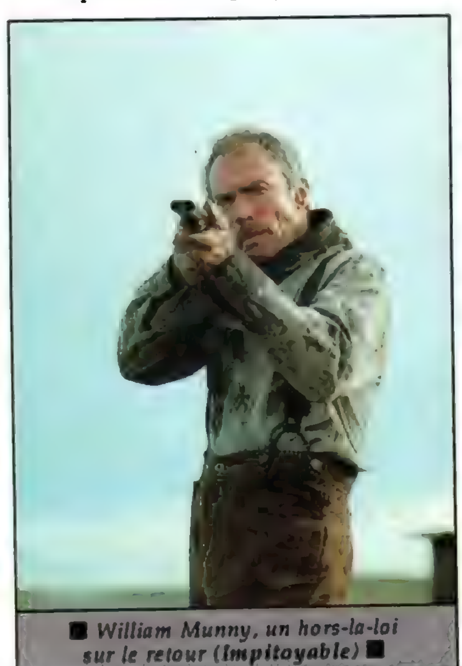
1990 : et pour le plus longtemps possible...

Clint Eastwood est dans la force de l'âge. La soixantaine sportive, il parvient à l'arrangement suivant : **Chasseur Blanc Coeur Noir**, un film difficile, contre **La Relève**, un film commercial. Si **La Relève** est bel et bien un buddy-movie hollywoodien dans les formes, il porte aussi le sceau de Clint Eastwood qui ne

■■■

■■■

pouvait s'abaisser à une illustration servile du genre. Son personnage, le flic Nick Pulovski, porte les caractéristiques de son auteur : c'est un solitaire, un coriace se fichant éperdument de la hiérarchie. Comble de la malchance, ses supérieurs lui collent, pour remplacer un co-équipier tué, un bleu né une cuillère en argent dans la bouche, David Ackerman (Charlie Sheen). Entre le vieux et le jeune, l'électricité ne passe pas tout de suite... Classique, mais Clint Eastwood tire son épingle du jeu : **La Relève** distance par son intelligence, la qualité de sa mise en scène, son humour, les fleurons du genre. Comme prévu, **La Relève** paie l'addition de **Chasseur Blanc Coeur Noir**, film célébré au Festival de Cannes dont Clint Eastwood est, depuis **Pale Rider**, un abonné. La Croisette, donc, le fête dans le rôle de John Wilson, alias John Huston,, gourou hollywoodien obsédé par la chasse à l'éléphant lors d'un tournage en Afrique. Plus émotionnel, mais aussi plus effrayant, est **Impitoyable**, film-phare faussement testamentaire. Ce western hiératique, kamikaze par le parti-pris d'un dialogue abondant au détriment de l'action, permet à Clint Eastwood de concilier ce qu'il n'avait pu concilier jusque là : une œuvre intime, très personnelle, et le succès commercial. Le public se rue en masse au dernier gunfight de William Munny, pistolero dévoré de l'intérieur par sa nature profonde de tueur. Et les Oscars plébiscitent **Impitoyable**.



■ *William Munny, un hors-la-loi sur le retour (Impitoyable)* ■

Aujourd'hui, Clint Eastwood, 63 ans, est remonté au plus haut de la pyramide hollywoodienne, sans avoir vendu sa peau au système. En ayant toujours farouchement défendu son indépendance, son automonie. Comme **Impitoyable**, **Dans la Ligne de Mire** bénéficie d'un accueil formidable. Et l'avenir promet d'être beau. **A Perfect World** dans lequel Clint Eastwood, flic, harcèle l'innocent Kevin Costner, peut-être **Moby Dick** de Roland Joffé dont il ferait un épatant Capitaine Ahab, **Henry in Love** où il incarnera un sexagénaire malade marié à une très jeune femme... Plus il mûrit, plus il se diversifie.

■ Marc TOULLEC ■

*Exceptés **Sierra Torride**, **La Kermesse de l'Ouest**, **L'Homme des Hautes Plaines**, **Joe Kidd**, **Un Shérif à New York** et **Les Proies**, tous les films de Clint Eastwood sont édités par* Warner Home Vidéo.

filmographie

acteur

1954 **Revenge of the Creature/La Revanche de la Créature** - Jack Arnold



■ *Clint Eastwood en tenue légère sur le plateau de Francis in the Navy !* ■

1955 **Francis in the Navy** - Arthur Lubin
Tarantula/id. - Jack Arnold
Lady Godiva/Par le Fer et l'Epée Arthur Lubin
Star in the Dust/La Corde est Prête - Charles Haas

1956 **The First Travelling Saleslady/La V.R.P. de Choc** Arthur Lubin
Never Say Goodbye/Ne Dites Jamais Adieu - Jerry Hopper

1957 **Escapade in Japan/Escapade au Japon** - Arthur Lubin

1958 **Ambush at Cimarron Pass/Marche à la Mort** - Jodie Copeland
Lafayette Escadrille/Escadrille Lafayette - William Wellman

1964 **Per un Pugno di Dollari/Pour une Poignée de Dollars** - Sergio Leone

1965 **Per Qualche Dollaro in Più/Et pour Quelques Dollars de Plus** - Sergio Leone

1966 **Il Buono, il Brutto, il Cattivo/Le Bon, la Brute et le Truand** Sergio Leone

1967 **Le Streghe/Les Sorcières** Vittorio De Sica

1968 **Hang'em High/Pendez-les Haut et Court** - Ted Post
Coogan's Bluff/Un Shérif à New-York - Don Siegel

1969 **Where Eagles Dare/Quand les Aigles Attaquent** - Brian G. Hutton
Paint your Wagon/La Kermesse de l'Ouest - Joshua Logan

1970 **Two Mules for Sister Sara/Sierra Torride** - Don Siegel
Kelly's Heroes/De l'Or pour les Braves - Brian G. Hutton

1971 **The Beguiled/Les Proies** Don Siegel
Dirty Harry/L'Inspecteur Harry Don Siegel

1972 **Joe Kidd/id.** - John Sturges

1973 **Magnum Force/id.** - Ted Post

1974 **Thunderbolt and Lightning/Le Canardeur** - Michael Cimino

1976 **The Enforcer/L'Inspecteur ne Renonce Jamais** - James Fargo

1978 **Every which Way but Loose/Doux, Dur et Dingue** - James Fargo

1979 **Escape From Alcatraz/L'Evadé d'Alcatraz** - Don Siegel

1981 **Any which Way you Can/Ca va Cogner** - Buddy Van Horn

1984 **Tightrope/La Corde Raide** Richard Tuggle
City Heat/Haut les Flingues ! Richard Benjamin

1988 **The Dead Pool/La Dernière Cible** Buddy Van Horn

1989 **Pink Cadillac/id.** Buddy Van Horn

1993 **In the Line of Fire/Dans la Ligne de Mire** - Wolfgang Petersen

acteur/réalisateur

1971 **Play Misty for Me/Un Frisson dans la Nuit**

1973 **High Plains Drifter/L'Homme des Hautes Plaines**

1975 **The Eiger Sanction/La Sanction**

1976 **The Outlaw Josey Wales/Josey Wales, Hors-la-loi**

1977 **The Gauntlet/L'Epreuve de Force**

1980 **Bronco Billy/Id.**

1982 **Firefox/Firefox, l'Arme Absolue**
Honky Tonk Man/Id.

1983 **Sudden Impact/Le Retour de l'Inspecteur Harry**

1985 **Pale Rider/Id.**

1986 **Heartbreak Ridge/Le Maître de Guerre**



■ *Une idée fixe : tuer un éléphant. Chasseur Blanc, Cœur Noir, le film le plus "difficile" de Clint Eastwood* ■

1990 **White Hunter, Black Heart/Chasseur Blanc, Cœur Noir**
The Rookie/La Relève

1992 **Unforgiven/Impitoyable**

1993 **A Perfect World**

réalisateur

1973 **Breezy/id.**

1988 **Bird/id.**

télévision

1959 à 1966 ***Rawhide*** (acteur)

1985 ***Amazing Stories/Histoires Fantastiques*** (réalisateur de l'épisode **Vanessa in the Garden/Vanessa dans le Jardin**)

producteur

1988 **Thelonious Monk : Straight no Chaser/id.** - Charlotte Zwerin



Rawhide

Et pour Quelques Dollars de plus

L'Inspecteur Harry

L'Évadé d'Alcatraz

Bronco Billy

Ça Va Cogner

Firefox

Pale Rider

Le Maître de Guerre



HOT SHOTS 2

Après les as du looping de Top Gun, c'est au tour de la bête de combat de Rambo 3 d'en prendre pour son grade. Plus inspiré ici que dans l'original, Jim Abrahams ne respecte rien, ni Van Damme, ni les moines bouddhistes, ni même une pauvre poule qui passait par là !

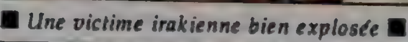
Hot Shots, premier du nom, n'était pas bien fameux. Humour vaseux, gags lourdingues, parodie facile, non vraiment, **Hot Shots** n'avait rien d'exceptionnel. Pas de quoi baver d'impatience en attendant la séquelle. La surprise n'en est que plus grande. **Hot Shots 2** est tout simplement à mourir de rire. Jim Abrahams, le A des ZAZ, et son pote Pat Proft, le quatrième mousquetaire du trio Zucker-Abrahams-Zucker, se sont complètement déchaînés pour cette suite des aventures du héros Topper Harley. La Guerre du Golfe est finie depuis maintenant deux ans mais Saddam continue de faire des misères aux Américains. Il retient encore prisonniers plusieurs soldats, et les trois commandos, envoyés en Irak par le Président Benson (Lloyd Bridges, toujours dans le rôle de l'amiral abruti, promu chef du pays entre-temps) pour libérer les portés disparus du moyen-orient, ont eux aussi été capturés. Reste un seul homme capable de mener à bien cette mission : Topper Harley. Mais Topper n'a plus de goût à rien depuis qu'il s'est fait jeter par Ramada. Il s'est retiré dans un monastère bouddhiste en Asie et entretient ses muscles et son portefeuille dans des combats de boxe thaï (où les morceaux de verres collés aux gants sont remplacés par des car-en-sac et du pop corn). Mais lorsqu'il apprend que son colonel d'antan est lui aussi retenu dans les geôles de Saddam, il enfile aussitôt sa panoplie de super-héros revanchard et gaffeur...

C'est donc à une parodie en règle de **Rambo 3** que nous convie Jim Abrahams. "*Rambo 3 a évidemment servi de base au scénario de **Hot Shots 2**, mais il y a beaucoup d'autres films parodiés. Je ne me suis pas amusé à les compter mais un copain l'a fait : 29, total à vérifier ! Je revois toujours de nombreuses fois les films dont je veux me moquer. Le plus dur, c'était **Kickboxer**, pour la scène de boxe thaï. Un vrai cauchemar*". On comprend la douleur de Jim Abrahams. D'un bout à l'autre, **Hot Shots 2** est bourré de gags. On en trouve à tout moment dans tous les coins de l'écran et même off-screen. "*Le titre original de **Hot Shots 2** est **Hot Shots Part Deux*** (en français dans le texte, NDLR). *Avec Pat, on s'est dit qu'avec tous ces Américains qui demandent une place pour **Hot Shots Part "Dioux"**, ça pourrait être rigolo. Pour le prochain on mettra peut-être le trois en allemand, ou en japonais. Vous savez comment on dit trois en japonais ?*". Non, Jim, on ne sait pas, mais on va se renseigner, promis !



Topper Harley (Charlie Sheen) s'arme pour un combat de kickboxing acidulé





Une victime irakienne bien explosée



Saddam Hussein dans un gag gonflé !

Contrairement à ses travaux avec les ZAZ, Abrahams n'a pas hésité à rigoler de films récents, connus de tous. "*Quand on a fait **Y-a-t-il un Pilote dans l'Avion ?** avec David et Jerry, on avait acheté les droits d'un petit film de guerre inconnu de tous, et dont j'ai moi-même oublié le titre, et on s'était un peu refusé à parodier des films trop évidents. C'est vrai que dans **Hot Shots 2** il y a deux ou trois parodies de films récents à succès, comme **Basic Instinct**. Mais c'est tellement facile de se moquer d'un film comme celui-là : pourquoi se priver ?*". D'autant que, contrairement au poussif **Alarme Fatale**, la scène inspirée du film de Verhoeven est totalement hilarante. On y voit une splendide agent(e) de la CIA séduire Topper en écartant les jambes à 180° ! "*Je reste persuadé que l'on peut se moquer de tout si c'est fait avec finesse. Regardez ce que se prennent les moines bouddhistes dans le film : ils ont fait voeu de chasteté, mais l'arrivée de l'agent de la CIA les fait largement revenir sur leur décision. Et bien pourtant, mon père est un moine bouddhiste*". Moue interrogative du journaliste. "*Non, je blague*". Ouf, on a eu peur ! "*Pas un studio ne nous a demandé de nous moquer spécifiquement d'un de leurs films, mais aucun ne nous en a vraiment empêchés. A part une seule fois, sur **Hot Shots 1**. Paramount nous a laissés rigoler allègrement de **Top Gun** mais a demandé que nous coupions une scène. Dans **Top Gun**, lorsque Mother Goose s'écrase et se fait tuer, Tom Cruise le prend et le serre contre lui. Dans notre film, Charlie Sheen lui roulait un énorme palot baveux. Cela n'a pas vraiment plu aux gens de chez Paramount. Pour éviter tout conflit, on a supprimé la scène. C'était la première et seule fois où cela m'est arrivé, en incluant même les films avec David et Jerry. Ce qui fait, combien de films déjà ?*" Dix, Jim. Mais seulement quatre tout seul. Tiens, d'ailleurs, la rupture est-elle totalement consommée avec les frères Zucker ? "*Non, pas du tout, il se trouve seulement que je connais Jerry et David depuis ma plus tendre enfance et à force de se trouver tous les trois toute la journée dans le même bureau, les conflits sont inévitables. On préfère se retrouver de temps en temps pour faire un **Naked Gun** ensemble. C'est beaucoup plus sympa. On est toujours très potes. Ce sont mes critiques les plus durs. J'étais terrifié à l'idée de leur montrer **Hot Shots 2**. Leurs rires pendant la projection ont été un immense réconfort pour moi*".

La palme du gag le plus drôle de **Hot Shots 2** revient sans conteste à la poule tirée à l'arc. Topper Harley utilise son arc pour tuer un des chefs de l'armée irakienne, mais celui-ci, incroyablement chanceux, parvient à éviter toutes les flèches. Topper, à court de munition, s'empare alors d'une pauvre poule qui passait par là, bande son arc avec celle-ci et la tire sur l'Irakien : plan subjectif inénarrable du pauvre volatile fusant en cocotant vers sa cible. Quand on parle de cette scène à Abrahams, il éclate de rire comme s'il était un spectateur voyant la séquence. "*J'ai envie de faire une demande pour inscrire le tir de poule à l'arc comme sport olympique pour Atlanta. Avec le Comité Olympique, ça devrait passer, mais je ne suis pas sûr que la SPA apprécie. De toute façon, on a Clinton de notre côté*". Re-moue interrogative du journaliste. "*Ben oui, les récents bombardements de Bagdad par la marine US n'étaient pas dirigés contre Saddam, c'était juste pour faire de la pub au film. Il faut donc aller voir **Hot Shots 2**. C'est le Président des Etats-Unis d'Amérique qui vous le demande !*". Si le Président le demande, alors...

Didier ALLOUCH

20th Century Fox présente Charlie Sheen & Valeria Golino dans ***HOT SHOTS 2 (HOT SHOTS PART DEUX*** - USA - 1993) avec Lloyd Bridges - Brenda Bakke - Richard Crenna - Miguel Ferrer **photographie de** John R. Leonetti **musique de** Basil Poledouris **produit par** Bill Badalato **scénario de** Jim Abrahams & Pat Proft **réalisé par** Jim Abrahams

25 août 1993 **1 h 29**

PLEINS FEUX SUR JOHN WOO



■ Le Syndicat du Crime : Mark Gor (Chow Yun-Fat) verse le sang du châtiment ■



■ Le Syndicat du Crime 2 : Ken (Chow Yun-Fat) à l'offensive d'une armée de tueurs ■



■ Une Balle dans la Tête : Ben (Tony Leung) punit impitoyablement un vietcong ■

Un film de John Woo, on le reconnaît immédiatement, par son sens de l'image, une succession de plans majestueusement arrimés les uns aux autres, les silhouettes de ses personnages, la chorégraphie éblouissante de ses fusillades... Une forme magistrale qui n'existe pas pour masquer un fond absent. Car John Woo a érigé un univers bien à lui, fait de passions fiévreuses, de dilemmes, de conflits tant physiques que cérébraux. Un univers romantique dont les protagonistes perpétuent les chansons de geste de la Chine Ancienne, avec ses seigneurs félons, ses chevaliers solitaires rongés par le remords... Après **A Toute Epreuve**, voici...

- le syndicat du crime

La première œuvre personnelle de John Woo dont la carrière, jusque là, s'enlisait dans des films de commande généralement fauchés et strictement anonymes. L'auteur qui sommeillait en lui se réveille soudain, avec la bénédiction du producteur Tsui Hark, las lui aussi d'entendre le ronronnement d'un cinéma chinois prisonnier de viles recettes commerciales. Avec la bénédiction de son producteur, au moment où le marché demande des comédies poids lourd, John Woo creuse les fondations de son œuvre. Nous sommes bien sûr à Hong Kong, au sein d'un gang de faux monnayeurs dont Sung et Mark sont les charismatiques vedettes. De gentils et sympathiques bandits. Mais Sung a un frère, Kit, policier plein d'avenir. Et c'est cet avenir que Sung risque de compromettre par sa vocation. Sous la pression de son père, il décide de décrocher après une dernière mission à Taïwan. L'échange de faux dollars tourne mal. Capturé par la police, Sung purge une peine de prison. Lorsqu'il revient à Hong Kong, les choses ont bien changé. A la suite de l'assassinat de son père, Kit, bloqué dans son avancement, lui voue une haine féroce. Son ami Mark n'est plus que l'ombre de lui-même. Estropié dans une expédition punitive, il vit d'expédiants. Mais Tam Shing, qui fut autrefois un apprenti-criminel timoré et maladroit, trône au sommet de la pyramide. Tandis que Kit harcèle son frère, le nouveau parrain de la Triade lui propose d'intégrer son gang...
D'emblée, **Le Syndicat du Crime** définit clairement les règles du polar par John Woo. Amitié forte, déchirements familiaux cornéliens, trahison, sens de l'honneur, justice par le sang versé... John Woo est un homme de principe, un idéaliste quelque peu anachronique dans le monde moderne. Un samouraï au service d'un cinéma au premier degré, furieusement honnête, intransigeant dans sa manière d'aborder les sentiments, les émotions. D'où le mélodrame jaillissant entre deux scènes violentes, des personnages s'écroulant comme des midinettes après la valse des sulfateuses, après des carnages proportionnels à l'affront subi, à la douleur à atténuer, l'assassinat d'un ami, d'un frère... Mélo ? A cent pour cent. John Woo croit dans les vertus essentielles, dans la fidélité, la parole donnée... Il n'a aucune raison de jouer la dérision. Ou la violence gratuite dont on ne saurait l'accuser. Pourtant, de la violence, il y a en dans **Le Syndicat du Crime**. Lorsque Mark décime, pour venger l'arrestation de Sung, la clientèle du restaurant. Lorsque ce même Mark reçoit une sévère correction de la part des sbires de Tam Shing. Lors du dénouement. Et de cette violence chorégraphiée avec une précision d'horloger suisse, belle, terrifiante et exhaltante à la fois. Là, plus que jamais, la magie du cinéma de John Woo opère, grave dans la mémoire des instants où, en état de grâce, les images instinctivement composées des gunfights se parent d'une réelle aura mythologique. Dans **Excalibur**, les chevaliers portaient armures luisantes et lourdes épées. Dans **Le Syndicat du Crime**, ils portent longs manteaux et armes automatiques.

- le syndicat du crime 2

Contre toute-attente, **Le Syndicat du Crime** obtient un succès faramineux dans toute l'Asie alors que personne n'aurait parié un bol de riz sur cet obscur réalisateur nageant à contre-courant, sur ces trois interprètes (la star des seventies déchue Ti Lung, le chanteur Leslie Cheung et le jeune premier de télévision, Chow Yun-Fat). A l'idée de réaliser cette séquelle, John Woo n'est pas particulièrement chaud. Pressé par Tsui Hark, il finit par accepter, non sans pester contre la vaseuse combine de scénariste qui consiste à donner au défunt Mark un frère jumeau, Ken, immigré aux Etats-Unis où il tient un restaurant. Il n'en reste pas moins autant un virtuose de la poêle à frire que du flingue. Cela lui permet d'abord d'intimider les malfrats venus lui offrir leur "protection" moyennant finance, lesquels dynamitent son établissement, avant de prendre d'assaut l'hôtel où il se planque. En sa compagnie : Lung, un armateur de Hong Kong en fuite car la Triade du cruel Ko Ying Ping l'a condamné à mort. Après l'assassinat de sa fille, de son propre frère et le massacre d'innocents, celui-ci perd la raison. Il la retrouvera brusquement pour sauver la vie de Ken. Lorsque les deux hommes reviennent à Hong Kong, la situation est explosive. Alliés à Kit, à son frère Sung libéré de prison pour l'assister dans le démantèlement du gang Ping, ils organisent les représailles et prennent d'assaut la résidence des gangsters...
John Woo prolonge par le paroxysme **Le Syndicat du Crime**. Il multiplie le nombre des protagonistes, tant chez les bons que chez les vilains, accentue l'ampleur des gunfights qui prennent des allures de batailles rangées, avec, pour bouquet final, le trio Lung/Ken/Sung contre une meute de tueurs... Merci Ching Siu-Tung, superviseur des scènes d'action, et réalisateur de la trilogie **Histoires de Fantômes Chinois**. John Woo accentue par ce biais, les volées de plomb, la facette épique, l'aspect saga du crime proche du **Parrain**, le lyrisme presque désuet (ah, ce vibrant "Beau Danube Bleu" à l'accordéon !) en contradiction avec la violence extrême qui va suivre... Sûr de l'efficacité de ses chorégraphies guerrières, il accroît les fusillades, le nombre des cadavres, rend au passage un hommage au Jean-Pierre Melville de **L'Armée des Ombres** lors d'un duel très westernien dans un cul-de-sac bétonné. Et, plus que jamais, mélodrame, apologie de l'amitié et duels cornéliens régissent la sarabande de pétoires photogéniques. Ici, même un manteau troué d'impacts de balles, constellé de grenades, prend une réelle signification car, chez John Woo, le vêtement n'est jamais innocent.

- une balle dans la tête

Fort du triomphe de **The Killer**, John Woo a désormais les moyens de s'offrir une fresque à la Sergio Leone, son **Il Etait une Fois en Amérique** à lui, surtout qu'il vient avec son ami et partenaire Terence Chang de fonder *Milestone*, sa propre compagnie de production. John Woo persiste dans la voie de ses précédents films et, en même temps, nie la jouissance que sa violence peut fournir. Les gunfights du **Syndicat du Crime 1 & 2**, de **The Killer**, en s'apparentant aux ballets de la comédie musicale américaine, ne traumatisent pas le spectateur. Traumatiser, secouer, dégoûter de la violence, de la guerre ; John Woo change son fusil d'épaule dans l'éprouvante aventure de trois amis d'enfance, Ben, Paul et Frank, captifs d'un conflit tordu, ignorant de toutes les règles de chevalerie et des accords de Genève.
Des coups de matraque de la police de Hong Kong sur les étudiants constestataires aux éxécutions sommaires pratiquées, dans l'hilarité générale des gardiens, dans les camps vietcongs, il y a peu d'alternatives pour le trio vedette. Dès qu'ils fuient Hong Kong, pourchassés par la pègre à la suite d'un emprunt malheureux et de la mort d'un chef de bande, les trois amis tombent dans une véritable souricière, le Vietnam. Ils assistent à un attentat, perdent la marchandise de contrebande qu'ils sont chargés de convoyer, se brouillent avec le parrain local, se lient d'amitié avec son tueur eurasien... De fil en aiguille, pris dans une spirale incontrôlable, ils prennent de nouveau la fuite, accompagnés cette fois du tueur, d'une chanteuse junkie gravement blessée et d'un caisson rempli d'or, le catalyseur du drame. Pour cet or, pour échapper à sa condition sociale, pour ne pas suivre le destin de son père éboueur, Paul va trahir, tuer, loger une balle dans la tête de Frank qui, pire que la mort, connaît les souffrances que l'injection d'une drogue ne calme qu'épisodiquement. Dès lors, Ben se jure de venger son ami. A Hong Kong, il retrouve le parjure, héritier fraîchement désigné d'un parrain de la pègre...
John Woo passe d'un extrême à l'autre, de séquences édifiantes sur la force, la beauté de l'amitié, à la barbarie de la guerre, à des excès à faire passer la partie de roulette russe de **Voyage au Bout de l'Enfer** pour une aimable plaisanterie. Tant de violences choquent, remuent, font mal. Nous sommes loin des joutes chevaleresques des **Syndicat du Crime**. John Woo, sans producteur à l'exhorter d'adoucir les tueries, montre simplement la violence dans ce qu'elle a de plus abjecte, de plus sale. Extrêmiste, il pousse jusqu'à l'hystérie, jusqu'aux rires frénétiques lorsque Frank liquide des soldats américains sous la menace des Vietcongs. Là, dans cette métaphore paranoïaque sur l'avenir d'un Hong Kong promis à Pékin, le cinéaste parvient à la dimension d'une tragédie shakespearienne, plus encore que dans les **Syndicat du Crime**. C'est l'ombre de "Hamlet" qui plane lorsque Ben présente à Paul le crâne percé de Frank. Mais, entre être ou ne pas être, John Woo ne choisit pas le camp du nihilisme.

■ **Marc TOULLEC** ■

Métropolitan Filmexport présente Chow Yun Fat & Ti Lung dans une production **Film Workshop** *LE SYNDICAT DU CRIME (A BETTER TOMORROW* - Hong Kong - 1986) avec Leslie Cheung - Emily Chu - John Woo **photographie de** Wong Wing Hang **musique de** Joseph Koo **produit par** Tsui Hark **scénario de** Chan Hing Kai & Leung Suk Wah d'après une histoire de John Woo **produit par** Tsui Hark **réalisé par** John Woo

21 juillet 1993 **1 h 40**

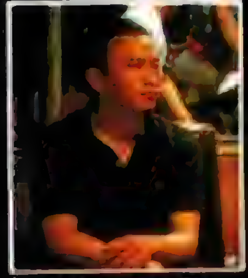
Métropolitan Filmexport présente Ti Leung - Chow Yun Fat - Leslie Cheung dans une production **Film Workshop** *LE SYNDICAT DU CRIME 2 (A BETTER TOMORROW 2* - Hong Kong - 1987) avec Dean Shek - Kwan Shan - Emily Chu **photographie de** Wong Wing Hang **musique de** Joseph Koo **scénario de** Tsui Hark & John Woo **produit par** Tsui Hark **réalisé par** John Woo

28 juillet 1993 **1 h 38**

Métropolitan Filmexport présente Tony Leung - Waise Lee - Jackie Cheung dans une production **Golden Princess/John Woo** *UNE BALLE DANS LA TETE (A BULLET IN THE HEAD* - Hong Kong - 1990) avec Simon Yam - Yolinda Yan - Fennie Yuen - Chung Lam **photographie de** Ardy Lam - Wilson Chan - Somchai Kitti Kun - Wong Wing Heng **musique de** James Wong & Romeo Diaz **scénario de** John Woo - Patrick Leung & Janet Chun **produit par** John Woo & Terence Chang **réalisé par** John Woo

4 août 1993 **2 h 16**

john 



John Woo

Suite de l'interview parue dans le numéro 45 d'*Impact*. Alors que John Woo ne quitte plus sa salle de montage des studios *Universal* à l'approche de la sortie américaine de Hard Target (dans l'hexagone, le film est prévu pour novembre prochain), le public français découvre ses œuvres précédentes, ces fleurons mêlant étroitement soufre et émotion, poudre et kleenex. A Toute Epreuve, Le Syndicat du Crime I & 2, Une Balle dans la Tête, autant de titres qui attestent de la valeur de ce cinéaste d'exception, de ce don unique à transfigurer la violence par la noblesse des sentiments...



Le Syndicat du Crime : Mark Gor (Chow Yun-Fat) dans le fameux règlement de compte du restaurant

***Une Balle dans la Tête* secoue par sa violence. On est loin des gunfights très bande dessinée de *A Toute Epreuve*...**

D'abord, **Une Balle dans la Tête** est mon film favori bien qu'il n'ait pas du tout marché à Hong Kong. Les gens n'ont pas accepté cette violence trop réaliste qui les dérangeait, qui les concernait sans doute trop directement. Le Vietnam y est simplement une métaphore pour exprimer la situation actuelle à Hong Kong, son présent et son futur proche. Tout ce qui a été construit de beau dans les années 60 semble aujourd'hui perdu ; je voudrais que ces jours heureux reviennent. **Une Balle dans la Tête** raconte aussi, en partie, ma propre jeunesse, mes rencontres, la perte d'un ami qui s'est intégré à un gang. Le fait de vivre dans le dénuement appelait ce genre de réactions. J'aurais pu le suivre. Si le film expose une telle violence, c'est aussi pour montrer que la guerre détruit l'homme, ses vertus, qu'elle force les gens à changer dans le mauvais sens, que l'amitié ne résiste pas. Dans le film, les personnages principaux n'ont qu'un objectif quand ils arrivent au Vietnam : en repartir le plus rapidement possible. Cette situation, vous la retrouvez actuellement à Hong Kong. Ceux qui en ont les moyens partent. D'autres ne pensent qu'à s'enrichir au maximum pour pouvoir s'échapper. D'autres encore ne songent qu'aux loisirs pour oublier l'échéance de 1997. Sortir **Une Balle dans la Tête** dans cette période était donc particulièrement risqué car c'est un film sans complaisance, sur les illusions perdues. Il aurait pu ouvrir les yeux des gens, mais ceux-ci préféraient voir des comédies, des films sur le jeu...

***Une Balle dans la Tête* est aussi l'œuvre d'un cinéaste militant, en colère...**

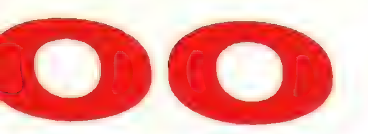
Oui. A l'origine, pourtant, le film ne ressemblait pas du tout à celui que vous connaissez aujourd'hui. J'ai développé le projet lorsque je collaborais encore avec Tsui Hark. L'histoire, l'amitié de trois hommes dans le Hong Kong des années 60, reprenait les personnages de la série **Le Syndicat du Crime** ; **Une Balle dans la Tête** devait en être la deuxième séquelle, une suite située avant l'original. Tsui Hark et moi n'avions pas du tout la même conception du film. Lui, il désirait quelque chose de très lyrique, de romantique. Moi, je tenais à une saga certes épique, mais aussi âpre, très violente. Le massacre de la place Tien-En-Men n'a fait que renforcer mes options. Influencé par les événements du Printemps de Pékin, j'ai considérablement modifié le script. Tandis que Tsui Hark tournait **A Better Tomorrow 3** au Vietnam en reprenant des éléments de l'histoire que nous avions développée ensemble, je préparais un film très différent du sien.

Après *Une Balle dans la Tête*, vous avez embrayé sur un film plus léger, une comédie policière de pur divertissement...

Une Balle dans la Tête ayant perdu beaucoup d'argent, des fonds qui venaient de ma propre compagnie dont c'était aussi la première production, il était urgent que je renfloue les caisses. Le public voulait du léger : je lui ai donné du léger, une comédie policière avec Chow Yun-Fat, tournée en partie en France, à Paris et sur la Côte d'Azur. Les risques étaient très limités. Et, comme prévu, **Once a Thief** a obtenu un joli succès. Cela m'a permis de préserver mon indépendance, de ne pas avoir à travailler pour d'autres producteurs.



*Hong Kong, 1967 : une bombe mutile un artificier : une image traumatisante parmi tant d'autres de **Une Balle dans la Tête***





■ *Le Syndicat du Crime 2 : Ken Gor (Chow Yun-Fat) attaque les malfrats à la dynamite dans l'affrontement final* ■

On ne sait pas grand chose d'un titre récent dans votre filmographie, *Just Heroes*...

C'est un thriller. **Just Heroes** a été entrepris pour aider le réalisateur Chang Cheh, vieux et malade, à couler une retraite paisible. Nous nous sommes donc mis à plusieurs, tous ses anciens collaborateurs, assistants et interprètes, pour réunir les fonds. Nous lui avons offert tous les bénéfices du film. Lui, par contre, n'a pas utilisé cet argent pour assurer ses vieux jours ; il en a donné une partie à une école de jeunes réalisateurs. Le reste s'est envolé dans un projet de film qu'il devait concrétiser en Chine Populaire.

***A Toute Epreuve* ne ressemble pas vraiment à *Une Balle dans la Tête*, ni à *Once a Thief* d'ailleurs...**

L'idée de **A Toute Epreuve** m'est venue au moment de la Guerre du Golfe. Les média parlaient d'histoires incroyables de trafic d'armes, de canons passés très discrètement d'un pays à l'autre. Ce conflit coïncidait, à Hong Kong, avec la montée en puissance des Triades, la pègre locale, des organisations de gangsters très puissantes. En quelques mois, ces Triades ont redoublé d'activité, rançonnant même les gens de cinéma. Il y avait de quoi se sentir concerné. Si ces bandits sévissaient à ce point, c'était aussi par peur de 1997. De fil en aiguille, j'ai donc imaginé l'histoire de **A Toute Epreuve**, opérant parfois des modifications importantes. Au départ, par exemple, le film opposait un flic chinois dans la tradition de l'Inspecteur Harry à un gangster vraiment épouvantable, un trafiquant psychopathe capable d'abattre des bébés de sang froid. Mes financiers ont bondi lorsqu'ils ont lu ce scénario ; ils craignaient un nouvel échec commercial après **Une Balle dans la Tête**. J'ai donc quelque peu adouci le script, surtout le personnage que joue Tony Leung. J'ai suivi les conseils de Chow Yun-Fat qui craignait qu'une telle ordure nuise à la suite de la carrière de Tony. Inévitablement, il aurait ensuite eu le plus grand mal à se sortir des rôles de tueur sadique, de dingue de la gâchette. Finalement, par la force des choses, **A Toute Epreuve** est devenu un film de politique-fiction dans lequel, à l'aube de 1997, les Triades, plus puissantes que jamais, partagent la domination de Hong Kong avec le gouvernement officiel.

Le happy-end de *A Toute Epreuve* détonne par rapport à ceux de *The Killer* et d'*Une Balle dans la Tête*. Il s'avère nettement moins nihiliste...

A Toute Epreuve est plus moral que beaucoup de mes précédents films, que **The Killer** ou **Une Balle dans la Tête**. Les personnages croient dans la justice, dans ses aboutissants. Ils n'ont pas à s'absoudre dans le sacrifice, dans la mort. Mais il est aussi vrai qu'**A Toute Epreuve** possède un style différent, souvent plus près de la bande dessinée, du cinéma américain. Mais, comme tous mes films, il vante l'amitié, une des choses les plus importantes dans la vie pour moi. Je n'aime pas trop le contact des gens, mais j'apprécie les amis plus que tout. C'est aussi pourquoi la trahison de Paul est si dure, si profonde, si mal ressentie. Je pense qu'il s'agit là d'une part de l'héritage des chevaliers de la Chine Ancienne. Déjà, dans les films de Chang Cheh, cette vertu était primordiale, essentielle.

■ Propos recueillis et traduits par **Marc TOULLEC** ■



■ *Une Balle dans la Tête : Ben (Tony Leung), Frank (Jackie Cheung) et Luke (Simon Yan) prisonniers du bourbier vietnamien* ■

EN RÉSUMÉ

JENNIFER CHAMBERS LYNCH

réalisatrice de **Boxing Helena**

Elle a 25 ans, elle est belle, elle est intelligente, c'est la fille de David Lynch. Imprégnée de cinéma dès son plus âge, elle arpente les plateaux de **Eraserhead**, **Elephant Man**, **Blue Velvet** et **Twin Peaks** dont elle adapte "Le Journal de Laura Palmer", une novellisation complémentaire de l'oeuvre originale. **Boxing Helena** est son premier film, assurément pas le dernier...



Jennifer Chambers Lynch

D'une certaine façon, n'est-ce pas un handicap d'être la fille de David Lynch ?

Absolument. Mais mon père est également mon meilleur ami. Je le vois trois fois par semaine, nous nous parlons tous les jours. Si je ne l'appelle pas, il se demande pourquoi. Mes rapports avec lui sont merveilleux. Autrefois, les gens ne m'aimaient pas parce qu'ils me voyaient comme quelqu'un de privilégié ; ils me jalousaient. Aujourd'hui, c'est différent ; ils ne m'aiment toujours pas, mais parce que je suis moins importante que lui à leurs yeux ! A Hollywood, on ne fait que vous harceler lorsque vous êtes le parent d'une personne célèbre. C'est d'ailleurs pour cette raison que Nicolas Coppola est devenu Nicolas Cage. La pression qui règne dans ce microcosme est infernale ; je dois me méfier. N'étant pas une individualiste, j'ai conservé le nom de mon père et, de ce fait, le public se réfère inévitablement à cette parenté. Evidemment que j'ai été influencé par mon père en tournant Boxing Helena, mais je ne l'ai pas plagié. C'est vrai qu'une partie du public s'attend, avec **Boxing Helena**, à voir un film de David Lynch.

En tant que femme, quel jugement portez-vous sur Helena ? Est-il vraiment possible de se sentir intime d'une pareille mante religieuse ?



Sherylin Fenn

boxing helena

Parce que Madonna et Kim Basinger ont laissé le rôle de cette salope d'Helena (je pèse mes mots), que la strip-teaseuse chicos de **Neuf Semaines et Demie** a laissé quelque 8 ou 9 millions de dollars dans le procès qui a suivi son désistement, **Boxing Helena** est un film attendu. On y cause passion délirante, sexe, perversion, mutilation, impuissance masculine et femme en boîte. La réalisatrice étant la propre fille de David Lynch, **Boxing Helena** paraissait taillé dans le marbre des films tordus, maladifs et mythiques. Promesse non tenue ! Du scandale, du soufre, du sexe, du stupre et de la luxure, il y en a peu dans la néanmoins étrange histoire de Nick Cavanaugh, chirurgien réputé, amoureux fou d'Helena, une garce mondaine consommant avec gourmandise les hommes. Elle méprise ouvertement son soupirant transi, capable de toutes les ruses enfantines pour l'approcher de nouveau, après une nuit d'amour lamentable. C'est d'ailleurs à l'occasion d'une de ses astuces que Helena est renversée par un véhicule. Les deux jambes sectionnées, elle végète, prisonnière, chez un Nick de plus en plus autarcique. Physiquement réduite, la garce n'en continue pas moins de harceler verbalement son protecteur, lequel, pour la soumettre un peu plus, la prive de ses deux bras. Là, la dame constate que le chirurgien l'aime, non pas pour son corps, mais pour elle-même...

Les intentions étaient bonnes, le résultat l'est beaucoup moins. Jennifer Lynch hésite à aller trop loin, à jouer la provo à cent pour cent, à remuer les tripes, à assumer cette passion trop clean, trop gentille, qui aurait dû choquer, scandaliser. Sage la fille Lynch, trop appliquée à suivre les préceptes de papa. Mais sa plus grave erreur est d'avoir choisi Julian Sands, anachronique dans la peau de Nick Cavanaugh, pesant, incapable de simuler la moindre émotion, le plus petit trouble. Si Sherilyn Fenn s'en tire avec les honneurs dans son rôle d'endive, l'interprète de **Warlock** parasite **Boxing Helena** d'une présence inconfortable, immature. Là où l'ambiguïté ne passe pas, le film trépasse. Malheureusement.

Marc TOULLEC

ARP/AFMD présentent Julian Sands & Sherilyn Fenn dans *BOXING HELENA* (USA - 1992) avec Bill Paxton - Art Garfunkel - Kurtwood Smith - Besty Clark - Nicolette Scorsese **photographie de** Frank Byers **musique de** Graeme Revell **scénario de** Jennifer Chambers Lynch d'après un sujet de Philippe Caland **produit par** Philippe Caland **réalisé par** Jennifer Chambers Lynch

11 août 1993 **1 h 47**

J'ai agi comme Helena, jusqu'à en souffrir, mais jamais jusqu'à un tel niveau de cruauté. Les femmes qui ressemblent à Helena n'ont qu'une cour d'hommes autour elles. Elles se sentent à ce point en insécurité qu'elles ne s'ouvrent pas aux gens du même sexe. Elles désirent seulement être aimées, ne pas se sentir seules, elles n'en font qu'à leur tête. Ces femmes sans amies, souvent arrogantes, ne confessent jamais leur vie intime. Intérieurement, elles broient sans cesse du noir.

Laura Palma de *Twin Peaks* et Helena ont de nombreux points communs, notamment une vie dissolue, une manière similaire de mettre leurs fantasmes en pratique...

Le même désarroi intérieur les réunit, un besoin inespéré d'être aimé, la peur de ne pas mériter l'amour. A l'idée de ne pas trouver l'amour, Helena serait prise de panique. Cette éventualité la terrifie, menace de la détruire ; elle sait que cela ferait de sa vie un immense gâchis. Comme pour se protéger, se masquer la face, elle ne cesse de faire l'amour. Laura Palmer agit également ainsi. L'écriture du "Journal de Laura Palmer" m'a beaucoup apporté dans ce sens. Je devais y évoquer les rêves, les espérances des jeunes filles, des garçons. Ce fut une expérience assez exténuante. J'ai mis beaucoup de moi-même dans les personnages, dans Helena bien sûr, mais aussi dans Nick qui, tout chirurgien reconnu qu'il est, n'en reste pas moins un petit garçon amoureux. A travers lui, je n'ai pas voulu brosser un portrait peu flatteur des hommes. J'ai simplement tenu à filmer ce qu'Hollywood montre rarement : des hommes qui ne sont ni des machos ni des types inébranlables.

Dans le genre macho, le personnage incarné par Bill Paxton, Ray, dépasse toutes les bornes...

Ray est une caricature, une parodie de lui-même ; il se prend tellement au sérieux... S'il ne l'avait pas été, sa réplique lorsqu'il découvre Helena mutilée ("Regarde ce que tu en as fait ? Un monstre !") n'aurait pas été aussi tragique. Il aime Helena uniquement pour son corps, contrairement à Nick. Jamais il ne voudrait d'elle réduite à l'état de femme-tronc. J'ai imaginé Ray comme l'antithèse même de Nick, une sorte de Jim Morrison roulant sans cesse les mécaniques. Néanmoins, il prend conscience de l'amour qu'il porte à Helena, de sa pureté.

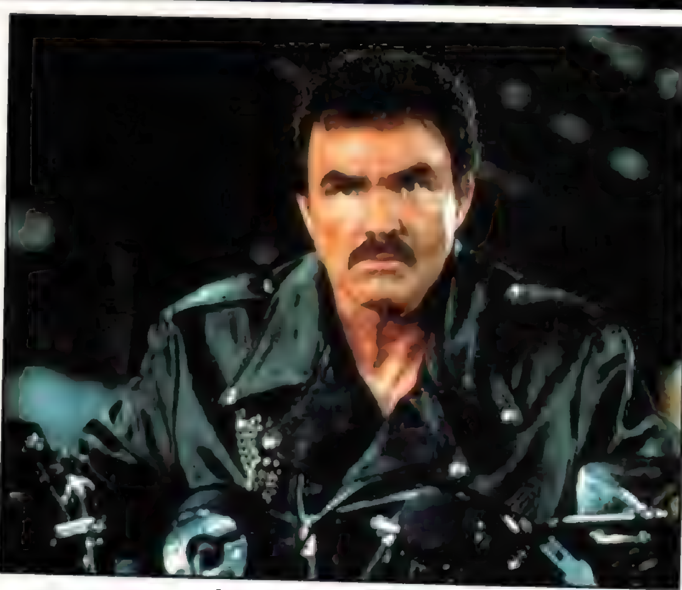
Vous connaissez beaucoup d'hommes qui rêvent de mettre des femmes en boîte pour mieux les posséder ?

Oh oui ! Et je connais aussi beaucoup de femmes prêtes à mettre l'homme en boîte. L'attitude de Nick dans **Boxing Helena** est une métaphore. Lorsque, amoureux, vous êtes obsédé par quelqu'un, vous avez l'impression que cette personne possède des qualités que vous n'avez pas. Vous vous sentez amoindri, vous essayez donc de lui voler des mots, des gestes. J'ai subi ce comportement, je l'ai aussi fait subir.

***Boxing Helena* est notamment célèbre aujourd'hui pour l'affaire Kim Basinger. Pourquoi, dans un premier temps, l'avoir choisie elle ?**

Au quotidien, Kim Basinger est l'incarnation même d'Helena. Le public se focalise sur son corps, son physique, sa seule apparence. Lorsque je l'ai rencontrée, elle m'a confiée en avoir plus qu'assez de cette situation, que, de toute façon, elle ne pourrait pas baser sa carrière sur l'exploitation de sa plastique. Je me suis dit : "quel meilleur moyen pour une comédienne de prouver son talent que d'ignorer totalement ce corps que les gens admirent tant, et de tenter de passer à autre chose ?". Malheureusement, elle a eu peur du rôle. Elle a trop écouté les gens qui lui ont juré que ce personnage était dangereux, néfaste. Je suis déçue pour Kim Basinger car, à travers Helena, elle aurait pu exprimer des choses importantes qui lui tenaient à cœur. Avec elle, le film aurait certainement été différent. Ed Harris devait, également, figurer dans **Boxing Helena**. S'il n'y est pas, ce sont pour d'autres raisons. Il était présent dès la genèse du projet quand Madonna était encore impliquée. Malgré son départ, il a continué à me soutenir. Puis, c'est Kim Basinger qui s'est désistée. Durant toute cette période, près de un an et demi, il a repoussé des tas de proposition pour se tenir prêt. Financièrement, Ed s'est mis dans une position difficile, et il a finalement été contraint d'abandonner la partie.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
et traduits par **Alexis DUPONT-LARVET & Erwan SAURIN** ■



■ *Burt Reynolds* ■

un flic et demi

Le métissage racial continue d'alimenter le buddy-movie. Après le Blanc et le gros Noir (**L'Arme Fatale**), le Blanc et le grand Jaune (**Black Rain**), le Blanc et le Vert martien (**Futur Immédiat**), voici le Blanc et le petit Noir. Il ne s'agit évidemment pas d'un polar caféiné, mais d'une association entre un flic bourru et un minus fan de ***Miami Vice*** en particulier et de toutes les méthodes policières télévisées en général. Témoin du meurtre d'un mafieux, le jeune Devon lance un ultimatum : il acceptera de collaborer avec la police à condition de passer une journée en compagnie du flic McKenna, lequel n'a pas beaucoup d'estime pour les enfants.
Voilà une version nette, épurée, sans trucage ni prétention, de **Last Action Hero**, où un gamin passionné parvient à cotoyer son idole de représentant de l'ordre. Dans le rôle du flic papa-poule réticent qui se laisse progressivement gagner par les sentiments, Burt Reynolds joue de son âge et de sa virilité vacillante. Réalisé par Henry Winkler (Fonzie dans ***Les Jours Heureux***), **Un Flic et Demi** se hisse difficilement au niveau d'un téléfilm standard et familial. Plat, mou, cheap, prévisible, dénué du moindre intérêt, très soporifique : pas de doute, c'est une sortie d'été !

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

UIP présente Burt Reynolds **dans une production** Image Films Entertainment/Universal *UN FLIC ET DEMI (COP AND A HALF* - USA - 1993) **avec** Ray Sharkey - Ruby Dee - Norman D. Golden II **photographie de** Bill Butler **musique de** Alan Silvestri **scénario de** Arne Olsen **produit par** Paul Maslansky **réalisé par** Henry Winkler
4 août 1993 **1 h 33**



■ *James Belushi* ■

traces de sang

Traces de Sang commence très fort. James Belushi, allongé mort sur une carcasse de voiture, entreprend de nous raconter en voix-off les circonstances mystérieuses de son assassinat. Malheureusement, comme toutes les bonnes idées qu'amorce Andy Wolk dans son premier film pour le cinéma (auparavant, il avait réalisé **Criminal Justice**, un très bon téléfilm *HBO*), ce début prometteur tourne en eau de boudin.
Traces de Sang appartient à cette série de films que Guignebert a regroupés plus loin sous le terme ô combien juste de "thrillers à la con". Deux doigts d'érotisme sur fond de scénario à suspense sorti tout droit des photocopies hollywoodiennes et on envoie la farce. Ici, on a droit à un serial-killer qui a du goût puisqu'il ne tue que les plus belles nanas de Palm Beach en Floride. Jack Dobson (Belushi) et son partenaire mènent l'enquête. Petit à petit, l'étau se resserre. Et le spectateur s'assoupit. Lorraine Braco, qui joue une sorte de richissime femme fatale nymphomane, est vulgaire, moche et mauvaise actrice. Les retournements de situation du film n'ont plus rien de surprenant puisque, à force de script "xérox", tout le monde a aujourd'hui compris que le coupable est toujours celui qui paraît le plus innocent. La platitude de la mise en scène de Wolk, qui "fait ses classes", ne relève pas les énormités d'une histoire mille fois contée. A force de tirer sur la corde, scénaristes, producteurs et réalisateurs vont bien réussir à la casser. Un coup de main peut-être ?

■ **Didier ALLOUCH** ■

AAA présente James Belushi & Lorraine Bracco **dans une production** Samuel Goldwyn *TRACES DE SANG (TRACES OF RED* - USA - 1993) **avec** Tony Goldwyn - William Russ - Faye Grant - Michelle Joyner **photographie de** Tim Suhrstedt **musique de** Graeme Revell **scénario de** Jim Piddock **produit par** Mark Gordon et David V. Picker **réalisé par** Andy Wolk
21 juillet 1993 **1 h 45**

sliver

Précédé d'une réputation sulfureuse totalement injustifiée, **Sliver** se situe au carrefour de **Fenêtre sur Cour** d'Hitchcock et du **Diabolique Dr. Mabuse** de Fritz Lang. Des références illustres auxquellles on peut ajouter quelques Brian DePalma et une escouade de thrillers cochons récents. Thriller pour les meurtres qui perturbent l'existence paisible et cossue des locataires d'une tour résidentielle, cochon pour les ébats frénétiques du couple Sharon Stone/William Baldwin. La première est Carly Norris. La trentaine largement entamée et resplendissante, cette directrice de collection au service d'un éditeur new-yorkais se montre peu farouche à l'encontre de Zeke, riche oisif, et repousse Jack Landsford, un voisin écrivain en panne d'inspiration... La question se pose : qui est le tueur de la précédente locataire, du vieux prof de psychologie et de la comédienne junkie ? Est-ce le voyeur Zeke ou l'impuissant Jack ? Avec toute la légéreté et la fausse virtuosité qui le caractérisent, le scénariste-producteur Joe Eszterhas (qui aurait des leçons à tirer d'un Larry Cohen au sommet de son art pour **L'Avocat du Diable**) dénoue laborieusement l'énigme, non sans se prendre les pieds dans ses propres ficelles et laisser en plan une explication à peu près tangible. Ce sont aussi les carences de **Basic Instinct** (qui a rendu monsieur Eszterhas riche et célèbre), sauf que Paul Verhoeven avait réussi à noyer le poisson.
L'érotisme démarquant timidement **Basic Instinct**, les avances de William Zeke donnant dans l'explicite ("Vous avez vraiment un beau cul"), Miss Stone découvrant un joli petit ventre rond (enceinte ?), le réalisateur Phillip Noyce s'effaçant totalement au profit du chef opérateur Vilmos Zsigmond (qui fait du beau boulot cinémascopé), **Sliver** n'est assurément pas une réussite, tout juste une opération commerciale destinée à mettre en valeur sa blonde vedette.

■ **Marc TOULLEC** ■

UIP présente Sharon Stone & William Baldwin dans une production **Paramount Pictures** ***SLIVER*** (USA - 1993) avec Tom Berenger - Martin Landau - Polly Walker - Colleen Camp - Amanda Foreman **photographie de** Vilmos Zsigmond **musique de** Howard Shore **scénario de** Joe Eszterhas d'après un roman d'Ira Levin **produit par** Robert Evans **réalisé par** Phillip Noyce

25 août 1993 **1 h 43**



■ *Sharon Stone* ■

kalifornia

Après le psycho-killer qui mouille (Anthony Perkins frappant sous la douche dans **Psychose**), le psycho-killer qui se grime (Jason dans **Vendredi 13 1 à 7**. Et 8. Et bientôt 9 !) et le psycho-killer qui pleure (Joe Spinnell dans **Maniac**), voici le psycho-killer qui roule dans **Kalifornia**. L'histoire, peut-être... Un jeune mecton du nom de Brian est tellement passionné par les serial-killers qu'il décide d'en faire une thèse de doctorat. Pour faire plaisir à sa copine Carrie (photographe sexy spécialisée dans les photos érotiques, hummm !), il accepte de se rendre en Californie à la condition sine qua non qu'en chemin ils visitent tout deux les endroits craignos où les serial-killers ont torturé à mort leurs victimes. Brrrr... En manque de flouze, ils acceptent de partager leur voyage en bagnole avec un autre jeune couple de texans assez bizarres : une fofolle prénommée Adèle (Juliette Lewis) et un bouseux somme toute sympa du nom d'Early (Brad Pitt). En chemin, ils s'aperçoivent qu'Early est un serial-killer barré qui élimine son prochain sans sourciller. Une étrange relation s'installe alors entre les quatres personnages, mixant amitié (un peu) et peur (beaucoup), les deux premiers étant évidemment pris en otage...
Road movie/psycho-killer très plaisant, **Kalifornia** est loin de jouer la carte du glauque et du malsain comme le faisait Jonathan Demme dans son **Silence des Agneaux**. Peut-être est-ce dû au background de Dominic Sena qui, contrairement à Demme, n'a pas été formé à la série B mais au vidéo clip. D'où une esthétisation ambiante du film un peu trop clean. Cela étant, on reste fasciné par - justement - la fascination de Brian pour ce serial-killer d'Early et surtout par l'interprétation incroyable de Brad Pitt qui passe sans problème du rôle de campagnard propret d'**Et au milieu Coule une Rivière** au serial-killer barbu, hirsute et beauf de **Kalifornia**.

■ **Cyrille GIRAUD** ■



■ *Brad Pitt* ■

Pan Européenne présente Brad Pitt & Juliette Lewis dans ***KALIFORNIA*** (USA - 1993) avec David Duchovny - Micehelle Forbes - Sierra Pecheur - Gregory Mars Martin **photographie de** Bojan Bazelli **musique de** Carter Burwell **scénario de** Tim Metcalfe d'après une idée de Stephen Levy & Tim Metcalfe **produit par** Steve Golin - Sigurjon Sighvatsson - Aris McGarry **réalisé par** Dominic Sena

8 septembre 1993 **2 h**

les musclés de l'été

**Pas de Van Damme cet été :
le champ est donc libre pour des pointures commercialement plus modestes.**



■ *Ralph Moeller* ■



■ *Dolph Lundgren* ■

Best of the Best 2 de Rob Radler, réalisateur du premier, ouvre la marche. Le modèle étant le prototype même du film de kickboxing bêta, esthétiquement triste et narrativement primitif, cet opus 2 était donc attendu avec la plus grande patience. Et, surprise, ce n'est pas mal du tout, très efficace, plastiquement plus soigné que le précédent et plein de réminiscences du péplum. D'abord parce que l'action se situe en grande partie dans les entrailles d'un grand hôtel de Las Vegas, le Coliseum, héritier des jeux du Cirque. Les spectateurs, généralement hystériques, tournent le pouce vers le bas pour condamner à mort le vaincu. Maître des lieux et champion invincible : Brakus (Ralph Moeller, aperçu dans **Cyborg** et **Universal Soldier**). Le kickboxer cow-boy Travis (Christopher Penn) le défie, y laisse sa vie, tandis qu'un gosse assiste à la scène. Les potes du défunt, dans le collimateur de Brakus, finissent par assouvir leur désir de vengeance sur le ring.
Un peu farfelu (ah, l'initiation aux arts martiaux via des rites indiens hallucinogènes !), **Best of the Best 2** se distingue par son sadisme, la brutalité de la mise en scène dans des combats qui surpassent aisément les "classiques" du genre. Mais c'est surtout la séquence où Sonny Landham, mortellement blessé, poignarde un malfrat avant de recevoir deux balles dans la tête qui restera en mémoire.

Pour sa part, Chuck Norris joue de sa notoriété, de son image d'éducateur et d'exemple pour la jeunesse dans **Sidekicks**, réalisé par son frère Aaron. Sur la lancée de **Last Action Hero**, le grand Chuck interprète son propre rôle, celui d'un aventurier idéalisé, mythifié par Barry Gabrewsky, un ado asthmatique malmené par ses camarades de classes et Mr. Horn, un terrible professeur de sport. Par l'intermédiaire du rêve, le teen-ager seconde sa star dans un western à la Sergio Leone, une escapade guerrière au Vietnam, un polar musclé, une ninjaterie, un Indiana Jones avec nazi grimaçant...
Tout **Sidekicks** consiste à alterner rêve et réalité avant que Barry, formé aux arts martiaux par un vieux maître, ne rencontre son idole lors d'un tournoi de karaté... C'est parfois très bande dessinée, moralisateur (Chuck Norris tient à faire passer le message "un esprit sain dans un corps sain"), un peu gnangnan et mélo, un rien parodique, et néanmoins plaisant car bourré de candeur.



■ *Chuck Norris & Jonathan Brandis* ■

Un an après **Universal Soldier**, Dolph Lundgren retrouve enfin un rôle de gentil dans le pseudo-western moderne **Au Dessus de la Loi** de l'ex-cascadeur Vic Armstrong (les **Indiana Jones**, **Terminator 2** et au moins cinquante autres). Là, Dolph incarne Santee, convoyeur de bolides volés, accusé du meurtre d'un flic de la route. Blessé et en cavale à travers le désert de Mojave, il prend en otage Rita Marek, une femme-flic dont il finira par se faire une alliée contre le ripoux Frank Severance, le policier qui a tout intérêt à lui faire porter le stetson...
En tournant **Au Dessus de la Loi**, Vic Arsmstrong avait pour objectif : 1) de réactualiser le western classique en troquant les canassons contre des bagnoles surpuissantes, 2) de s'approprier les gunfights de John Woo, notamment la scène du garage du **Syndicat du Crime** pompée plan par plan. Dans les deux cas, c'est raté, lourdingue, téléphoné, malgré l'évidente bonne volonté de Dolph Lundgren et des paysages écrasés de soleil toujours aussi photogéniques.

■ **Marc TOULLEC** ■

20th Century Fox présente Eric Roberts dans une production **Moving Pictures** *BEST OF THE BEST 2* (USA - 1992) avec Christopher Penn - Sonny Landham - Meg Foster - Ralph Moeller **photographie de** Fred Tammes **musique de** David Michael Frank **scénario de** Max Strom & John Allen Nelson **produit par** Peter E. Strauss **réalisé par** Rob Radler

21 juillet 1993 **1 h 42**

Métropolitan Filmexport et **Pyramide** présentent Chuck Norris dans une production **Vision International** *SIDEKICKS* (USA - 1991) avec Jonathan Brandis - Beau Bridges - Mako - Julia Nickson-Soul - Joe Piscopo **photographie de** Joao Fernandes **musique de** Alan Silvestri **scénario de Don Thompson & Lou Illar produit par** Don Carmody **réalisé par** Aaron Norris

28 juillet 1993 **1 h 37**

Métropolitan Filmexport présente Dolph Lundgren dans une production **Vision International** *AU DESSUS DE LA LOI* (*JOSHUA TREE* - USA - 1992) avec George Segal - Kristian Alfonso - Geoffrey Lewis - Michelle Phillips - Ken Foree **photographie de** Dan Turrett **musique de** Joel Goldsmith **scénario de** Steven Pressfield **produit par** Illana Diamant **réalisé par** Vic Armstorng

3 août 1993 **1 h 38**

la firme

Au départ, **La Firme** avait tout du projet hollywoodien maousse indolore et incolore, tout du gros film benêt style **Des Hommes d'Honneur** ou **Bodyguard**. Un thriller best-seller de John Grisham qui sert de base de départ, une superstar, Tom Cruise, en tête de liste d'un casting en béton et un réalisateur apprécié de tous pour la mise en boîte. Bref le projet pépère. Risque zéro ? Tout faux ! Pollack retrouve l'esprit des thrillers d'envergure d'antan et le thème fétiche du genre : le héros seul contre tous.
La firme du titre est un cabinet d'avocats de Memphis dans lequel le jeune Mitch McDeere (Cruise), sorti premier de sa promotion, est engagé. Au début, c'est la belle vie. Un salaire de ministre, une Mercedes et une grande maison où lui et sa femme vivent des premiers jours heureux. Jusqu'à ce que Mitch se rende compte que les associés de la firme tombent comme des mouches. Pas moins de quatre morts étranges en deux ans parmi le personnel. Lors d'un voyage à Washington, il est contacté par le FBI qui lui explique la vraie nature de la firme et lui laisse le choix : soit trahir la firme et ainsi être rayé du barreau, soit aller en prison. Il sait aussi que si le cabinet apprend ses relations avec le bureau fédéral, c'est la mort assurée. Il va devoir lutter seul contre, d'un côté, la menace que fait peser la firme sur lui et, de l'autre, le FBI qui ne peut l'amener qu'au renoncement de toutes ses ambitions.
C'est le Sydney Pollack des **Trois Jours du Condor** que l'on retrouve ici. Et le parallèle ne s'arrête pas là. **La Firme** a le même aspect formel que **Les Trois Jours du Condor**, une sorte de classicisme respectueux mais assez nerveux pour ne pas tomber dans le pompeux, la même passion pour les personnages de second plan, voir la performance fabuleuse de Gary Busey en détective de bas-étage ou encore celle de Holly Hunter en secrétaire vulgos, la même impression de rouleau compresseur qui se dirige inéluctablement sur le héros, les mêmes longueurs aussi parfois, des baisses de rythme peu nombreuses mais incontestables. Pollack tire le meilleur de ses acteurs (même Cruise est bon, c'est dire) et nous offre un vrai thriller, sans cul poussif ni rebondissements grotesques. Pas si courant par les temps qui courent.

■ **Didier ALLOUCH** ■



■ *Tom Cruise* ■

UIP présente Tom Cruise et Jeanne Tripplehorn **dans une production Paramount** ***LA FIRME (THE FIRM*** **- USA - 1993)** avec Gene Hackman - Ed Harris - Holly Hunter - Hal Holbrook - Gary Busey **photographie de** John Seale **musique de** Dave Grusin **scénario de** David Rabe - Robert Towne & David Rayfel d'après un roman de John Grisham **produit par** Scott Rudin & John Davis **réalisé par** Sydney Pollack

15 septembre 1993 **2 h 34**

l'avocat du diable



■ *Don Johnson* ■

Sidney Lumet est d'une embarrassante régularité : il réussit systématiquement un film sur deux. Après le morne, le pesant remake judaïque de **Witness** qu'est **Une Etrangère parmi Nous**, il retrouve la plénitude de ses moyens dans **L'Avocat du Diable** sur un script de Larry Cohen (réalisateur du **Monstre est Vivant**, **L'Ambulance**, **Les Enfants de Salem**, également créateur de la série ***Les Envahisseurs*** et scénariste du formidable **Pacte avec un Tueur**). Sidney Lumet/Larry Cohen : une association improbable, contre-nature presque. Mais le réalisateur d'**Un Après-Midi de Chien** et du **Prince de New-York** découvre des qualités rares d'écriture. Et surtout une matière première qui pourrait lui permettre de réussir dans un domaine où il a lamentablement échoué en 1982 avec **Piège Mortel**, copie complexée du **Limier**, le thriller-gigogne fait de manipulation, de jeux pervers et de protagonistes caméléons. Frustré de l'échec de **Piège Mortel**, Sidney Lumet, fort d'un manuscrit cruellement drôle (ou drôlement cruel), rempile donc et délaisse la thématique sur les aléas de la justice américaine qui a fait sa réputation. Pas question pour son héroïne, la très douée avocate Jennifer Haines (Rebecca DeMornay), de verser dans une critique du système judiciaire. Cette vedette du barreau est choisie par David Greenhill pour assurer sa défense. Gigolo brillantissime, redoutablement intelligent et séduisant, Greenhill pourrait croupir en prison après la défenestration de sa riche épouse, à moins que Jennifer Haines ne prenne en charge son cas. Méfiante, elle refuse dans un premier temps, mais se voit ensuite contrainte de s'y consacrer. Piégée, elle assure la défense d'un Greenhill de plus en plus arrogant, lequel désormais certain de l'avoir prise dans ses collets lui révèle la noirceur de son âme...
Magistralement décrite et construite, la manipulation psychologique à laquelle se livre David Greenhill sur une Jennifer Haines tétanisée est un exercice de haute voltige criminelle, "sport" cérébral où vérité et mensonge se construisent, se mitonnent comme un chef fait mijoter une sauce. Jennifer Haines serait en quelque sorte une langouste dans un bain d'eau bouillante et David Greenhill un cuisto surdoué et machiavélique. "Etrangler avec des gants revient à baiser avec un préservatif" lance-t-il à son interlocutrice médusée. Et ce n'est là qu'une des nombreuses petites phrases sorties de la bouche d'un Don Johnson transfiguré, manipulé par les femmes dans **Hot Spot** et qui s'offre ici une spectaculaire revanche sur le sexe faible. "C'est le diable" confesse sa victime. Vrai. Et son sadisme intellectuel, ses ruses, son charisme, son aisance font froid dans le dos et fournissent un plaisir presque illicite, unique.

■ **Marc TOULLEC** ■

Gaumont/Buena Vista International présentent Don Johnson & Rebecca DeMornay **dans** ***L'AVOCAT DU DIABLE (GUILTY AS SIN*** **- USA - 1992)** avec Stephen Lang - Jack Warden - Dana Ivey - Ron White - Norma Dell'Agnese **photographie de** Andrzej Bartkowiak **musique de** Howard Shore **scénario de** Larry Cohen **produit par** Martin Ransohoff **réalisé par** Sidney Lumet

8 septembre 1993 **1 h 47**

big man



■ *Liam Neeson* ■

De la part du réalisateur de l'acidulé **Too Much**, du scénariste de **Erik le Viking** et de **Mona Lisa**, on attendait tout. Tout sauf **Big Man, Les Raisins de la Colère** version 1991 par David Leland. De John Ford, David Leland retient cette foi inconditionnelle dans les vertus les plus nobles, dans le peuple, le foyer, les amis, le village. Des **Raisins de la Colère**, il reprend également le contexte social déliquescent (une mine de charbon désaffectée non loin de Glasgow, la désertification, le chômage), le militantisme, le pub où il fait bon se répandre en histoires de poivrots... Dans pareil environnement, Danny Scoular dépérit. Condamné autrefois à une peine de prison pour avoir blessé un policier au cours d'une manifestation, il vit aujourd'hui au crochet de sa femme, une institutrice qui voit d'un mauvais œil l'argent que lui offre le riche Matt Mason. Gangster embourgeoisé, Matt Mason lui demande, moyennant finance, d'user de ses poings d'acier contre le champion de son concurrent en affaires. Danny accepte le marché...

Big Man étonne d'abord par la rigueur de son style, une mise en scène sèche, aussi brute que les bassins houillers où se déroule une partie de l'action. Autant David Leland se montre pétillant, insolent dans **Too Much**, autant il colle ici de près à la réalité, à une sinistrose sociale que ne renierait pas Ken Loach. Et quand vient le moment du combat, David Leland ne change pas d'optique. Pas de montage percutant à la Van Damme, façon **Kickboxing**, pas de spectacle. Rien que des coups sourds qui font mal, éclatent les lèvres, les arcades sourcilières, face à un public réduit à une masse se découpant vaguement dans la pénombre. Un abattoir, une boucherie dont toute règle est absente. Un long moment, éprouvant car filmé en continuité, en durée réelle. Impossible d'y prendre le moindre plaisir. Dans le rôle de Blaise le balèze (le big man Danny Scoular), Liam Neeson n'a jamais été aussi bon, alternant, mêlant étroitement puissance physique et faiblesses morales. Et Ennio Morricone compose une musique métronomique, rythmée par le tic tac d'une horloge, qui trouve une dimension unique de revanche promise dans les derniers instants, au-delà même du générique final.

■ **Marc TOULLEC** ■

Swift présente Liam Neeson dans une production **Palace Pictures** ***BIG MAN (THE BIG MAN*** - Grande-Bretagne - 1991) avec Joanne Whalley-Kilmer - Ian Bannen - Billy Connelly - Hugh Grant - Maurice Roeves **photographie de** Ian Wilson **musique de** Ennio Morricone **scénario de** Don McPherson d'après un roman de William McLlvanney **produit par** Stephen Woolley **réalisé par** David Leland

21 juillet 1993 **1 h 56**

les princes de la ville



■ *à gauche, Damian Chapa* ■

Surfant sur la vague des films black à caractère social, **Sans Rémission**, de Edward James Olmos, avait posé en des termes brutaux le problème de la colonie Chicanos de Los Angeles : la prison en tant que seul et véritable réceptacle communautaire, la violence en tant que gène quasi-héréditaire. Une vision définitive, rare pour un premier film. Moins viscéralement engagé, et donc plus hollywoodien dans le sens "à l'ancienne", **Les Princes de la Ville** est une épopée chicanos racontant dix ans de la vie de trois jeunes locataires du Barrio : Paco, le fougueux guerrier urbain, son demi-frère Cruz, graine d'artiste mural, et leur cousin Miklo, métis prêt à tout pour mériter l'intégration chicanos. Les trois amis sont amenés avec le temps à emprunter des chemins divergents : pour combattre ses souvenirs adolescents, Paco s'engage dans la police ; blessé au cours d'une rixe et soigné à la morphine, Cruz, "graffiteur" reconnu, devient toxicomane ; Miklo, d'incarcération en incarcération, tente de se faire une place dans la hiérarchie raciale de la prison de San Quentin.

Tout comme **Sans Rémission, Les Princes de la Ville** insiste sur le côté indélébile d'une enfance passée dans un quartier défavorisé, livré à la violence. Mais le message alarmant est désamorcé par les faiblesses flagrantes du film : des acteurs qui surjouent, des situations à la limite du comique involontaire, un recentrage sur Miklo au détriment de ses deux comparses, et surtout, impardonnable pour un film de trois heures s'étalant sur dix ans, une totale absence de repères chronologiques. Une mise en scène hors du temps pour un film qui repose en majeure partie sur l'évolution des mentalités et les tournants décisifs d'une vie. Version allégée de **Sans Rémission, Les Princes de la Ville** ne fait donc pas oublier que Taylor Hackford est le réalisateur transparent de **Officier et Gentleman, Contre Toute Attente** et autre **Soleil de Nuit**, films sans âme, et néanmoins supportables les jours de pluie !

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Gaumont Buena Vista International présente une production **Hollywood Pictures/Touchwood Pacific Partners** ***LES PRINCES DE LA VILLE (BLOOD IN BLOOD OUT*** - USA - 1993) avec Jesse Borrego - Benjamin Bratt - Enrique Castillo - Damian Chapa - Victor Rivers - Delroy Lindo **photographie de** Gabriel Beristain **musique de** Bill Conti **scénario de** Jimmy Santiago Baca - Jeremy Iacone & Floyd Mutrux d'après un sujet original de Ross Thomas **produit par** Taylor Hackford & Jerry Gershwin **réalisé par** Taylor Hackford

25 août 1993 **3 h**

sniper



■ *Billy Zane* ■

Francis Ford Coppola, Joe Dante, Carl Franklin... Trois metteurs en scène désormais diplomés, sortis de l'école Roger Corman, une école fauchée mais ô combien efficace. Et force est de constater que Luis Llosa, réalisateur de quelques sous-produits fauchés tel **Crime Zone** et du soporifique **800 Leagues Down the Amazon**, n'échappe pas à la règle et se trouve désormais fin prêt à rejoindre le même peloton. Car **Sniper**, même s'il ne suscite aucun engouement démesuré, demeure honnête et de bonne facture, cassant le moule du film d'action bourrin. Llosa délaisse ici les habituelles villes post-apocalyptiques et les baroudeurs sans grand avenir propres aux productions *Concorde*, au profit d'une jungle de Panama et de deux tireurs d'élite chargés d'éliminer des opposants au régime en place afin d'éviter un nouveau coup d'Etat. Sur un scénario basique et sans grande surprise, Luis Llosa dresse un portrait conforme du "sniper", ces tireurs d'élite qui n'opèrent qu'en petit groupe de deux, exécutent un boulot soigné, et ne connaissent pas l'erreur. **Sniper** laisse donc les mitrailleuses lourdes et les M 16 au vestiaire, s'éloigne des fusillades et affrontements de masse et se propose d'exploiter un côté beaucoup plus technique et méticuleux de l'armée, chose rare qu'il serait dommage de négliger à cette époque où les films d'action sans cervelle ne cessent de proliférer. On regrettera toutefois les inévitables clichés du genre, bien trop nombreux, et un dernier quart d'heure qui rappelle les pires séries B d'exploitation. Mais, parti de pas grand chose, Llosa réussit tout de même l'exploit de conserver un suspense constant, une intrigue bien menée, lui permettant ainsi de franchir la ligne d'arrivée la tête haute, en bonne position.

■ **Damien GRANGER** ■

AAA présente Tom Berenger & Billy Zane dans une production **Odyssey** ***SNIPER*** (USA/Australie - 1993) avec J.T. Walsh - Aden Young - Ken Radley - Dale Dye **photographie de** Bill Butler **musique de** Gary Chang **scénario de** Michael Frost Beckner & Crash Leland **produit par** Robert L. Rosen et James Gorman **réalisé par** Luis Llosa

14 juillet 1993 **1 h 39**



au bénéfice du doute

■ *Donald Sutherland* ■

Comment percer à Hollywood lorsqu'on est le jeune réalisateur d'un court métrage cité à l'Oscar ? En attrapant le train en marche, en donnant à la vague des "thrillers à la con" un énième avatar. Peut-être pressé de faire un long métrage, Jonathan Heap signe pour **Au Bénéfice du Doute**, thriller intimiste et quasi-naturaliste (entendez par là fauché, photographié à la sauvette, lourdement dialogué, etc...) qui s'offre malgré tout la participation de Donald Sutherland en père de famille homicide. Accusé du meurtre de sa femme par sa propre fille Karen, Frank, reconnu coupable, passe 22 années en prison. Libéré, il rôde autour de Karen et de son fiston, tente de se disculper auprès d'eux et de reconstruire une famille forcément désunie...
Hormis quelques séquences portées à bout de bras par Donald Sutherland (on est grand acteur ou on ne l'est pas), **Au Bénéfice du Doute** décline les clichés en vigueur dans le genre, ne cherche jamais à bousculer les conventions. Ronfle, ronfle... Le minimum syndical est donc servi avec une faible conscience professionnelle, un mépris total de l'idée originale et l'assurance de rentabiliser via la télé un film qui a coûté aussi peu d'argent que de sueur à ses responsables.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Warner Bros présente Donald Sutherland & Amy Irving dans une production **Monument Pictures** ***AU BENEFICE DU DOUTE*** *(BENEFIT OF THE DOUBT* - USA - 1993) avec Graham Greene - Rider Strong - Christopher McDonald - Theodore Bikel **photographie de** Johnny Jensen **musique de** Hummie Man **scénario de** Jeffrey Polman & Christopher Keyser d'après un sujet original de Michael Lieber **produit par** Michael Spielberg et Brad M. Gilbert **réalisé par** Jonathan Heap

28 juillet 1993 **1 h 30**



alarme fatale 1

■ *Christophe Lemaire (au centre)* ■

La troupe du National Lampoon, déjà à l'origine d'**American College** et de la série des **Bonjour les Vacances**, s'attaque à une parodie de **L'Arme Fatale**. Bonne nouvelle ? Bof ! N'est pas ZAZ qui veut et la parodie tombe souvent dans la lourdeur pas drôle. Et surtout, plus gênant, dans la facilité. Au lieu de se prendre la tête et de réfléchir cinq minutes à une façon intelligente de parodier le genre, le team du Lampoon se contente de faire une espèce de fourre-tout où sont parodiées les séquences les plus célèbres des films à succès du moment : une nouvelle vision de l'interrogatoire mouillé de **Basic Instinct**, une visite à un Hannibal Lecter loufoque et, évidemment, beaucoup de scènes piquées dans les trois **Arme Fatale**, mais à peine parodiées, plutôt exagérées, poussées à leur maximun. Quand les ZAZ se moquent des films catastrophe avec **Y-a-t-il un Pilote dans l'Avion ?** ou d'espionnage avec **Top Secret**, aucune référence n'est évidente. Ici, l'identification du film parodié est aisée pour le spectateur, le rire vient donc plus vite, sans réflexion. Les ZAZ basent toujours leur parodie sur une trame solide, presque un vrai scénario. Ce qui n'est pas vraiment le cas d'**Alarme Fatale 1** Juste une soixantaine de gags mis bout à bout dans un semblant d'histoire. Sur le tas, quelques uns sont drôles. Les autres ? Ben non, y sont pas drôles !

■ **Cyrille GIRAUD** ■

Metropolitan présente Emilio Estevez & Samuel Jackson dans une production **New Line** ***ALARME FATALE 1 (NATIONAL LAMPOON'S LOADED WEAPON 1*** - USA - 1993) avec Tim Curry - Kathy Ireland - William Shatner - Whoopi Goldberg - Franck McRae **photographie de** Peter Deming **musique de** Robert Folk **scénario de** Don Holley & Gene Quintano **produit par** Suzanne Todd & David Willis **réalisé par** Gene Quintano

14 juillet 1993 **1 h 45**

MUSASHI : LA SAGA DU SAMOURAI

Le plus grand acteur japonais incarne le plus grand héros japonais, un samouraï du XVIème siècle qui s'est retiré invaincu au terme de plus de soixante duels. Une fresque épique et colorée qui nous rappelle que pendant un temps, le cinéma d'aventure nippon fut l'égal de son homologue hollywoodien.

En 1600, le Japon sort de plusieurs décennies de guerre civile. Survivant d'une armée en déroute, le jeune Takezo se retrouve sans attaches. Combattant féroce et grimaçant, il ne rate jamais une occasion de prouver sa force brutale. Traqué par les autorités, il tombe dans le piège tendu par Takuan Soho, un moine bouddhiste. Pendant trois ans, Takezo est enfermé dans une bibliothèque. A l'issue de cette période d'éducation forcée, il devient un véritable samouraï, sous le nom de Miyamoto Musashi. Désormais soucieux de s'imposer une discipline de vie, Musashi continue cependant à rechercher les affrontements. Son appétit de combats prend la forme rituelle des défis entre champions d'écoles rivales. Escrimeur de premier plan, Musashi remporte tous ses combats. Mais il ne tarde pas à se rendre compte qu'il a déclenché autour de lui un mécanisme de violence qu'il ne peut plus contrôler. Chacune de ses victoires lui attire un surcroît de haine. Miraculeusement réchappé d'un combat à quatre-vingt contre un, Musashi renonce maintenant à se battre contre les jeunes samouraïs désireux de se faire un nom en l'affrontant. Le plus acharné d'entre eux, Sasaki Kojiro, tue plusieurs combattants inexpérimentés afin de le contraindre à relever son défi. Musashi accepte, sans préciser la date et le lieu de la rencontre. Une année durant, il se retire dans une ferme isolée. Il sait que ce combat sera le dernier : la Voie du Sabre doit servir à atteindre



■ *L'affiche japonaise d'origine de la saga de Musashi* ■

l'illumination, non à flatter l'orgueil des hommes. Les premières lueurs de l'aube embrasent la cime des pins de l'île de Fujimaru. Une rame à la main, son sabre à la ceinture, Musashi saute de son embarcation. Les chevilles dans l'eau, il progresse lentement vers la plage où l'attend son adversaire impassible, le redoutable Kojiro...



■ *Une image mythique du western nippon : le duel à mort de deux samouraïs* ■

C'est sur cette anthologique séquence de duel remarquablement filmée que se concluent les cinq heures de la saga de Musashi. Le premier volet, **La Légende de Musashi**, avait rempli la salle du Max Linder en juillet 1991 lors du festival "Le Japon fait son cinéma". Revoici donc ce film en sortie nationale, accompagné de ses deux suites, **Duel à Ichijoji** et **La Voie de la Lumière**. Il aura fallu près de quarante ans au public français pour découvrir cette œuvre phare qui fit autant pour la réputation du cinéma japonais qu'un autre monument tourné cette même année 1954, **Les 7 Samouraïs** de Akira Kurosawa. William Holden (le meneur de **La Horde Sauvage**) qui connaissait "La pierre et le sabre", le best-seller de Yoshikawa à l'origine du film, ne put cacher son enthousiasme lorsqu'il découvrit **La Légende de Musashi** en projection privée. Mettant la main à sa poche, il fit l'acquisition des droits du film pour les Etats-Unis. Holden lui trouva un distributeur, et figura même comme narrateur dans la bande annonce. N'oublions pas qu'à cette époque, exception faite du Lion d'Or à Venise pour **Rashomon** en 1951, le cinéma japonais était totalement ignoré par les occidentaux. Contre toute attente, la bonne action de William Holden fut récompensée. Non seulement **Musashi** fut un succès commercial, mais il eut en plus l'honneur de se voir décerner l'Oscar du meilleur film étranger de l'année 1956. **Musashi** est aujourd'hui l'un des dix films japonais les plus vendus aux Etats-Unis en vidéo et laser-disc !

Cette saga est une extraordinaire révélation pour tous ceux qui réduisaient la liste des grands réalisateurs nippons à deux ou trois noms. **Musashi** est une véritable leçon de cinéma. Non seulement les scènes à caractère épique (duels, batailles, ou plus simplement scènes de foule avec figuration nombreuse) n'ont rien à envier aux réussites hollywoodiennes, mais la maîtrise de la caméra est proprement époustouflante. Lorsque l'on découvre la fluidité des raccords à base de fondus enchaînés sur panoramiques ascentionnels (une trouvaille d'Inagaki, qui restitue ainsi la beauté des compositions verticales des rouleaux de la peinture classique japonaise), ou plus traditionnellement l'utilisation des travellings et panoramiques filés - la charge des cavaliers à la bataille de Sekigahara, par sa sécheresse et sa vivacité, rend carrément interminable et pesant ce qu'on a pu voir d'équivalent chez Kubrick **(Spartacus)** ou même Kurosawa **(Kagemusha)** - on ne comprend pas comment un tel chef-d'œuvre a pu rester inédit aussi longtemps chez nous. Il faut préciser que "La pierre et le sabre", le roman d'origine, n'a été traduit en français par les *Editions Balland* qu'au milieu des années 80. Un succès foudroyant. Après une étonnante carrière en librairie (numéro un des ventes de romans historiques), "La pierre et le sabre" est resté plusieurs mois en tête des best-sellers du club *France Loisirs*. Et aujourd'hui, l'œuvre de Yoshikawa, toujours disponible en livre de poche (deux volumes chez *J'ai Lu*) reste encore le roman japonais le plus vendu en France, devançant même les ventes du Nobel Mishima. On souhaite donc au film d'Inagaki une carrière comparable !

Miyamoto Musashi a réellement existé. Escrimeur, sculpteur, poète et maître zen (il a même laissé un traité philosophique, "Le traité des cinq roues" ou "Traité des cinq éléments", texte étudié dans toutes les grandes écoles de commerce occidentales afin d'apprendre aux futurs managers à combattre les nippons avec leurs propres armes), Musashi est dépeint par Inagaki avec beaucoup de sensibilité (un super-héros qui pleure), sous des traits forts proches de l'image rapportée par les historiens. Si le détail des déboires sentimentaux du héros sont bien l'œuvre des romanciers et scénaristes (le personnage de la malheureuse Akemi est admirable), en revanche tous les exploits guerriers décrits dans la saga sont authentiques (et même, pour des raisons de crédibilité, sous-évalués !). Musashi fut en effet le créateur d'un extraordinaire style de combat à deux sabres, presque impossible à maîtriser (le danger est d'abord pour celui qui le pratique), mais aboutissant à une quasi-invincibilité !

Pour incarner ce personnage hors-normes, il fallait un acteur légendaire, celui qui fut, 20 ans avant Bruce Lee, la première superstar asiatique à s'imposer aux spectateurs occidentaux : Toshiro Mifune. Jamais, même chez Kurosawa, on ne l'avait vu jouer avec un tel mélange de sauvagerie et de sensibilité. Mais Toshiro Mifune n'est pas seulement un grand acteur. L'apparence d'invincibilité qui se dégage de lui dans les scènes de combat n'est pas le fruit de l'habileté des chorégraphes. Expert en Aïkido (voir la fameuse bagarre de "Barberousse") et Yabusame (équitation et tir à l'arc), il est surtout 7ème dan de Kendo, la Voie du Sabre. L'interprète idéal pour le personnage de Musashi. Et, bonne nouvelle, nous retrouverons Mifune en 1994 sous les traits d'un parrain de la mafia japonaise dans le très attendu **Crying Freeman** de Christophe Gans.

■ **Christophe CHAMPCLAUX** ■



■ *Musashi (Toshiro Mifune) après l'effort : il vient de sabrer une vingtaine d'adversaires !* ■

Alive présente Toshiro Mifune dans une production **Toho**

- LA LEGENDE DE MUSASHI (MIYAMOTO MUSASHI - Japon - 1954 - 1 h 34)

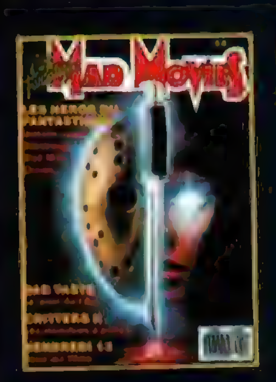
- DUEL A ICHIJOJI (ICHIJOJI NO KETTO - Japon - 1955 - 1 h 44)

- LA VOIE DE LA LUMIERE (KETTO GANRYUJIMA - Japon - 1955 - 1 h 45)

avec Kaoru Yachigusa - Mariko Okada - Kuroemon Onoe - Kogi Tsurata - **photographie de** Jun Yasumoto (1ère et 2ème parties) & Kazuo Yamada (3ème partie) **musique de** Ikuma Dan **scénario de** Tokuhei Wakao - Hideji Hojo - Hiroshi Inagaki d'après les romans de Eiji Yoshikawa "La pierre et le sabre" et "La parfaite lumière" **produit par** Kazuo Takimura **réalisé par** Hiroshi Inagaki

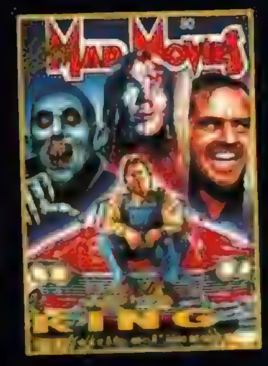
sortie au Max Linder le 4 août 1993

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS



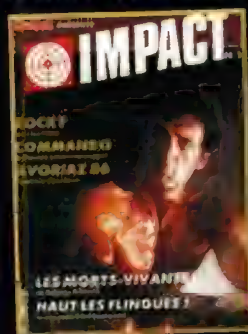
MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Le Jour des Morts-Vivants, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B U.S., Fulci.
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Aux Frontières de l'Aube, Maniac Cop, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II, Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit.
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Re-Animator 2.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware, Lucio Fulci.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6.
76 Le Festin Nu, Hook, Star Trek VI.
77 Alien 3, Universal soldier, Batman le Retour.
78 Batman le Retour, Alien 3 (effets spéciaux), La Nuit déchirée.
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King.
84 Jurassik Parc, entretien George Romero et Dick Smith.
85 Numéro "Spécial Dinosaures" (parution Septembre).



IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Jour des Morts-Vivants.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Entretien Lucio Fulci, J. Chan, Running Man.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, dossier Polar, Phantasm 2, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II, Full Contact.
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans de cinéma).
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Les Tortues Ninja, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Black is Beautiful (4ème partie).
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, Van Damme (Hard Target), Steven Seagal, action...
43 Cavale sans issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant.
44 Cliffhanger, Chute Libre, Action Men (dossier).
45 Robocop 3, John Woo, Last Action Hero, Dragon.
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero.







ZE CRAIGNOS MONSTERS

(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 93 : 200 F.

Je commande ZE CRAIGNOS MONSTERS en cochant la case (réglement joint) ☐

BON DE COMMANDE

MAD MOVIES

26	27	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38
39	40	41	42	43	44	45	46	47	49	50	51
52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63
64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75
76	77	78	79	80	81	82	83	84	85		

IMPACT

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	
11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34
35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ **PRENOM** ____________

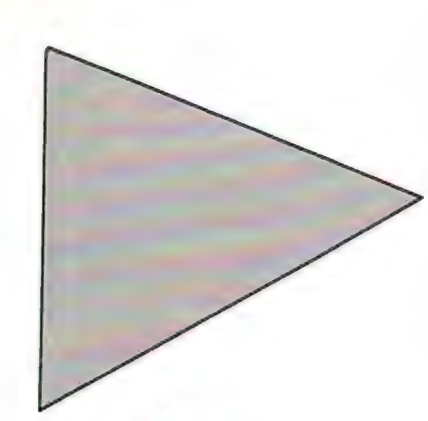
ADRESSE ______________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

RAYON INÉDITS



Des acteurs ? Mark Hamill - Mario Van Peebles - Eric Roberts - Brigitte Nielsen - Michael Paré - Charles Bronson - Peter Weller - Jackie Chan - Mimi Rogers - Dennis Hopper

Des réalisateurs ? Kevin Connor - Tsui Hark - Michael Shroeder - John Flynn

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand

▲ par Cyrille GIRAUD ▲

midnight ride

Pour Mark Hamill, il est bien loin le temps de **La Guerre des Etoiles**. Le voici désormais malade mental souffrant d'un évident manque affectif, adepte du polaroïd, zigouillant une bonne demi-douzaine de flics et arrachant son œil de verre à une grosse tenancière de motel. Ce danger public monte dans la voiture de Laura Lawson, une jeune femme poursuivie par son mari de flic...
Concentrée en une nuit, l'intrigue de **Midnight Ride** décrit donc les débordements de l'ex-Luke Skywalker recyclé dans la folie furieuse, attentif à ce que les femmes l'aiment un peu plus. Comme la crédibilité n'est pas vraiment le fort de cette histoire, scénariste et réalisateur se permettent un peu n'importe quoi, lorgnant du côté d'un **Hitcher** nocturne et d'un **After Hours** de la terreur. Une fois admis que le gabarit modeste de Mark Hamill puisse venir à bout d'une escouade de flics, qu'il arrose de plomb et enflamme, et de l'ancien **American Ninja** Michael Dudikoff aux trousses de sa femme fugueuse, **Midnight Ride** atteint le but désiré, à savoir un suspense soutenu agrémenté d'un bon cinémascope et d'une ambiance nocturne bien cernée.

Delta Vidéo présente *MIDNIGHT RIDE* (USA - 1990) avec Michael Dudikoff - Mark Hamill - Savina Gersak - Robert Mitchum **réalisé par** Bob Bralver



▲ *Mark Hamill* ▲

only the best

Du kickboxing, rien que du kickboxing dans cet avatar de **Best of the Best**. L'intrigue file droit à l'essentiel. Après un début totalement gratuit qui pille **Piège de Cristal** (un type suspendu à un hélicoptère se crashe dans un building) et **Terminator 2** (un motard est poursuivi par une meute de voitures de police dans un canal de Los Angeles), **Only the Best** file à Las Vegas. Là, entre les casinos, un tournoi international de kickboxing envoie au tapis des combattants de tout pays. Se retrouvent en finale l'équipe de Thaïlande, celle des Etats-Unis notamment composée de l'entraîneur, ses deux fils et du champion de Rodgers, malfrat local rêvant de s'offrir, via les paris, de nouvelles machines à sous...
Fraternité entre les lutteurs, petites rixes, femme délaissée, corruption, jolies prises de vues de Las Vegas depuis un balcon sont au menu. Mais ce sont les combats qui tiennent évidemment la vedette, très nombreux, conçus façon Van Damme de **Bloodsport & Kickboxer**. Les amateurs de beaux athlètes, d'hommes en plein effort physique, de gnons sonores, de ralentis et de coups à répétition seront transportés de bonheur par cette production *PM Entertainment*.

Partner & Partner présente *ONLY THE BEST (TO BE THE BEST* - USA - 1992) avec Martin Kove - Michael Worth - Brittney Powell - Stephen Vincent Leigh - Alex Cord **réalisé par** Joseph Merhi



▲ *Steven Vincent Leigh* ▲



▲ *Brigitte Nielsen* ▲

police parallèle

Toute ressemblance avec les Anges Gardiens qui écument le métro de New York pour préserver la sécurité des usagers est bien sûr intentionnelle. Ici, la "Police Parallèle" se définit comme une espèce d'intermédiaire entre la secte et la société de gardiennage. A sa tête : Rachel Larkin, prétendue docteur et maîtresse d'une escouade d'assassins. Son but : devenir maire par tous les moyens pour asseoir sa suprématie par rapport aux forces officielles de l'ordre. Démissionnaire, le flic Kurt Harris intègre son groupe après l'assassinat d'un ami entraîneur de boxe, ancien membre des troupes d'élite de Larkin. Finalement, au terme de l'aventure, entre la police parallèle très musclée et la police officielle faiblarde, Harris choisit, à regrets, la deuxième alternative.
Même s'il est vaguement question d'une mise en cause des polices privées qui pullulent aux Etats-Unis, le film de Steve Barnett s'adonne principalement à la castagne, au kickboxing, ceci au détriment de la réflexion. On tombe inévitablement dans les ornières d'**Un Justicier dans la Ville**. Steve Barnett ne condamne que très superficiellement les initiatives de Rachel Larkin, insistant pour la justifier un tant soit peu sur l'impuissance chronique des autorités. Question action, **Police Parallèle** tire son épingle du jeu : les combats sont nombreux, violents, parfois sadiques, nettement influencés par les chorégraphies made in Hong Kong. Et la séquence dans laquelle Jeff Wincott traverse un couloir barré par une vingtaine d'artistes martiaux pour atteindre une Brigitte Nielsen impériale évoque furieusement les Shao Lin passés.

Fox Vidéo présente *POLICE PARALLELE (MISSION OF JUSTICE* - USA - 1992) avec Jeff Wincott - Brigitte Nielsen - Karen Sheperd - Matthias Hues **réalisé par** Steve Barnett



▲ *Jackie Chan* ▲

double dragon

Doublement satisfaits seront les admirateurs de Jackie Chan, vecteur commun de la comédie débridée et de la castagne homérique. Sous la direction du grand Tsui Hark et de Ringo Lam, le Chinois le plus élastique ne faillit pas à sa réputation. Dans **Double Dragon**, il incarne à la fois Jackie, une petite frappe pas bien méchante et son frère jumeau, un chef d'orchestre de renommée internationale de retour à Hong Kong. Inévitable que les frangins se croisent dans un hôtel, que les gangsters aux trousses de l'un le confondent avec l'autre, que leurs petites amies respectives s'y trompent elles aussi... Grande différence entre les deux frères ennemis : l'un est un as des arts martiaux, l'autre un trouillard fini. A partir de là, les deux réalisateurs, fidèles à l'image que Jackie Chan a toujours donné de lui, s'adonnent au vaudeville, au quiproquo, aux bagarres anthologiques. C'est particulièrement réjouissant, un peu primaire mais toujours vif, drôle. Quelques morceaux de bravoure parmi tant d'autres : le Jackie dissipé dirigeant à la kung-fu un grand orchestre, un Jackie caché dans une baignoire pleine pendant que l'autre entre dans la salle de bain, une baston délirante dans un garage doté d'une installation de chaufferie au potentiel comique surprenant. Pour corser la scène, les méchants ne distinguent plus le Jackie combattant émérite du Jackie couard !

Delta Vidéo présente *DOUBLE DRAGON* (*TWIN DRAGON* - Hong Kong - 1991) avec Jackie Chan - Teddy Robin - Maggie Cheung - Nina Li Chi **réalisé par** Tsui Hark & Ringo Lam

past midnight

Présent au générique en tant que producteur associé, Quentin Tarantino est en fait, très officieusement, le rédacteur initial du scénario de **Past Midnight**, par la suite tripatouillé par un mercenaire de la plume. Au menu : Ben Jordan sort d'une peine de prison de quinze ans pour le meurtre de sa femme enceinte. Son assistante sociale, Laura Matthews, plaide pour son innocence avant de tomber amoureuse de l'ex-forçat. Ben Jordan est-il coupable ? Progressivement, malgré les menaces qui planent sur elle, Laura Matthews prouve que....
Convenablement confectionné, **Past Midnight** met en scène un Rutger Hauer plus sobre que dans ses prestations style **Angle Mort**. Ce qui fait que Natasha Richardson lui pique aisément la vedette de ce suspense très obéissant vis-à-vis des règles du genre. Le dénouement, téléphoné, ne surprend pas. Reste que le chef opérateur abat un boulot aussi beau que discret.

Polygram Vidéo présente *PAST MIDNIGHT* (USA - 1991) avec Rutger Hauer - Natasha Richardson - Clancy Brown - Guy Boyd **réalisé par** Jan Eliasberg

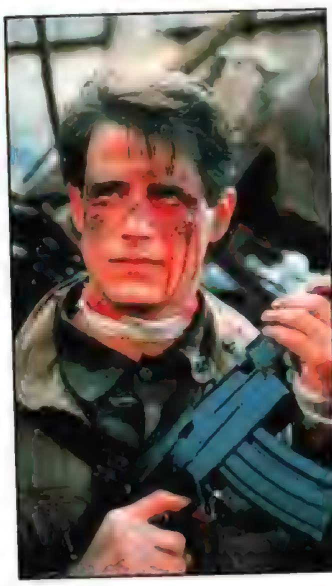
brotherhood, la loi du campus

Parce que leur campus de Santa Lucia (Santa Monica à peine maquillé) reçoit la visite régulière de quelques vandales, un groupe d'étudiants s'érige en défenseur du droit ; sous l'appellation de "la fraternité de la justice", ils dressent une liste de petits dealers, pervers, voleurs et racketteurs à qui ils font passer toute envie de persévérer. Incendies de voiture, passages à tabac... Les apprentis-justiciers frappent dur et, de fil en aiguille, dérivent dangereusement vers le groupuscule fasciste. De plus en plus circonspect sur les agissements de ses amis, Derek, plus ou moins le meneur initial, décide de raccrocher...
Moins caricatural et extrêmiste qu'un **Class 84, Brotherhood, La Loi du Campus** ne propose aucune solution viable à un mal qui ravage les universités américaines : il dit simplement que toute milice (uniquement composée de Blancs), pleine de bonnes intentions au départ, est un mal plus insidieux encore que le fléau combattu. Malheureusement, **Brotherhood** bredouille un message qui aurait nécessité un cinéaste fort en gueule. L'ensemble, cependant regardable, bénéficie surtout d'une belle mélodie rock orchestrée par Brad Fiedel, le compositeur des **Terminator**.

Partner & Partner présente *BROTHERHOOD, LA LOI DU CAMPUS* (*BROTHERHOOD OF JUSTICE* - USA - 1986) avec Keanu Reeves - Lori Loughlin - Kiefer Sutherland - Billy Zane - Joe Spano **réalisé par** Charles Braverman

pouvoir secret

Tout va bien pour les petits soldats américains. Du côté de la Turquie, ils ont fort à faire : mission humanitaire, lutte contre des terroristes fanatiques manipulés par un premier ministre rusé. Afin de protéger la fille d'un ex-directeur de la CIA, qui pourrait être échangée contre un plastiqueur, l'armée délègue Sam Browning, trouffion d'élite doué de quelques pouvoirs paranormaux comme la capacité de déplacer les objets à distance.
Mais le pseudo-fantastique constitue la portion congrue de **Pouvoir Secret**. Le metteur en scène accumule guets-apens, explosions, fusillades, de la manière la plus routinière qui soit, sans se soucier du chapelet d'invraisemblances criardes qu'il égraine. Comme au bon vieux temps des productions bellliqueuses de *Cannon*, **Pouvoir Secret** entonne un discours interventionniste qui aurait plu au John Wayne des **Bérêts Verts**. Selon Sam Browning, l'Amérique aurait intérêt à se manifester là où ça chauffe. Le Rambo de la parapsychologie affirme même que la violence et les pétoires, c'est ce qu'il y a de mieux pour régler les problèmes. Immature sur le plan politique, **Pouvoir Secret** l'est aussi côté cinématographique.



▲ *Michael Paré* ▲

TF1 Vidéo & JDR Vidéo présentent *POUVOIR SECRET* (*FIRST LIGHT* - USA - 1992) avec Michael Paré - Janis Lee - Amos Lavie - Uri Gavriel **réalisé par** Bob Misiorowski



▲ *Zipperface* ▲

zipperface

Qui tue donc les putes de Palm City trop tentées par le sado-masochisme et les sévices corporels ? Le bras droit de Madame le Maire, le photographe épris de belles plantes, le révérend d'une paroisse de péripatéticiennes ? Une femme-inspecteur folle de son corps, Lisa Rider, enquête laborieusement et, après une séance de photos même pas coquines, flirte avec un suspect...
Zipperface, qui pourrait faire la couverture de certains magazines spécialisés dans la domination et les coups de cravache, déballe donc une intrigue anémique. Avec peu de moyens et une caméra 16mm, Mansour Pourmand essaie de donner dans le professionnalisme. Vaste boulot, surtout que les comédiens flemmardent, à commencer par des anonymes bedonnants dans le rôle de keufs, que les apparitions de Zipperface sont aussi angoissantes que celle de Hugo Délire sur *France* 3, que les séances de bondage ne vont pas plus loin que le claquement d'un fouet. A part quelques jolies créatures peu farouches en lingerie, ce spectacle est d'une morosité accablante.

Antarès-Travelling présente *ZIPPERFACE* (USA - 1991) avec Dona Adams - David Glover - Jonathan Mandell **réalisé par** Mansour Pourmand

lady killer

Un suspense télévisuel acceptable dans la mouvance des thrillers passionnels du grand écran. Son héroïne : Michael Madison, une femme-flic, ancienne enquêtrice de la brigade criminelle recyclée, à la suite de la mort de son frère flic, dans la photographie des pièces à conviction et des cadavres. Esseulée, elle désespère de ne pas avoir encore trouvé l'homme de sa vie et s'inscrit dans une agence de rencontres. Mais l'âme sœur qui se présente, un homme d'affaires respectable, n'est pas tout à fait celui qu'il prétend être. Il dissimule sa véritable identité, le fait qu'il soit marié. Et que quelques meurtres ont déjà endeuillé son entourage... Est-il innocent comme il l'affirme avec véhémence ?
A flirter avec un inconnu douteux car trop poli, trop lisse, trop bien habillé, la téméraire femme flic risque gros. Moralité américaine obligatoire : elle devrait se satisfaire d'un bon petit mari, flic si possible, et surtout célibataire. Même si le format interdit les poussées d'érotisme torride et la prise trop explicite de Madison dans les toilettes d'un restaurant, la présence de Mimi Rogers suffit à faire passer un doux frisson de désir.



▲ *Mimi Rogers* ▲

CIC Vidéo présente ***LADY KILLER*** (USA - 1992) avec Mimi Rogers - John Shea - Alice Kridge - Tom Irwin **réalisé par** Michael Scott

serial killer, dead on

La séquelle d'un honorable succès vidéo signé William Lustig, pourtant au plus bas de sa forme. Michael Schroeder, son remplaçant, n'a donc aucun mal à le surpasser dans cette enquête/énigme partant de la classique chasse au dingue psychopathe pour, finalement, verser dans le suspense politique avec agents de la CIA et exécuteur glacial à la solde de l'ex-KGB...
Des meurtres sanglants sans rapport apparent et à travers tout le pays, des symboles tortueux sur les murs... L'inspecteur Sam Dietz, un policier jusqu'au-boutiste comme les affectionne le cinéma américain, part d'indices minables pour mettre la main sur le tueur. Sa mission est sérieusement compromise par l'intervention d'un prétendu expert du FBI, Valsone, maniaque de l'électronique empestant un parfum coûteux. Leur association tourne mal, l'un désirant étouffer la véritable identité du tueur...
Du bon boulot, esthétiquement soigné, avec tout ce que cela suppose de clichés (l'épouse délaissée par son flic de mari, le supérieur prenant grand soin de sa forme et obéissant aux ordres d'en haut...) et de violences raisonnables. Dans le rôle du tueur méthodique, remplissant sa baignoire de glaçons pour des ablutions sibériennes, Miles O'Keeffe ouvre à peine la bouche et, de ce fait, se révèle impressionnant. Sa confession finale parvient même à émouvoir.

Fox Vidéo présente ***SERIAL KILLER, DEAD ON*** (***DEAD ON : RELENTLESS 2*** - USA - 1992) avec Leo Rossi - Ray Sharkey - Meg Foster - Miles O'Keeffe **réalisé par** Michael Schroeder

la cible rouge

Roger Corman n'en rate pas une. Après avoir exploité la chute du Mur de Berlin (**Complot à Berlin**), le voilà qui raconte l'histoire virtuelle d'une tentative d'attentat contre Gorbatchev à l'aube de l'avènement de Boris Eltsine. Comploteur homicide : le général conversateur Chernov, responsable de la répression musclée à Vilnius en Lituanie. Par l'intermédiaire d'Ambrazis, son tueur et éminence grise, Chernov manipule un opposant lituanien, Vlad, devenu chauffeur de taxi à Berlin après l'extermination de sa famille par les Russes. Convaincu de la culpabilité directe du Kremlin, celui-ci, adroitement manipulé, prépare l'assassinat de Gorbatchev dont la vie dépend de l'efficacité d'un agent de la CIA associé à un ancien ponte du KGB à la retraite...
Evidemment, **La Cible Rouge** ce n'est ni **La Lettre du Kremlin**, ni **L'Espion qui Venait du Froid**. Nous sommes loin de John LeCarré et de Tom Clancy. Malgré un tournage sur les lieux de l'action et des documents d'actualité astucieusement détournés, **La Cible Rouge** ne vole pas très haut. Les péripéties, assez fastidieuses, donnent dans la routine d'un téléfilm de facture conventionnelle. Seul le geste final de Vlad découvrant son rôle de pion sur l'échiquier détonne agréablement dans un ensemble tristounet.

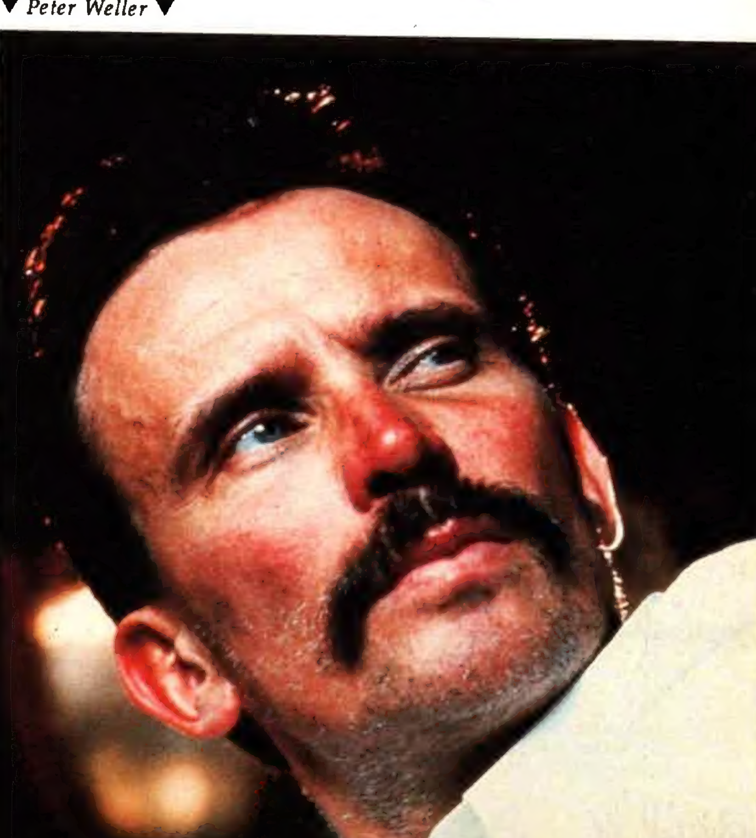
CIC Vidéo présente **LA CIBLE ROUGE (CRISIS IN THE KREMLIN** - USA - 1992) avec Robert Rusler - Theodore Bikel - Benise Bixler - Doug Wert **réalisé par** Jonathan Winfrey

sunset grill

Par le réalisateur du **Sixième Continent**, de **Nuit de Cauchemar** et de la série télé ***L'Amour en Héritage*** ! Une agréable surprise dans le domaine du polar lorgnant avec nostalgie et insistance sur les splendeurs du film noir. Ainsi, Peter Weller écope du rôle de Ryder Hart, détective miteux spécialisé dans les filatures d'épouses volages. Depuis son limogeage de la police, il ne fait que vider des bouteilles de whisky, vivre au crochet de sa femme, la propriétaire du Sunset Grill, et photographier des couples illégitimes en action. Lorsque son épouse meurt assassinée, le crâne écrabouillé par un colosse aryen, Hart se reprend. Il découvre, via une lettre de son beau-frère, ce que le tueur recherchait, que la mort de sa femme est liée à un trafic d'organes humains orchestré entre le Mexique et la Californie.
Même si l'originalité n'est pas le fort de **Sunset Grill** (sur le même thème, on préfèrera **Morts Suspectes**), la mécanique, bien huilée, tourne rond, d'autant plus que Peter Weller se la joue looser, anti-héros crasseux, pour mieux surprendre dans les moments forts. Lori Singer assure de même le personnage de la femme fatale perfide, et Stacy Keach, dans trois séquences, celui du salaud richissime droguant un toubib pour l'amener à opérer... Le petit côté "voyez dans quelle misère vivent certains Mexicains de Los Angeles" permet à **Sunset Grill** de plonger dans un "hood" délaissé par le cinéma et la télévision.

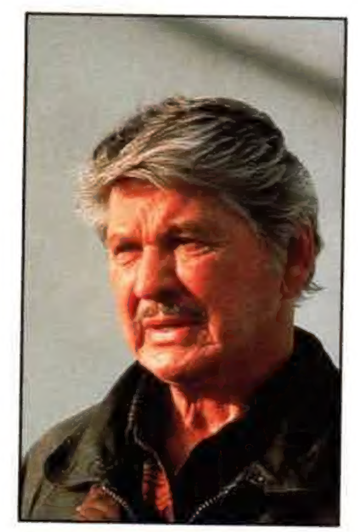
Antarès-Travelling présente **SUNSET GRILL** (USA - 1991) avec Peter Weller - Lori Singer - Alexandra Paul - John Rhys-Davies - Stacy Keach **réalisé par** Kevin Connor

▼ *Peter Weller* ▼



flic et justicier

Malgré son titre français, ce nouveau Bronson ne ressemble pas vraiment à la série des **Justicier dans la Ville**. A plus de 70 ans, le comédien le plus monolithique qui soit poursuit timidement le changement amorcé par **The Indian Runner**. Ici, il incarne le sergent Mike Donato, flic chevronné de Los Angeles rétrogradé pour avoir tabassé à mort le dealer qui approvisionnait son fils. Dans la poursuite d'un serial-killer spécialisé dans l'écorchage de religieuses, ses supérieurs lui envoient le Lieutenant Donato, sa propre fille et sa supérieure hiérarchique. Malgré de lourds antécédents familiaux et un dialogue parfois difficile, Donato père et fille mènent l'enquête et coincent finalement le tueur, un type intelligent, perturbé par une ancienne compagne rentrée dans les Ordres...
Prisonnier des personnages qui ont fait sa célébrité, Charles Bronson reste le bon flic rustique, brutal et rassurant. L'âge plus que respectable aidant, il laisse transparaître bien plus d'humanité, de faiblesses qu'autrefois. On devine même, en filigrane, la mémoire de Jill Ireland, l'épouse de toute une vie récemment disparue et à laquelle sa femme de **Flic et Justicier** ressemble curieusement. Un grand acteur pour un téléfilm de confection honorable, mis en scène sans imagination, habité par un serial-killer arrogant, couvert par une maman diabolique qui donne lieu à une excellente séquence.



▲ *Charles Bronson* ▲

Antarès-Travelling présente ***FLIC ET JUSTICIER*** (***DONATO AND DAUTHTER*** - USA - 1992) avec Charles Bronson - Dana Delany - Xander Bekerley - Jenette Goldstein **réalisé par** Rod Holcomb



▲ *Tomas Milian & Dennis Hopper* ▲

légitime vengeance

Encore une vengeance de flic dont le partenaire, à quelques semaines de la retraite, tombe sous les balles de tueurs à la solde d'un trafiquant de drogue. Vengeur de service : Harry Nails (Dennis Hopper), un allumé de première, rusé comme un renard, brutal au point de tabasser un homme à terre, usant d'un vocabulaire fleuri, méprisant les politiciens et ses supérieurs... Il connaît, bien sûr, quelques déboires conjugaux avec son ex-femme... Canardé sous la douche, ce "professionnel du problème" n'hésite pas à bondir nu dans la rue pour arroser de plomb son agresseur. Furibard, il cogne d'un coup de boule un autre flic. Et, au terme d'une investigation musclée, débusque les chicanos dealers liés avec le responsable de la sécurité d'une base aéronautique et un malfrat touchant au mécénat polique.
Réalisateur de **Haute Sécurité** et de **Pacte avec un Tueur**, John Flynn sert la soupe à Dennis Hopper. Il n'y a pas lieu de se plaindre tant le comédien colle à son personnage, lui apporte une vigueur, un tonus uniques. Le duo qu'il forme avec Pedro Herrera, un policier latinos un peu dodu, pantouflard et qui retrouve à son contact une seconde jeunesse, fonctionne merveilleusement sans tomber dans les tics du buddy-movie.

Polygram Vidéo présente *LEGITIME VENGEANCE (NAILS* - USA - 1991) avec Dennis Hopper - Tomas Milian - Anne Archer - Cliff de Young - Keith David **réalisé par** John Flynn

dette de sang

Vingt-cinq après la mort de ses parents dans l'explosion d'un colis piégé, Peter McAllister, pour l'heure chauffeur de limousine, reconnaît le commanditaire du crime, le gangster Rafael Condon dont il s'emploie à empoisonner la vie. Il lui vole une forte somme, issue du trafic de la drogue, ainsi que quelques cassettes vidéo embarrassantes dûment expédiées à son propre fils. Les images du mafiosi fouetté par un travesti provoquent aussitôt une petite guerre fratricide au sein de la famille. Pendant que père et fiston s'entretuent, Peter McAllister parfait son plan en imaginant le casse du casino de Condon, tout cela au nez et à la barbe des agents fédéraux, eux aussi sur le coup...
Une histoire de vengeance bourrée d'imprévus qui, passé les très sérieuses séquences d'exposition, s'oriente vers la satire des **Parrain** et autre **Don Angelo est Mort**. Pince-sans-rire, Stuart Cooper jette un regard particulièrement caustique sur un vrai panier de crabes où la fille nymphomane flirte avec son frère, où le Parrain en titre sucre les fraises, où les coups les plus vils sont permis. Drôle.

Polygram Vidéo présente *DETTE DE SANG (PAYOFF* - USA - 1990) avec Keith Carradine - Kim Greist - John Saxon - Harry Dean Stanton - Jeff Corey **réalisé par** Stuart Cooper



▲ *Mario Van Peebles* ▲

street war

La présence de Mario Van Peebles, dans un rôle épisodique de flic, range bien sûr **Street War** auprès d'un **New Jack City** dont il ne peut reproduire la violence baroque et l'érotisme chic à cause d'un tournage pour la télévision par un vieux routier. Malgré les restrictions que cela entraîne, le téléfilm de Dick Lowry brosse un tableau très réaliste du quotidien des ghettos comme Brooklyn et le Bronx, des petits barons du crack, "la marchandise que New York exporte le mieux", de leur façon d'opérer en y allant allègrement dans le meurtre d'innocents, les clients d'un salon de coiffure par exemple. Divisé en trois parties bien distinctes (le travail au quotidien de deux policiers en uniforme, l'enquête qui résulte du meurtre du flic Raymond Williamson, et le procès de l'assassin, le trafiquant John "Justice" Butler), **Street War** se veut une description quasi-documentaire des bas fonds de New-York, de la désespérance d'une jeunesse qui n'a pas d'autre choix que le crime. Commentaire d'un flic irlandais qui taxe les blacks d'animaux : "quand la mafia tuait un type, et pas sa famille, pour des motifs valables, c'était le bon vieux temps". Edifiant plaidoyer pour les nostalgiques de Corleone & Cie.

Antarès-Travelling présente *STREET WAR (IN THE LINE OF DUTY : STREET WAR* - USA - 1992) avec Ray Sharkey - Peter Boyle - Mario Van Peebles - Courtney B. Vance **réalisé par** Dick Lowry



▲ *Eric Roberts* ▲

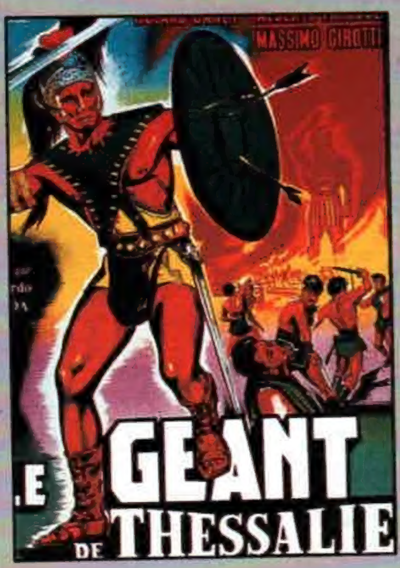
un homme fatal

Eric Roberts dans un rôle qui lui va comme un gant, celui de Frank Williams, agent immobilier bidon allégeant les riches veuves ou jeunes divorcées de sommes rondelettes sous couvert d'investissements juteux. Bien organisé, il rencontre Alma Bates, une belle esseulée de 30 ans vivant toujours chez sa grand-mère. Sortie d'une cure d'amaigrissement qui l'a physiquement métamorphosée, elle jette son dévolu sur ce gigolo doublé d'un truand. Mais, même lorsqu'elle découvre la vérité sur cet amant qui lui a soustrait toutes ses économies, Alma Bates continue de le poursuivre de sa passion, quitte à devenir sa complice. Tandis qu'une femme détective se lance sur les traces de Frank, un premier, puis un deuxième cadavre jonchent son parcours...
Un Homme Fatal participe à ce courant du cinéma américain ultra moralisateur qui recommande formellement aux femmes la prudence et le confort d'un foyer vertueux. Logique donc que dans ce film vieilles peaux liftées, veuves joyeuses et belles frustrées se fassent magistralement pigeonnées par le baratin suave de Frank Williams, individu ignoble il est vrai, mais que le réalisateur condamne moins que ses victimes. Sur la forme, via des acteurs honnêtes et un récit bien charpenté, **Un Homme Fatal** assure honorablement sa fonction. Mais, dans le genre "sale type diablement et irrésistiblement séduisant", **L'Avocat du Diable** est autrement plus finaud.

Fox Vidéo et **Eurogroup** présentent *UN HOMME FATAL (MISS LONELY HEARTS* - USA - 1991) avec Eric Roberts - Beverly D'Angelo - Joanna Cassidy - Herta Ware - Charles Napier **réalisé par** Andrew Lane

La Vidéo de L'AVENTURE

COLLECTION PEPLUM

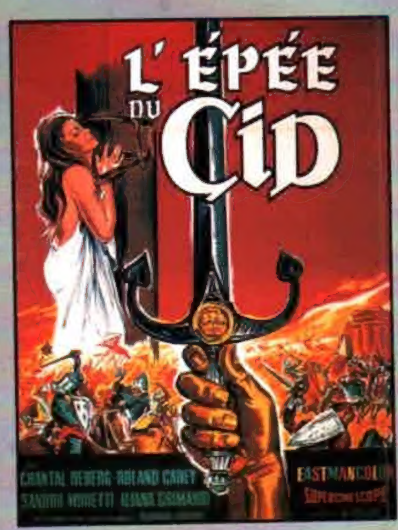






+ LA FUREUR DES GLADIATEURS
LES DERNIERS JOURS D'UN EMPIRE
HERCULE CONTRE LES VAMPIRES

LES GRANDES AVENTURES









COLLECTION VIKINGS



